



# BRABANT

LEWISBIQUE  
Archives

42

FR.  
6

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts  
 Rédaction : Yves Boyen  
 Conseiller technique : Georges Van Assel  
 Présentation : Nadine Willems  
 Administration : Rosa Spitaels  
 Imprimerie : Laconti s.a.  
 Photogravure : Lemaire Frères  
 Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 50 F. Cotisation : 200 F.

Siège : rue Saint-Jean 4  
 1000 Bruxelles  
 Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.  
 Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 350 F au C.C.P. 3857.76.

BE ISSN 0006-8616

L'aménagement des terrains de camping en Brabant, par <b>Philippe Van Bever</b>	2
Soir à Rixensart, par <b>Maurice Carême</b>	4
La Maison d'Erasmus à Anderlecht, par <b>Jean-Pierre Vanden Branden</b>	6
1974 : Année du Folklore, par <b>Yves Boyen</b>	12
De Baisy-Thy à Waterloo, par <b>Emile Poumon</b>	14
L'arrestation des comtes d'Egmont et de Hornes, par † <b>Camille Derie</b>	22
Perk, par <b>Marcel Vanhamme</b>	30
L'abbaye de Nizelles, par <b>J.-L. Van Belle</b>	40
La Route du Pajottenland, par <b>Roger Vannerom</b> (adaptation française de <b>J. de Kempeneer</b> )	46
Pour vos cadeaux de fin d'année	56
Guy Dubois nous a quittés, par <b>S.B.</b>	58
Il est bon de savoir que...	59
Les manifestations culturelles et populaires	64

## ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

L'aménagement des terrains de camping en Brabant : C.G.T./Eschen; Soir à Rixensart : Willy Caussin; 1974, année du Folklore : Georges de Sutter et A.C.L.; Maison d'Erasmus à Anderlecht : Willy Caussin, Hubert Depoortere et A.C.L.; De Baisy-Thy à Waterloo : Georges de Sutter, Albert Hanse, Fédération Touristique du Brabant, Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, C.G.T. et De Meyer; Arrestation des comtes d'Egmont et de Hornes : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Perk : A.C.L. et Hubert Depoortere; Abbaye de Nizelles : Hubert Depoortere; Route du Pajottenland : Acta, J. de Kempeneer, A.C.L., J. Renders, R. Corron, Georges de Sutter et Hubert Depoortere; Pour vos cadeaux de fin d'année : Willy Caussin; Guy Dubois nous a quittés : M<sup>me</sup> G. Dubois et Georges de Sutter; Il est bon de savoir que : S.N.C.B., « Le Soir »; le dessin illustrant la page 63 est l'œuvre de Bert van den Broeck.

Couverture : Les Galeries Saint-Hubert, à Bruxelles (Photo : le Berrurier).



Philippe VAN BEVER  
Député permanent, Président

# Un problème important L'AMÉNAGEMENT DES TERRAINS DE CAMPING EN BRABANT

TOUT récemment s'est tenue une conférence interministérielle qui a délibéré au sujet des problèmes posés par l'application de la nouvelle loi sur l'aménagement des terrains de camping. L'arrêté royal d'exécution du 29 octobre 1971 accordait un délai de deux ans aux exploitants pour se conformer à la nouvelle législation et il était certain qu'au 29 octobre 1973 bon nombre de ceux-ci n'avaient pris, hélas, aucune mesure concrète. Dès lors, les terrains en infraction auraient dû être purement et simplement fermés. En ce qui concerne plus particulièrement le Brabant, on est forcé de constater que nous sommes surtout en présence d'un camping de seconde résidence consistant dans le placement d'une installation fixe en un endroit déterminé et qui sert régulièrement pour des week-ends ou des vacances. Et précisément ces terrains de camping de seconde résidence sont pour la plupart des chancres dans les sites brabançons. Il faut avoir le courage de l'écrire. Les représentants de la Fédération Touristique du Brabant qui ont accompagné les délégués du Ministère des Travaux Publics et du Commissariat Général au Tourisme sont édifiés à ce sujet. Mais la rentabilité des terrains de camping de seconde résidence est devenue suffisamment satisfaisante depuis de nombreuses années pour que les exploitants fassent aujourd'hui un effort appréciable pour remédier à une situation qui ne peut plus perdurer.



A l'issue de la conférence interministérielle, dont je parlais en commençant cet article, le communiqué suivant a été publié :

« La loi et l'arrêté royal sur le camping sont d'application pour tous les terrains de camping créés après l'entrée en vigueur de la loi du 30 avril 1970. Il y a lieu de se réjouir de ce que depuis l'entrée en vigueur de la loi sur le camping de nombreux exploitants ont fait un effort méritoire pour améliorer la situation.

» Considérant les difficultés pratiques d'application, les terrains de camping en situation irrégulière seront individuellement visités par des fonctionnaires de la direction provinciale de l'Urbanisme et du Tourisme. Leurs cas seront étudiés en commun par ces fonctionnaires qui feront rapport à la Commission régionale d'Aménagement du territoire, laquelle fera des propositions aux ministres compétents.

» Les terrains de camping qui se trouvent dans un site à protéger devront être relocalisés. Une solution de rechange sera proposée aux exploitants.

» Les terrains de camping pour lesquels le permis a été refusé sur base des avant-projets de plans de secteur seront réexaminés, cas par cas, en vue de leur régularisation éventuelle.

» Dans les avant-projets de plans de secteur, des zones de loisirs sont prévues en vue d'y implanter de nouveaux terrains de camping.

» La période transitoire prévue à l'article 32 de l'arrêté royal du 29 octobre 1971 sur le camping sera prolongée de deux ans, c'est-à-dire jusqu'au 4 novembre 1975.

» Les ministres chargés des Travaux publics et de l'Aménagement du territoire préparent un projet d'arrêté royal sur les parcs résidentiels de week-end. Cet arrêté royal réglera l'installation d'abris fixes ou mobiles destinés à la résidence prolongée. »

On ne peut évidemment que se réjouir de semblables décisions. Le sens de l'humain et du possible a prévalu. Mais il faut que ce nouveau délai de deux ans soit mis à profit sérieusement pour enfin mettre de l'ordre dans une situation anarchique qui ne peut perdurer.

# Soir à Rixensart

*Le bois s'enveloppait doucement dans la brume.  
Le soleil se posait sur la tour du château  
Et le couchant, comme un incendie qu'on allume,  
Avec d'humbles fenêtres, faisait des vitraux.*

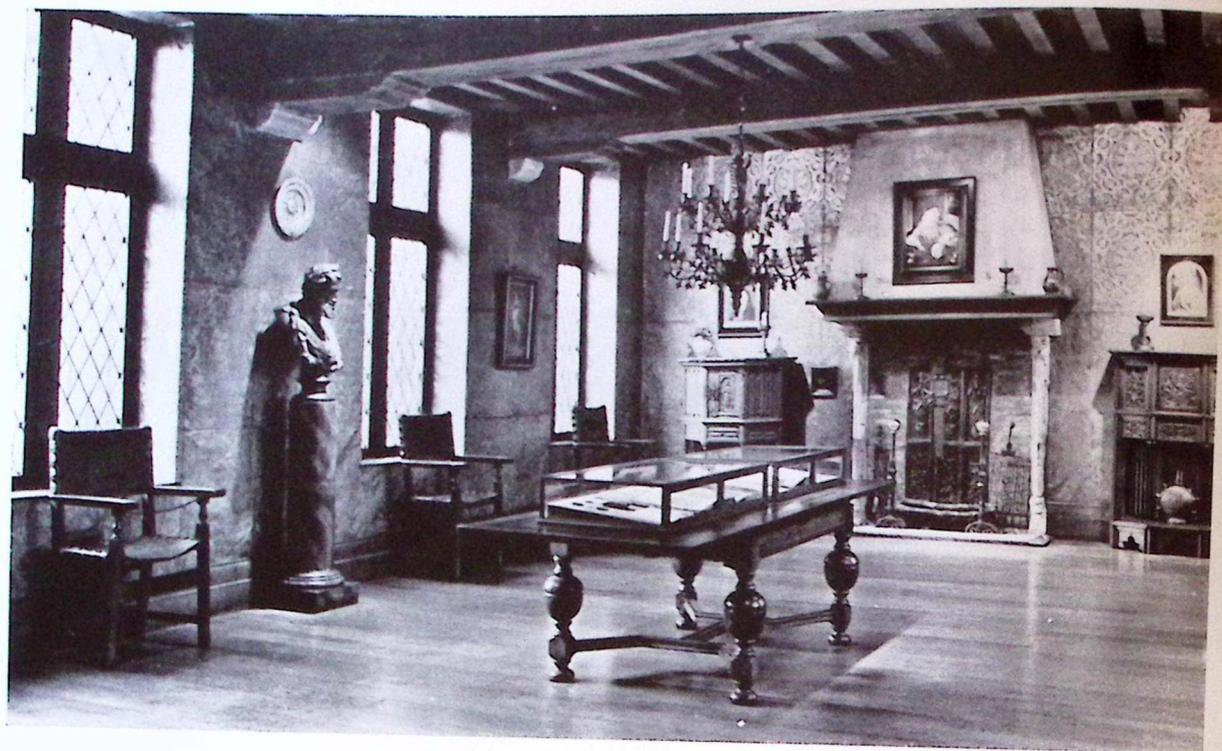
*Était-ce les nuées, était-ce les agneaux  
Qui, si tristes, bêlaient au lever de la lune?  
Le village caché derrière le coteau  
Ne laissait deviner qu'un vague bruit d'enclume.*

*Les ombres devenaient de plus en plus confuses.  
Le soir avec lenteur entrouvrait ses écluses.  
Les fleurs se rassemblaient dans le fond des jardins.*

*Et dans les chemins creux, tout le long des ornières  
Qui s'en allaient mourir derrière les bruyères,  
La nuit s'avancait, souple comme un baladin.*

Maurice Carême



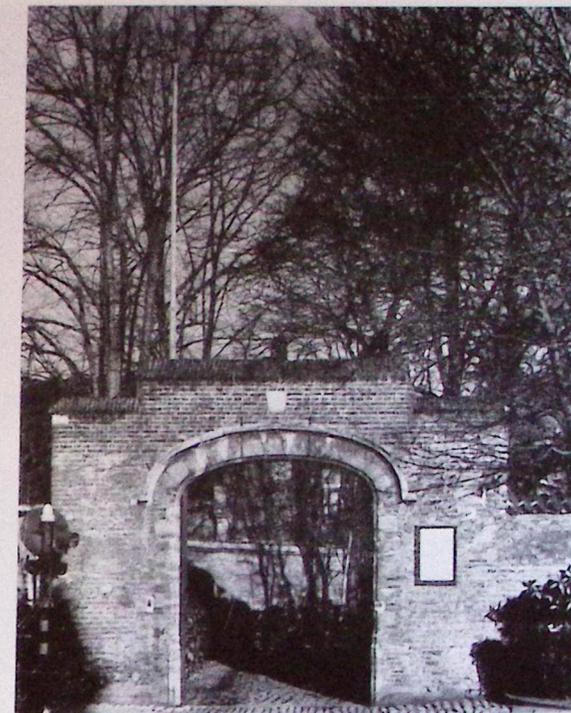


# LA MAISON D'ERASME à ANDERLECHT

par Jean-Pierre VANDEN BRANDEN  
Conservateur des Musées communaux d'Anderlecht



En page de gauche : Maison d'Erasme : la majestueuse Salle Renaissance. Ci-dessus : un jardin reposant isole la Maison d'Erasme du monde extérieur.



Entrée de la Maison d'Erasme, ménagée à front de la rue du Chapitre. Au-delà de cette porte tout le charme envôûtant des siècles révolus.

L'HISTOIRE de la Maison d'Erasme est étroitement liée à celle du Chapitre d'Anderlecht dont on peut faire remonter la fondation au IX<sup>e</sup> siècle et qui est une des plus anciennes communautés religieuses du pays.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, sa renommée crût dès lors que s'organisèrent des pèlerinages à Guidon, bienheureux patron des fermiers et agriculteurs, et protecteur des animaux de la ferme.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Chapitre compte d'éminents chanoines parmi lesquels Pierre Wychman, doyen de la communauté depuis 1507, qui habitait une haute maison de style bourguignon, datant de

1468, et qui avait comme emblème un Cygne (In de Zwane).

Il fit agrandir cette demeure par la construction d'une aile spacieuse et longue qui porte le millésime de 1515 sur les façades nord et sud.

La demeure, bâtie en briques « espagnoles » (1), devint un foyer important d'humanisme. Parmi ses hôtes de marque figurent le célèbre et pieux précepteur du futur Charles-Quint : Adrien d'Utrecht qui sera pontife sous le nom d'Adrien VI, ainsi qu'Erasme Désiré de Rotterdam qui y séjourna pratiquement cinq mois en 1521.

Erasme parle de cette maison dans un

certain nombre de lettres datées de « la campagne d'Anderlecht ».

Il vante la pureté de l'air qu'il y respire et se félicite de cette expérience champêtre qui lui donne bonne mine et le ragaillardise.

Il évoque également son séjour à la campagne dans un de ses Colloques familiers dont un personnage possède une maison à deux mille pas de la ville et où sa santé menacée lui est revenue au bout de peu de temps.

Les mots et les expressions sont identiques dans le dialogue et les lettres (2). Erasme avait tout lieu de se réjouir d'avoir fait une halte salutaire dans cette



A gauche : Portrait d'Erasme (1517), par Quentin Metsijs.

A droite : deux vues intérieures de la Maison d'Erasme. Tout d'abord, un coin du cabinet de travail du grand humaniste; ensuite, un aspect de la Salle Renaissance tapissée de cuir de Cordoue.

bonne maison dont il souligne le charme et le confort et où régnait autour de sa personne un empressement combien chaleureux de la part de ses amis et de ses admirateurs.

« Depuis de nombreux mois, rien de ce que j'ai fait n'a eu un plus heureux effet de relaxation. Je serais déjà mort si je

n'avais quitté la puanteur des villes. » dit-il (3).

Ayant eu l'intention, à son arrivée à Anderlecht, de rester trois mois, Erasme prolonge son séjour toutefois, tant il se plaît dans ce coin du Brabant dont il dit volontiers que c'est sa patrie.

Voici quelques extraits de ses lettres.

- « D'Anderlecht, où, de citadin devenu campagnard, je mène une vie passablement agréable. »
- « A peine eus-je passé ici deux jours, la fièvre s'est enfuie. »
- « Jamais je n'ai fait dans ma vie quelque chose dont j'aurai eu moins sujet à me repentir. »

- « Cette vie rustique me fait tellement de bien que je suis désormais disposé à la répéter chaque année. »
- « Vais-je me rendre à Bâle ? Jusqu'ici, je suis encore indécis. C'est depuis des années que j'y vais mais il survient toujours quelque chose qui me retarde ici. »
- « Déjà j'étais sur le point de me mettre en route car ce séjour à la campagne m'a quelque peu raffermi, quand une guerre affreuse (4), s'am-

mon départ, il survient toujours quelque cause qui ne me permet de m'arracher d'ici. »

- « L'été chez nous est tellement bref qu'il est parfois nul et que nous nous rendons compte qu'il s'en va avant même que nous nous apercevions qu'il était venu. Jamais je n'ai si exactement compris que nous tirons notre vie du climat plutôt que des aliments. Tout cet été j'ai vécu aux champs et jamais rien n'a mieux mar-

rance entre lui et ses ennemis de l'heure que pour ne pas voyager au cours de la mauvaise saison d'hiver, qu'Erasme quitte le Brabant, le 28 octobre 1521, avec regret.

Par Louvain, Spire, Coblenze, Mayence, Worms, Strasbourg, Schlestadt et Colmar, il arrive à Bâle quelque 17 jours plus tard, et il s'y fixera, attendant dans une activité fiévreuse que la tourmente s'apaise.

La correction de la troisième édition du



plifiant chaque jour de tous côtés, m'a détourné de mon projet. »

- « J'avais été longtemps souffrant à Louvain puis décidé de partir aux champs pour récupérer la santé. »
- « Mais tandis que depuis longtemps je suis sur le point de me mettre en route et que je ne cesse de préparer

ché. J'ai à ce point été revigoré par ce climat qui est si pur que tu dirais que je suis un autre. »

Et enfin, la parenthèse est près de se fermer car « sous peu, je pense, de campagnard, je vais redevenir citadin. »

Ce sera autant pour mettre quelque dis-

Nouveau Testament, imprimée par son ami Froben, l'y absorbera tout entier et bientôt Erasme ne pourra plus que rêver de ce pays qu'il aimait profondément. Il en parlera souvent encore en disant « Brabantia nostra ». Quelques jours avant sa mort, il écrira « Ah ! si le Brabant était plus proche ! »



Esquisse d'un portrait d'Erasme, faite, à Bruxelles, par Albert Dürer, vers la fin août 1520 et conservée au Musée du Louvre, à Paris.

Après le départ d'Erasme d'Anderlecht, la Maison du Cygne connaîtra d'autres hôtes illustres, mais aujourd'hui bien oubliés, tels que Jean Carondelet, archevêque de Palerme, François Busleyden, Nicolas Everardi, Président du Grand Conseil de Malines, Juste-Lipse, Mercator et tant d'autres. Toutefois, c'est le souvenir du passage d'Erasme qui laissera l'empreinte la plus durable car, déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, on se rendait à Anderlecht voir la maison du Cygne où le grand Erasme avait vécu. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Chapitre perdit tous ses biens et fut dissous à la suite de l'extension à la Belgique des me-

sures prises par la France après la Révolution de 1789 à l'égard des communautés religieuses. Les conversations savantes cessèrent d'animer cette demeure qui devint une banale maison bourgeoise. Pour des besoins très peu humanistes, certaines constructions furent ajoutées : écurie, buanderie, communs; des fenêtres furent murées, une véranda éventa la façade sud. Avec le temps, elle perdit éclat, gloire et beauté. Les murs furent recouverts de ciment et de chaux, la charpente, les poutres et les solives furent cachées sous d'épaisses couches de stuc. L'éta-

ge supérieur fut même transformé au début du siècle en école de correction pour jeunes délinquants. Ce n'est qu'en 1930 qu'elle se révéla grâce aux efforts conjugués d'un amateur éclairé du passé, Daniel Van Damme et de l'Administration communale. La maison et ses dépendances furent acquises par celle-ci en pleine crise économique mondiale malgré les réactions de beaucoup qui affirmaient qu'en des temps si difficiles, il y avait d'autres dépenses bien plus nécessaires et plus utiles, à faire...

Il ne fut pas aisé non plus de convaincre un certain public hostile qu'il s'agissait réellement de la maison où Erasme vécut, malgré les références d'archives irréfutables et des inscriptions sur le limon de l'escalier menant au 2<sup>e</sup> étage. Tout fut difficile en ces temps troublés et le mérite essentiel en revient à son Fondateur qui a persévéré et heureusement abouti.

La restauration de la maison lui rendit son aspect originel quoique les façades portent encore les cicatrices des constructions parasitaires anciennes.

Les fastes de son inauguration, en septembre 1932, en présence de Leurs Altesses Royales le Duc et la Duchesse de Brabant, Léopold et Astrid, l'imposèrent finalement à l'attention des amoureux des vieilles pierres.

La guerre et l'après-guerre limitèrent toutefois l'extension de ses collections mais depuis vingt ans, elle n'a cessé de s'enrichir modestement et régulièrement, parfois même avec éclat, au point d'être devenue à l'heure actuelle un petit joyau qu'un nombre de plus en plus élevé de visiteurs admirent.

Son charme réside peut-être dans le fait de son homogénéité. En effet, une des plus brillantes figures du monde littéraire et savant du XVI<sup>e</sup> siècle y est évoquée dans un cadre d'époque avec des collections qui la restituent fidèlement. C'est aussi l'équilibre harmonieux entre le décor, les objets qui l'animent et les œuvres d'art, tableaux, sculptures qui le font vivre.

Depuis 1969, année au cours de laquelle on fêta dans le monde entier, le cinquantième centenaire de la naissance du grand

humaniste, l'Administration communale en la personne de M. Henri Simonet, son bourgmestre, s'est engagée dans une courageuse politique d'enrichissement de son patrimoine muséal par l'acquisition d'œuvres d'art de qualité qui illustrent un aspect de la pré-renaissance, de

La bibliothèque a également augmenté ses richesses en éditions anciennes, de nombreuses modifications de présentation, des éclairages subtils (en cours) et des transformations profondes (5) peuvent inciter, je crois, tout visiteur ancien à y revenir.



l'humanisme triomphant et de l'évolution stylistique du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette unité d'intention, de volonté et de réalisation a fait de cette maison un musée où l'historien, l'esthète et l'homme de culture trouvent, autant que l'homme sensible, un lieu d'élection.

Par ailleurs, ce musée est de plus en plus fréquemment le siège de réunions internationales et devient ainsi un foyer d'humanisme militant puisque le message pacifiste, universaliste et tolérant du grand Erasme y est à chaque fois transmis.

(1) Cette expression technique est ambiguë car, en Espagne, on appelle ce matériau des « briques flamandes ».

(2) Le Colloque des Vieillards.

La Maison d'Erasme et la collégiale des Saints Pierre et Guidon, dont on aperçoit la superbe tour, à l'arrière-plan, sont deux prestigieux témoins du riche passé d'Anderlecht.

(3) Voir lettres 1208 et suivantes du Volume IV de la Correspondance d'Erasme, traduite en français. Presses Académiques Européennes.

(4) Il s'agit de la campagne de France.

(5) Toute la partie consacrée à l'histoire proprement dite d'Anderlecht a été retirée des salles et sera réexposée dans un musée local à créer ou en tout cas, momentanément, au Béguinage dès que sa restauration en sera terminée (vraisemblablement vers 1974-75).

# 1974

## ANNÉE DU FOLKLORE

par Yves BOYEN

TOUTS les lecteurs de la revue « Brabant », qui étaient déjà membres de notre Fédération dans les années 60, se souviendront sans doute du succès éclatant rencontré, principalement dans notre province, par les diverses campagnes conçues et orchestrées avec maestria par le Commissariat Général au Tourisme dans le but d'abord de déclencher au sein de toutes les couches de la population un vaste mouvement d'opinion en faveur de nos musées tant nationaux que locaux (Opération Musées 1959), d'assurer ensuite la sauvegarde et la survie de nos moulins à vent et à eau menacés de disparition (Opération Moulins 1960), de sauver enfin les sites et vestiges archéologiques de notre pays, victimes de la spéculation immobilière ou de l'indifférence sinon de la négligence coupable des instances responsables (Opération Ambiorix 1961).

Reprenant au seuil de la saison touristique 1971 cette formule de campagne nationale dont l'efficacité avait été clairement démontrée lors des entreprises précédentes, le Commissariat Général au Tourisme avait choisi les châteaux comme thème de l'opération de l'année. Le résultat final de cette opération dépassa les espérances les plus téméraires. Pour l'ensemble du pays, le cap du million de visiteurs fut largement dé-

passé, tandis que les demeures historiques du Brabant se taillaient, grâce notamment à l'appui inconditionnel de notre Fédération, la part du lion avec quelque 430.000 entrées. Prolongée en 1972, cette campagne nationale, centrée sur le thème de nos châteaux, ne connut pas le succès retentissant qu'elle avait rencontré l'année précédente en raison des conditions atmosphériques épouvantables qui ont sévi durant toute la haute saison 1972, en raison aussi d'une diminution d'intérêt, la légitime curiosité de nombreux touristes ayant été pleinement satisfaite lors de la première année de l'opération. Nonobstant ces facteurs défavorables, les châteaux brabançons totalisèrent à eux seuls plus de 370.000 visiteurs.

1973 fut quant à lui placé sous le signe des abbayes et des béguinages, dans un contexte de manifestations culturelles et artistiques aussi multiples que variées qui eurent pour cadre nos vieux béguinages et nos vénérables monastères. L'éclectisme du programme présenté et la possibilité de communier exceptionnellement à l'intense vie spirituelle de ces communautés religieuses qui œuvrent depuis des siècles au service de la religion, de la science et des arts, garantissaient au départ le plein succès de cette opération et les chiffres que nous avons pu recueillir jusqu'à présent con-

firmant que les touristes n'ont pas hésité à faire une fois de plus confiance aux organisateurs et qu'ils ont parcouru en grand nombre les pittoresques ruelles de nos béguinages, qui encourent les salles, salons, réfectoires et cloîtres de nos imposants bâtiments abbatiaux. Renouvelant judicieusement les thèmes proposés au public de manière à entretenir aussi bien en haute qu'en basse saison une constante animation, le Commissariat Général au Tourisme a choisi le **Folklore** comme motif central de propagande pour l'année 1974. Il s'agit d'un domaine particulièrement riche et généreux parce que le folklore a gardé chez nous des attaches particulièrement solides, parce qu'aussi, à côté des traditions populaires toujours vivantes, s'est développé au cours de ces dernières décennies un folklore tout neuf qui sans doute, aux yeux des puristes, ne mérite peut-être pas encore le qualificatif de « traditionnel » mais n'en constitue pas moins une forme d'expression de la vie et de l'évolution d'un peuple.

Comme pour les opérations antérieures, notre Fédération s'associera étroitement, sur le plan brabançon, à cette année nationale du folklore. C'est ainsi que notre revue ouvrira largement ses colonnes non seulement aux échos d'actualité, mais étayera ces diverses informations à l'aide d'articles de fond con-

sacrés aux principales manifestations folkloriques ayant notre province pour cadre. Philippe Dewolf, notre jeune collaborateur, ouvrira le ban dans le n° 1/74 de notre périodique avec une étude très fouillée sur la fameuse procession du Divin Rédempteur qui se déroule chaque lundi de Pâques à Hakendover devant un concours exceptionnel de pèlerins et de touristes. Puis, l'historien Marcel Vanhamme brossera, avec cette sobre érudition qui le caractérise, une large fresque du folklore bruxellois. Ce sera ensuite Joseph Gauze qui traitera de son enfant chéri, dont il est au demeurant



Bruxelles : le vendredi 9 août 1974 aura lieu pour la 666<sup>e</sup> fois, la pittoresque Plantation du Meiboom (angle de la rue des Sables et de la rue du Marais).

une des chevilles ouvrières : le Grand Tour Sainte-Gertrude à Nivelles, qui, tous les ans, déploie son imposant et pittoresque cortège le dimanche qui suit la fête de la Saint-Michel (29 septembre). Philippe Dewolf nous reviendra pour se pencher sur la fameuse procession aux chandelles de Montaigu (1<sup>er</sup> dimanche de novembre) et sur la bien curieuse fête de la Saint-Paul à Gammerages (le dimanche qui suit le 25 janvier). Mais la participation de notre Fédération à l'Année du Folklore ne se limitera pas — loin s'en faut — à la publication d'ar-



Montaigu : l'impressionnante Procession aux chandelles se déroule chaque année dans l'après-midi du dimanche qui suit la Toussaint, soit, en 1974, le dimanche 3 novembre.

ticles, entrefilets et autres communiqués dans notre périodique. Des fêtes folkloriques accompagnées de réjouissances populaires seront organisées à l'initiative de notre Fédération en divers endroits du Brabant. D'ores et déjà les domaines provinciaux de Huizingen, Opheylissem et Kessel-Lo (Leopold et Vijverparken) ont été, du moins en principe, choisis pour servir de cadre à ces manifestations pour lesquelles la parti-

cipation de plusieurs groupes folkloriques hauts en couleur est, à l'heure présente, sinon assurée du moins pressentie. Nous en reparlerons plus en détails dans nos prochaines éditions. Dans l'immédiat, nous nous limiterons, pour ne pas faillir à la tradition (même si, en l'occurrence, elle n'est pas exclusivement populaire) à présenter à tous nos lecteurs nos vœux les plus chaleureux de bonheur pour l'an neuf.

Bruxelles : cette année encore la Grand-Place prêtera son cadre prestigieux à la sortie de l'Ommegang. Le spectacle, l'un des plus beaux qu'on puisse voir en Belgique, aura lieu le jeudi 11 juillet prochain à 21 heures.





# De Baisy-Thy à Waterloo

par Emile POUMON

**N**OUS vous proposons aujourd'hui de nous suivre de Baisy-Thy à Waterloo qui ne sont distants que de trois lieues et qui se trouvent le long de la Nationale 5, trait d'union entre les capitales du Pays Noir et du Royaume. Cet itinéraire varié et particulièrement évocateur nous permettra en même temps de parcourir sept siècles de notre histoire nationale.

## BAISY

A Baisy on évoque tout naturellement l'épopée des Croisades, puisque, si l'on en croit l'inscription placée dans le modeste temple paroissial, rebâti en 1763, Godefroid de Bouillon, duc de Basse-Lotharingie et marquis d'Anvers, premier roi de Jérusalem, y est né en 1060. Toute une littérature est née autour du

fil d'Eustache II, comte de Boulogne, et de sainte Ide, sœur de Godefroid III, duc de Basse-Lotharingie. Nous n'y reviendrons pas. En 1096, Ide fit don de son domaine de Baisy au chapitre noble de Nivelles. On a beaucoup glosé sur le lieu d'origine du chef de la première Croisade. Certains de mes confrères, se basant sur les affirmations incertaines du chroniqueur lillois, Jacques du Clercq, ont voulu le faire naître au château de Genappe, ce qui me paraît peu probable, puisque la « Nova Genappia » ne date que de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et qu'on n'a pu le baptiser « es fons de la paroisse » qui n'existait pas. Sans doute, les vestiges du château de Baisy se limitent-ils à de problématiques fondations. Néanmoins, après le départ des de Boulogne, Baisy continua à être le

siège d'une seigneurie. Godin de Basin est cité comme vassal du chapitre de Nivelles, en 1147. Baisy devint même comté le 7 juillet 1770 au profit de Charles de Roose, baron de Bouchout. Il va sans dire que l'avoué du Saint-Sépulcre imprègne toute la vie de Baisy qui, en 1856, choisit tout naturellement comme armoiries « de gueules à un berceau d'argent surmonté en chef d'une étoile d'or ».

## THY

Ce ne fut que le 3 septembre 1810 qu'un décret impérial imposa la réunion de Baisy et de Thy, autrefois dépendance de Ways. Au féodal, cette antique seigneurie relevait d'Hervelee. Au XVII<sup>e</sup> siècle, château et terre de Thy étaient aux mains de la famille de Ghistelles. En 1610, Maximilien de Ghistelles installa,

avec le concours de Godefroid Lebeau, l'une des trois fabriques de verre à vitre existant à l'époque en Belgique. Jean-Théodore Huys, écuyer et banquier, se rendit acquéreur de Thy en 1706. Les barons Huys de Thy possédèrent le château jusqu'en 1855, année où mourut sans hoirs le baron Jean-Justin qui laissa ses biens aux pauvres de l'endroit. Une vieille gravure nous montre l'ancien château de plan rectangulaire entouré d'eau. Le castel actuel comprend un corps de logis, de style classique, précédé d'une muraille flanquée de deux tours casquées d'ardoises.

On lit 1615 au-dessus d'une porte; des dépendances et une ferme remontent au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Baisy-Thy, où aux « Deux Saules » sont élevés des visons, possède encore d'anciennes fermes imposantes. Celle de Gémioncourt est liée aux origines de la célèbre abbaye cistercienne de Villers, tout proche, fondée en 1146 par des moines de Clairvaux. Saint Bernard leur rendant visite le 23 janvier 1147 leur conseilla de s'établir un peu plus loin au bord de la Thyle, à l'emplacement où s'élèvent encore aujourd'hui les majestueuses ruines de l'ancien moulin. Villers atteignit son plein développement dès 1272. Il convient de faire remarquer que la venue des moines blancs en Brabant amena non seulement un renouveau monastique mais encore de nouveaux concepts architecturaux et artistiques.

## BOUSVAL

A Thy, nous nous sommes éloignés de la route Charleroi-Bruxelles pour nous rapprocher de celle menant de Wavre à Nivelles qui passe à Bousval où l'on se souvient du château de la Motte dont s'inspira le romancier Van Bommel et où subsiste une vieille ferme dite de la Baillerie, propriété des Cupis de Camargo au XVIII<sup>e</sup> siècle. La pierre tombale armoriée, qu'on peut encore voir de nos jours dans l'église paroissiale de Baisy, n'est pas celle de la célèbre danseuse de l'Opéra, « la fille des fées » comme l'écrivit le prince de Ligne, mais de sa cousine, décédée le 14 janvier 1755, à l'âge de 69 ans.

## WAYS

Une halte s'impose à Ways que traverse



nonchalamment la Dyle. Son église, placée sous la protection de saint Martin de Tours (classée par arrêté royal en date du 25 novembre 1963), est une reconstruction de 1767 où l'on a néanmoins conservé l'antique clocher trapu en grès lédien. Le sanctuaire se pare de gracieuses boiseries et on y conserve la pierre tombale armoriée de Philippe de Baisy, décédé en 1595.

Un béguinage exista non loin du presbytère. Il est cité en 1545. L'arbre de la

En page de gauche : Baisy-Thy : le monument élevé à la mémoire du duc de Brunswick.

Ci-dessus : Baisy-Thy : l'imposante ferme de Bois-Saint-Jean.

liberté a remplacé l'ancien pilori conservé à la ferme de Bois-Saint-Jean à Baisy-Thy. Une double allée de vieux saules mène du sanctuaire au moulin à eau bâti en 1773 et présentement désaffecté. On comptait autrefois beaucoup de moulins à eau et à vent dans la région. C'est ainsi qu'on recensait quatre



autres moulins à eau (disparus) à Baisy-Thy et trois autres à Ways. L'un traitait le papier, l'autre foulait les peaux. A Genappe, l'un foulait les draps, l'autre platinait le fer.

#### GENAPPE

Nous retrouvons la Dyle à Genappe qui, avec ses 59 hectares est la plus petite commune du Brabant et l'une des moins

Ci-dessus : le château de Thy.  
Ci-dessous : la chapelle du Chantelet, à Vieux-Genappe.



étendues du pays. L'église Saint-Jean-Baptiste ne date que de 1842 car le culte se limitait autrefois à une chapelle qui ne fut reconnue comme culte public qu'en 1825. Son rang de ville, Genappe le dut à son riche passé, au temps où elle groupait ses maisons autour d'un des principaux châteaux brabançons, propriété des ducs de Brabant. Il était le siège de la « Court de Genappe » où se faisaient les reliefs des fiefs du Brabant wallon. Cette période, brillante pour Genappe, nous pouvons aisément l'évoquer en posant le regard sur la gravure de Har-

rewijn représentant le château de Loth précéde de sa double défense d'e-Hérissé de tourelles, d'échauguettes, mâchicoulis, il n'était point inconfortable pour autant. La preuve c'est que Philippe le Bon l'offrit en résidence au futur Louis XI réfugié chez nous, lui payant de plus une rente annuelle de 36.000 florins.

Vivement opposé à son père, le futur Charles VII, le dauphin Louis, entouré de dix chevaux formant toute sa suite, s'enfuit « es marche de deça » et arriva au palais du Coudenberg en automne 1456. «Le bel oncle» abandonna le siège de Deventer et accourut à Bruxelles pour accueillir « l'expectant de la couronne dont l'arrivée le mettait dans un cruel embarras. La colère était grande à Paris où le roi tonnait que « c'estoit chose forgée de longue main ». Pour essayer d'arranger les choses, Philippe le Bon rappela son conseiller Chastellain qui travaillait à sa chronique dans son « estude » de Valenciennes et il l'envoya en mission diplomatique en France. Le célèbre écrivain vint souvent à Genappe à l'époque. C'est ainsi que nous le voyons accourir « au devant des ambassadeurs que le roy envoie devers Monditseigneur le duc ». Toutes ces démarches lui inspirèrent « Le Dit de Vérité » écrit en 1457 et son « Exposition sur vérité mal prise » l'année suivante. Malgré le jugement de Philippe de Commynes qui nous confie que Charlotte de Savoie, l'épouse du Dauphin, « n'estoit pas de celles où on

devoit prendre tant de plaisir », elle donna néanmoins le jour à Genappe au dauphin Joachim, mort à quatre mois et enterré à la basilique de Hal, et à Anne de Beaujeu.

Le futur Louis XI s'adonna beaucoup à la chasse qu'il appréciait tout particulièrement. Le soir, pour passer le temps, les courtisans racontaient des histoires très réalistes que l'on s'avisait de réunir. Ainsi naquit « Les cent nouvelles nouvelles ». On peut les lire, enrichies de cent miniatures très librement traitées dans un manuscrit, composé entre 1480 et 1490, appartenant de nos jours au Fonds Hunter de la bibliothèque universitaire de Glasgow. Vêrard en avait déjà publié une première édition, à Paris, en 1468. Il y avait alors sept ans que Louis XI avait regagné la France, suite au décès de son père, Charles VII. Il fut dès lors très mêlé à notre histoire nationale. Qu'on se rappelle ses démêlés avec le Téméraire, sa participation au sac de Liège, en 1467, et l'héroïque sacrifice des six cents Franchimontois. Assiégé en 1489 par Albert de Saxe, puis par le comte de Mansfeld, en 1578, repris par les Etats-Généraux, puis par les Espagnols, le château fut démoli sur l'ordre du gouverneur général, comte de Monterey, au temps du Roi Soleil. Comme

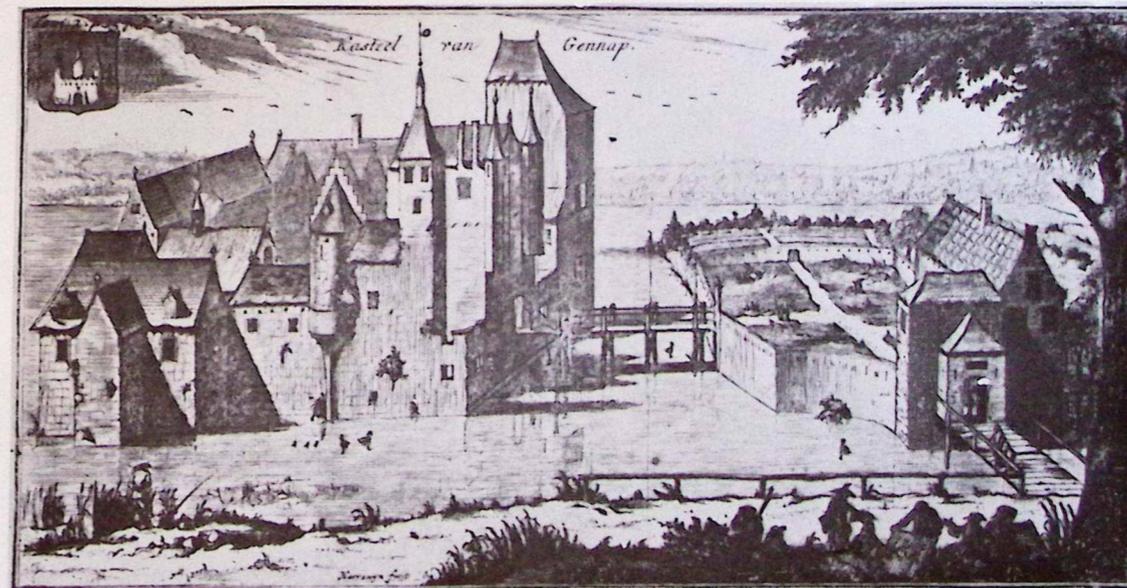
on le voit, la France a souvent défendu sa destinée dans cette région. Fleurus ne possède-t-elle pas un monument aux trois victoires françaises : celle du Maréchal de Luxembourg en 1690, des républicains Jourdan et Pichegru en 1794, de Ligny (village voisin) le 16 juin 1815. Le duc Frédéric-Guillaume de Brunswick perdit la vie au cours de cette journée. Son monument se trouve au bord de la route Bruxelles-Charleroi, à l'endroit où il fut blessé mortellement. Non loin de là, légèrement à l'ouest des Quatre-Bras, un monument rappelle le souvenir des Belges tombés le 16 juin 1815. Cette ultime victoire napoléonienne a été brillamment commémorée, en 1965, à Ligny. A cette occasion, le général Catrouse, grand chancelier de la Légion d'Honneur, avait autorisé les descendants des anciens soldats de Napoléon I<sup>er</sup> à porter la médaille de Sainte-Hélène. A cette occasion, on inaugura les rues Général Gérard et Général Vandamme; des plaques furent apposées sur deux fermes qui furent mêlées à la bataille. Blücher, dont l'intervention sauvera les Anglais, deux jours plus tard, faillit y perdre la vie. Agé de 73 ans et tombé de cheval, il dut supporter deux charges françaises. Blessé, il réussit néanmoins à s'enfuir. Le vieux maréchal

prussien ayant subi une sévère défaite, le duc de Wellington se vit obligé d'évacuer Genappe où il avait passé la nuit à l'auberge « Au Roi d'Espagne » qui, quoique désaffectée, existe toujours. Le prince Jérôme y dormit le lendemain et Blücher y logea le 18 juin. Selon certaines versions, le lieutenant général comte Duhesme, commandant de la Jeune Garde, y mourut des suites de ses blessures, le 20 juin. Napoléon écrit cependant « Duhesme a été assassiné le 19 par un hussard de Brunswick, quoique prisonnier; ce crime est resté impuni. C'était un soldat intrépide, un général consommé qui s'est toujours montré ferme et inébranlable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ». Ce pur héros repose sous un monument funéraire jouxtant l'église de Ways.

#### VIEUX-GENAPPE

Les témoignages de la sanglante journée du 18 juin 1815 sont nombreux entre Vieux-Genappe et Waterloo. A Vieux-Genappe il y a la ferme du Chantelet où le maréchal Ney passa la nuit du 17 au 18

Genappe : le château de Lothier (gravure de Harrewijn).





Ci-contre : le moulin à vent de Lillois, désaffecté depuis le début de ce siècle.

Ci-dessous : Baisy-Thy : la ferme de Gémioncou

En page de droite :

En haut : Waterloo, l'hôtel des Colonnes (démoli en 1963) où Victor Hugo acheva le 30 juin 1861, sa célèbre roman « Les Misérables ».

En bas : Waterloo, la Ferme de Mont-Saint-Jean occupée par les Anglais durant la bataille de Waterloo.



non loin d'un gracieux sanctuaire de style baroque (1661) et aussi la célèbre ferme du Caillou où Napoléon passa la nuit du 17 au 18 juin et où il réunit pour la dernière fois son Etat-Major. Cette ferme aménagée, en 1951, en musée napoléonien à l'initiative de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes est aujourd'hui la propriété de la Province de Brabant qui veille jalousement sur les destinées de ce monument historique.

#### MARANSART

Plus loin, c'est **Maransart**, bucolique à souhait, au pied duquel coule la Lasne. C'est, tout comme Vieux-Genappe d'ailleurs, un défrichement de l'abbaye d'Affligem qui y conserva de grands biens jusqu'à la révolution française.

#### GLABAIS

Autre village agricole, où le frais ruisseau, le « Cala » prend sa source, conserve en son église dédiée à saint Pierre un plat orné d'une superbe tête de saint Jean-Baptiste remontant au XVI<sup>e</sup> siècle.

#### LILLOIS-WITTERZEE

Plus loin, à l'ouest, nous apercevons le village de **Lillois-Witterzée** où le chapitre de Nivelles et les moutiers d'Affligem et d'Aywières eurent de grands biens. L'Eglise Sainte-Gertrude, à **Lillois**, fut élevée en 1772 et agrandie en 1904. Le presbytère date, lui aussi, de 1772. Dans le voisinage de l'église, à proximité de la route de Nivelles à Mont-Saint-Jean, se dresse toujours la tour d'un moulin à vent, en briques, édifié vers 1847, mais désaffecté depuis longtemps. Au hameau de **Witterzée**, l'église dédiée à saint Martin occupe une situation ravissante. Il s'agit d'un petit sanctuaire mononef, à chevet tripartite et à clocher planté en façade, qui a bénéficié d'une mesure de classement. En face de ce gracieux édifice, on peut toujours voir une vieille et importante ferme gardée par une puissante tour carrée de défense et des meurtrières.

#### PLANCENOIT

**Plancenoit**, que nous gagnons à présent, nous ramène au champ de bataille du 18 juin 1815; c'est en effet sur le territoire de cette commune que se situa le centre névralgique des combats qui passèrent à la postérité, de par la volonté du





duc de Wellington, sous le nom quelque peu usurpé de bataille de Waterloo. Ce village n'a pris naissance qu'au XI<sup>e</sup> siècle lors d'un essartage ordonné par Léon I<sup>er</sup>, châtelain de Bruxelles. Une paroisse succursale de Braine-l'Alleud vit le jour en 1227. Notons, en passant, que celle de Waterloo ne reçut ce titre qu'en 1804.

Sous l'ancien régime Waterloo n'était qu'une dépendance de Braine-l'Alleud. Un hameau s'était développé le long de la route de Mont-Saint-Jean à Bruxelles fréquentée surtout par les charbonniers qui allaient s'approvisionner dans la région de Charleroi. Cette route traversait

la forêt de Soignes qui, en 1815, s'étendait encore jusqu'à la chapelle royale de Waterloo (aujourd'hui convertie en temple commémoratif de la bataille) et le relais de chevaux devenu aujourd'hui le musée Wellington. Mont-Saint-Jean n'était qu'une grosse ferme, reconstruite en 1778, qui appartient aux Templiers, puis à l'Ordre de Malte. Il s'y trouvait aussi un moulin à vent. Plus loin, à droite, on distinguait dans la verdure un vieux château augmenté d'une ferme : Goumont ou Hougoumont, autre dépendance de Braine-l'Alleud.

En se dirigeant de Mont-Saint-Jean vers Charleroi, on rencontre d'abord sur le

Ci-dessus : panorama du village de Ways.  
Ci-dessous : la ferme de la Haie-Sainte, à Plancenoit (d'après une lithographie du XIX<sup>e</sup> siècle).

territoire de Plancenoit, la jolie ferme (classée) de la Haie-Sainte, puis, plus loin, le cabaret de la Belle-Alliance, dont l'appellation est antérieure à la bataille et qui fut donnée par dérision à l'occasion d'une mésalliance. C'est un peu au-delà que Napoléon se posta pour diriger les opérations. Souvent Victor Hugo s'arrêta pour méditer. Et le grand poète romantique de s'écrier :

*Le soir tombait; la lutte était ardente*  
[et noir]



*Il avait l'offensive et presque la victoire;  
Il tenait Wellington acculé sur un bois,  
Sa lunette à la main, il observait parfois  
Le centre du combat, point obscur*

[où tressaille  
La mêlée, effroyable et vivante

Et parfois l'horizon, sombre comme  
[la mer;

Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! —  
[C'était Blücher...

Le Prussien tenait sa revanche. Pendant son séjour à Waterloo, qui s'étala de

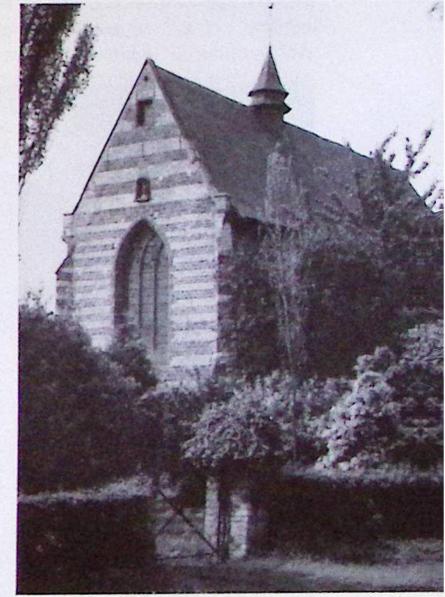
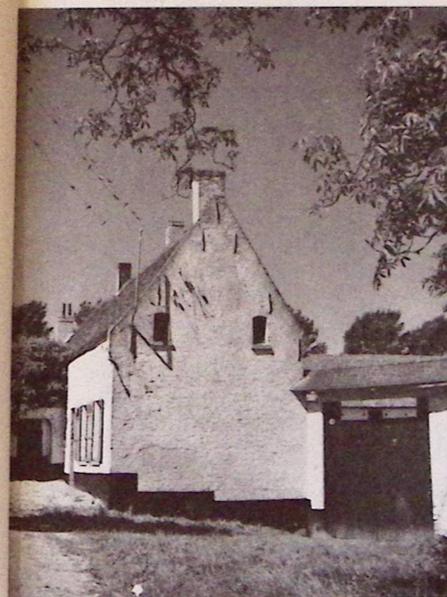
peut disposer de salons, de cabinets particuliers et de chambres à 2 francs, service compris ! Les écuries pouvaient abriter quarante chevaux. Un dîner comportant un potage, quatre plats et dessert, coûtait quatre francs, un lambic 0,20 fr. De quoi rêver.

BRAINE-L'ALLEUD

A Mont-Saint-Jean, nous sommes à deux kilomètres de **Braine-l'Alleud**, coquette villette, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans les colonnes de

*Et l'adolescent écrivit des vers  
parce qu'il était poète  
et que c'est Dieu qui l'avait voulu !*

A sa cité d'origine le talentueux poète dialectal que fut l'abbé Michel Renard voulut consacrer un long chant : Brain-nusse, hélas inachevé. La littérature patoisante est toujours bien vivante. Les seuls noms de Richard Maquet et de Maurice Francq, l'éditeur de la revue « El Coq d'Aousse », sont là pour en témoigner. Et puisque nous sommes sur



mai à juillet 1861, Hugo logea à l'Hôtel des Colonnes, qui était situé à Mont-Saint-Jean et qu'on eut le grand tort de laisser démolir. Trois ans plus tard, Baudelaire vint s'asseoir à la table que le grand poète-romancier occupait habituellement et consomma le menu ordinaire de l'auteur des « Contemplations ». Nous avons retrouvé récemment un carton publicitaire de cet hôtel, datant de 1891.

Il se recommande pour sa « bonne cuisine bourgeoise de la campagne ». On

cette revue en novembre 1959. Souvenons-nous qu'elle est le lieu de naissance de Désiré-Joseph Mercier, éminent philosophe et grand cardinal, et d'Armand Bernier, qui fut l'un de nos poètes les plus appréciés. Il nous a confié :

*L'adolescent écrivait des vers  
parce qu'il subissait la volonté divine,  
parce que son âme en avait besoin  
comme sa chair du pain  
et qu'il comprit  
que l'homme n'est pas maître de sa*  
[destinée.

Trois aspects de Braine-l'Alleud. A gauche : la pittoresque ferme de l'Hermit; au centre : le cœur de la cité, avec, à l'arrière-plan, l'hôtel communal; à droite : la chapelle de l'Hermit, appelée également chapelle Notre-Dame à la Rose ou chapelle Notre-Dame de Jéricho.

les ailes de la poésie, terminons notre promenade en ce gros bourg de **Waterloo** où plusieurs écrivains ont établi, en leur temps, leur ermitage. Je pense surtout à Elie Willaime, ardennais d'origine, qui souvent aussi a chanté les beautés multiples de notre Brabant.

# L'arrestation des comtes d'Egmont et de Hornes

par f Camille DER



L'HÔTEL de Floris de Pallant s'élevait à l'emplacement de la Caserne des Grenadiers, au coin de la rue du Pépin et de la rue des Petits Carmes à Bruxelles.

D'après Wauters, c'est là que furent arrêtés les comtes d'Egmont et de Hornes. Floris de Pallant était comte de Culembourg, d'où la dénomination d'Hôtel de Culembourg. Le duc d'Albe le fit raser jusque dans ses fondations « en détestation de ce que l'association des Gueux y avait été conclue et jurée ».

L'Hôtel de Culembourg avait été à l'origine de la maison de Gaasbeek. Floris de Pallant l'avait acquis au prix de 12.000 florins. Il s'y installa au début du règne de Philippe II. Il y menait un train princier : plusieurs serviteurs, à brillante livrée galonnée d'argent, soumis à un majordome appartenant à la noblesse et plus de cent chevaux dans ses écuries. Sa vaisselle était en rapport avec le chiffre considérable de convives qui se réunissaient chez lui et ses caves contenaient les vins les plus estimés d'Allemagne, d'Espagne et même de Grèce. L'hôtel, indépendamment des caves, écuries, cuisines, dépenses ou offices, comprenait une trentaine de salles de différentes dimensions, dont la plus grande était assez vaste pour permettre d'y faire asseoir 250 à 300 convives.

Floris de Pallant dépensa de fortes sommes pour l'acquisition d'œuvres d'art et de curiosités.

La vaisselle et l'argenterie qui, pour le banquet des Gueux, furent, sans doute, transportées dans la grande salle, se composaient de timbales, de coupes, de gobelets, de pintes et de canettes d'argent ciselé, de plats et d'assiettes de même métal. Sur les dressoirs étincelaient des pièces d'orfèvrerie et de cristal et les vins les plus délicats coulaient de barils cerclés de cuivre et d'argent. La table, en fer à cheval, était ornée d'armoiries. La nappe, du tissu le plus fin, pendait jusqu'à terre, mais on la repliait de telle sorte qu'elle couvrait les couteaux, les cuillers et les assiettes jusqu'à l'arrivée des convives. Les couteaux avaient des manches d'argent, de vermeil, de cristal ou de porcelaine; on s'en servait « comme en Angleterre » en guise de fourchettes. Les cuillers, en bois ou en argent, n'étaient employées que pour le potage et les sauces. Les



Le duc d'Albe.

plats et les saucières étaient d'étain ou d'argent (1).

Notons quelques grands événements historiques qui eurent l'hôtel de Culembourg comme théâtre : en 1565 y fut préparé le fameux Compromis des Nobles; en 1566, les Confédérés y établissent leur quartier général; ils y signèrent la Requête à la Gouvernante et il s'y tint le banquet des Gueux.

Ce banquet fut décrit par un contemporain dans un manuscrit retrouvé (2) par Mr. Gérard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et des Belles Lettres.

« Le jour... dudict mois (avril 1566) ledict seigneur de Bréderode, chef desdits Remonstrants, fit un festin magnifique en la maison dudict conte de Culembourg audict Bruxelles, où se trouvèrent environ 300 gentilshommes de la Ligue, lesquels se firent appeler Gueulx, ne sçay loccasion auterement qu'auteurs disent que la source et l'origine en serait procédée qu'en présentant leur requête, un chevalier de l'ordre, des principaux du conseil de Son Altesse, crut à dire : Madame ne craigné rien, se sont gueulx et gens de petit pouvoir; et de fait, lesdits gentilshommes de la Ligue s'entre-appelèrent ordinairement les gueulx et forgèrent une devise :

Par le pain, le sel et la besace,  
Les Gueulx ne changeront quoy que l'on face.

» Et faisans lesdits gentilshommes grande chère en signe de caresses et amitié mutuelle, tournoient leurs bonnets

et criaient : « Vive le Roy et les Gueulx », auquel festin y survint le conte d'Egmont et autres seigneurs, et disait-on que lesdits conte d'Egmont, prince d'Orange et conte de Hornes et aultres chevaliers de l'ordre avaient intelligence et portoient faveur auxdits seigneurs remonstrants, sauff monsr le duc d'Archot, les contes de Meghem et d'Arenberg, Mr de Hachecourt et le baron de Berlaymont; et fit ledict Sr de Bréderode apporter une besace de Frères mendiants, qu'il fist attacher au sommet de la salle où se faisoit ledict festin, avec un plateau de bois, auquel burent tous les invités, crians à chacun coup qu'ils buvoient : Vive les Gueulx ! et peu de temps après la plus grande partie desdits Gueulx s'accrostrèrent de couleur gris, tondans leurs barbes fort courtes, laissant en dessous les narines longues mourmerstacques à la turquesque, et de là en avant portèrent tous un ordre d'une médaille d'or, où d'un costé estoit emprincte l'effigie de Sa Majesté, avec ces mots : En tout fidelles au Roy; et de l'autre costé y avoit deux mains jointes parmi une besace, avec ces mots : Jusques à porter la besace » (3).

## LE COURAGE DE SABINE DE BAVIERE

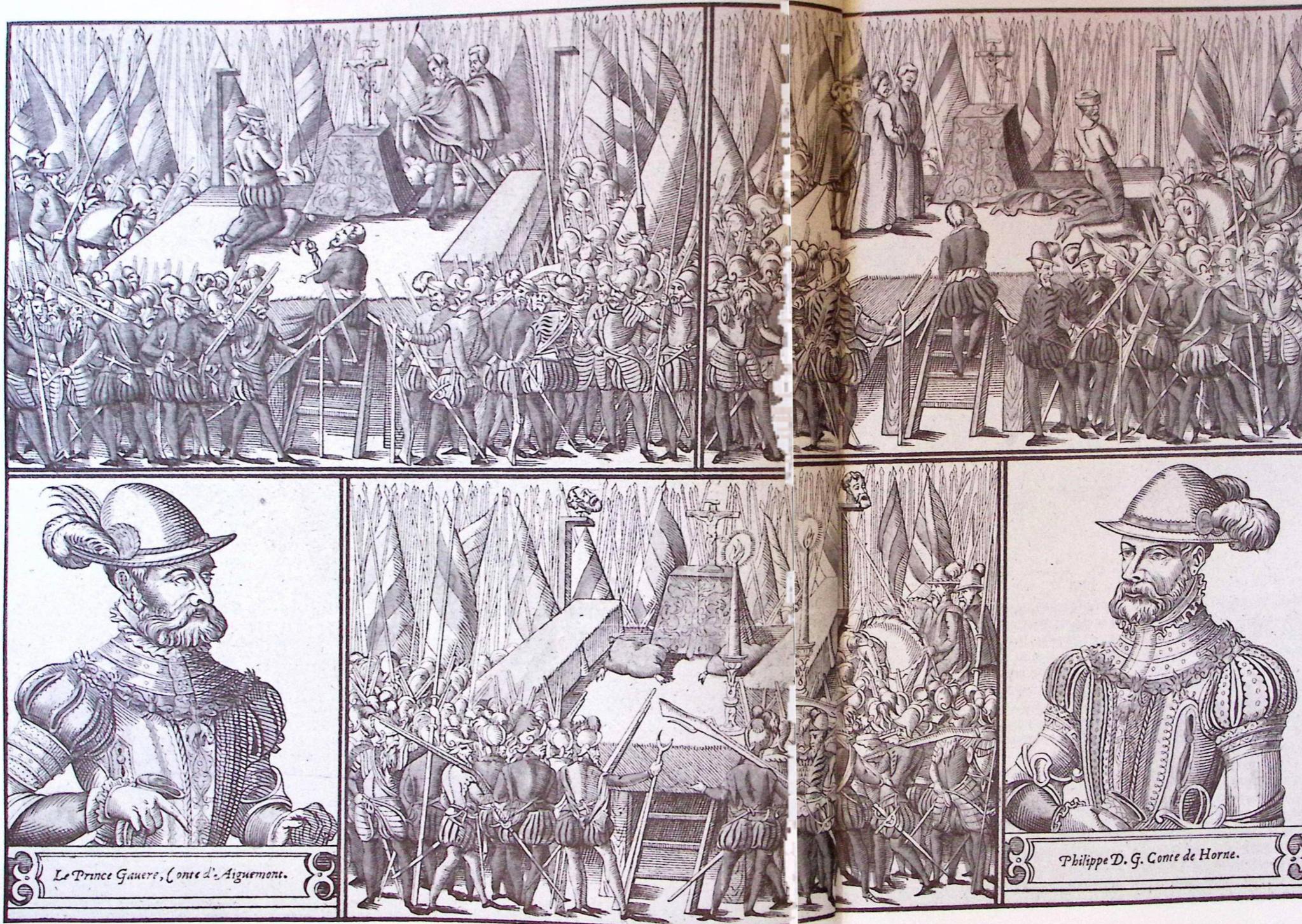
Nous n'allons pas refaire l'histoire des Gueux, mais nous arrêter un instant sur le courage de la malheureuse Sabine de Bavière, veuve du comte d'Egmont, mère de onze enfants.

Dans les parages de l'ancien hôtel de Culembourg nous trouvons encore le Parc et le Palais d'Egmont, résidence bruxelloise du comte Lamoral d'Egmont et d'où sa veuve et ses enfants furent impitoyablement chassés par le duc d'Albe.

Le 9 septembre 1567, Lamoral d'Egmont est jeté en prison avec le comte de Hornes.

A cette nouvelle, Sabine court chez la régente; accompagnée de ses filles, elle supplie celle-ci d'intervenir auprès de Philippe II. Devant tant de douleur, Marguerite de Parme, le 11 septembre 1567, envoie un message à son frère, dans lequel elle exprime sa confiance dans la justice et la clémence du roi et espère la bonne issue de ce procès.

Le 22 septembre, Egmont et Hornes sont transférés à la citadelle de Gand. Sabine s'adresse directement à Philip-



pe II, afin de connaître le motif de l'incarcération de son époux, alléguant qu'en sa qualité de chevalier de la Toison d'Or, il n'est justiciable que de ses pairs; elle rappelle les longs et loyaux services, ses victoires de Saint-Quentin et de Gravelines.

Elle s'adresse également à la reine d'Espagne à laquelle elle demande qu'Egmont puisse être détenu, sur parole, dans un de ses châteaux.

Une troisième requête à don Ruy Gomez avec lequel Egmont a combattu les réformés.

Ces missives sont confiées à un fidèle gentilhomme, attaché à la maison d'Egmont, Jean de Hinckart. Ce gentilhomme effectuera encore une démarche auprès de l'évêque de Cueva, confesseur de Philippe II, afin de persuader celui-ci de l'attachement du comte d'Egmont à la religion catholique.

Arrivé à Madrid, le 24 octobre, Jean de Hinckart sonne en vain à la porte du Roi.

Sabine multiplie ses efforts auprès d'Elisabeth d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne, Maximilien II. Elle charge Messire Nicolas de Landas, tout dévoué à sa maison, d'aller alerter nombre de chevaliers de la Toison d'Or pour rappeler Philippe II au respect des statuts de l'Ordre.

A toutes ces missives le Roi opposa son inertie habituelle. Il n'en accusa même pas réception.

Albe, agissant comme si Egmont était déjà jugé, ordonne de mettre sous séquestre tous ses biens et avoirs, ce qui indique clairement que la condamnation d'Egmont est signée d'avance.

Au nom de Sabine qui tient tête avec une énergie digne d'admiration, Nicolas de Landas dépose une protestation entre les mains du duc d'Albe : « Il n'est per-

L'exécution de Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre, et de Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapités le 5 juin 1568, devant la Maison du Roi (Broodhuys) à Bruxelles (fac-similé d'une estampe de Benoît Rigaud - Lyon, 1570).



Marguerite de Parme.

mis de séquestrer ou de saisir les biens immeubles de celui qui est accusé, quel que soit son crime, qu'après qu'il ait été entendu en sa défense et reconnu coupable. » (4).

Albe reste sourd à toutes les considérations, tel son maître.

Apprenant que la santé d'Egmont s'alatère, Sabine tente d'apitoyer Philippe II. « Votre Majesté ne voudra souffrir que je sorte du pays avec mes onze enfants pour aller chercher le moyen de vivre en terre étrangère, alors que j'ai été conduite ici par l'Empereur votre père, de bonne mémoire. » (4).

Pas de réponse.

Ni les appels de ses alliés, ni ceux de ses proches parents, ni ceux de ses victimes, ni ceux de serviteurs aussi sûrs

que le cardinal Granvelle, ne peuvent détourner Philippe II du plan de répression qu'il a concerté avec Albe et dont chaque point est depuis longtemps réglé.

Sabine n'abandonne pas la lutte épuisante et, avec l'aide de Nicolas de Landas, éminent juriste, rédige une nouvelle requête destinée aux Etats de Brabant qui la transmettent au duc d'Albe qui menace d'en envoyer l'auteur à l'échafaud. Sabine conseille au dévoué Nicolas de Landas de se retirer au pays de Liège. Ses biens seront confisqués par sentence du Conseil des Troubles.

Bien du temps passe. Sabine, malgré son appréhension, continue à chercher des soutiens, à remuer ciel et terre pour sauver son époux. Elle ne veut pas en-

core croire au dénouement, malgré ces exécutions massives qui se succèdent depuis janvier 1568.

Sous une escorte de 3.000 soldats Egmont et Hornes sont ramenés à Bruxelles, le 4 juin, et enfermés séparément à la Maison du Roi.

La rumeur se répand aussitôt : Egmont et Hornes seront décapités le lendemain 5 juin.

Sabine n'hésite pas une seconde et court à la résidence du gouverneur. Albe lui aurait répondu d'une façon ambiguë, que son mari serait libre le lendemain (5).

Toutes les démarches, tous les efforts pendant plusieurs mois, subissant le deuil des plus atroces, ne l'ont jamais découragée. Réfugiée dans toute



Philippe II.

douleur, elle n'est pas au bout de ses peines. Un membre du Conseil des Troubles : Roda est chargé d'expulser Sabine et ses enfants de son hôtel (6).

Cette épouse désespérée se voit donc dépossédée de tous les biens qu'Egmont possédait dans les Etats du Roi d'Espagne. Dans cette misère elle trouve asile à l'abbaye de la Cambre. Une nouvelle lutte va commencer; elle va s'acharner à reconquérir l'héritage de ses enfants, combat qui sera plus pathétique encore. L'intervention de nombreuses personnalités auprès de l'inflexible Philippe II ne donne aucun résultat. Ni le pape Grégoire XIII, ni Anne d'Autriche, quatrième épouse de Philippe II, ne parvinrent à obtenir la moindre concession en faveur de Sabine et de ses enfants.

Le 26 janvier 1575 est signé à Gaasbeek le contrat de mariage d'Eléonore d'Egmont avec Georges de Hornes, fils de Martin.

Philippe II approuve l'union, mais — comme d'habitude — se fait prier pour accorder une rente de 12.000 florins à l'épouse. Ce fut la première joie de Sabine de Bavière que lui procure l'alliance de sa fille aînée avec le comte de Hornes.

Une nouvelle menace se fait jour à Gaasbeek qui devra être abandonné pour être cédé au duc de Brunswick. Le comte Jean de Merode offre généreusement l'hospitalité au château de Westerlo à Sabine dont la cause semble gagner du terrain.

C'est l'inquisiteur général Cuenca qui

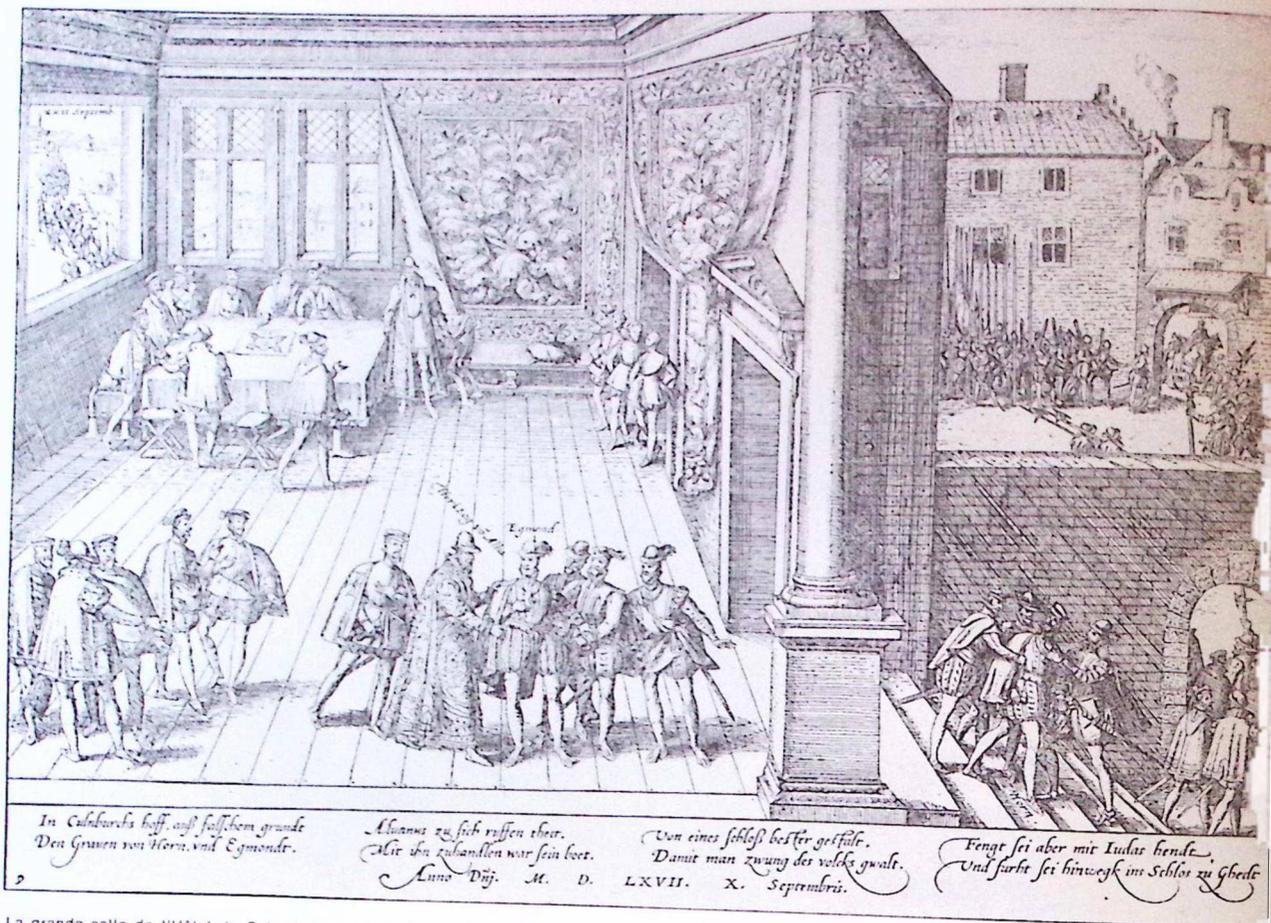
insiste auprès de Philippe II pour réexaminer la situation de la comtesse et de ses enfants.

Requesens veut attribuer la principauté de Gavere et les propriétés de Flandre à Philippe, le fils aîné; le comté d'Egmont et les domaines de Hollande à Lamoral, Gaasbeek et les propriétés du Brabant à Charles.

L'impitoyable réponse : Non ! arrive de l'Escorial.

Sans cesse, Sabine harcèle le gouverneur et ce n'est que le 12 octobre que Philippe II se rallie aux propositions de Requesens, mais refuse la restitution des titres de prince de Gavere et comte d'Egmont.

Après de nouvelles et longues discussions, Sabine se sent toucher au but et

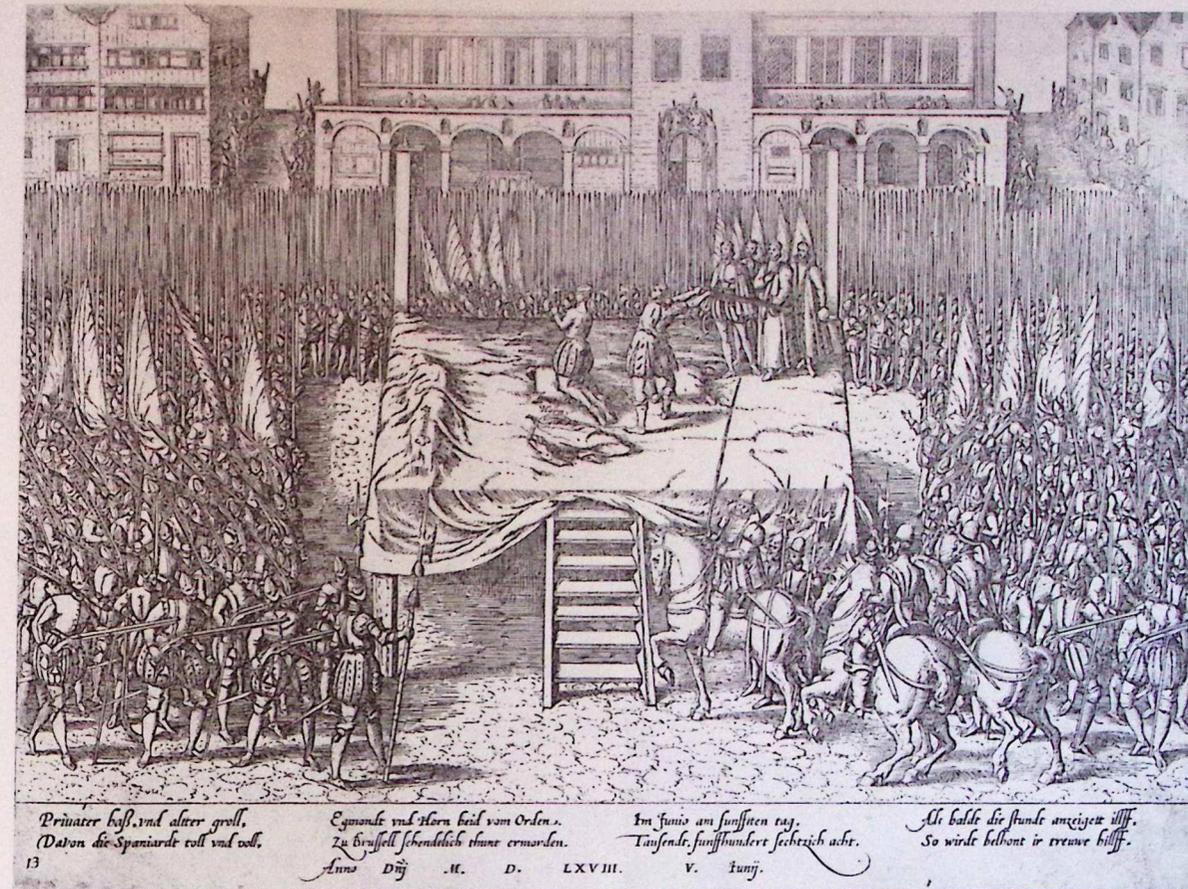


La grande salle de l'Hôtel de Culembourg, où eut lieu le banquet des Gueux (gravure d'Eytzinger).

discute pied à pied les conditions et les répartitions entre ses fils : l'aîné serait mal loti et le second trop avantagé. Le temps jouant en sa faveur, son obstination va être couronnée de succès. La nièce d'Egmont, Louise de Lorraine, devenue reine de France par son mariage avec Henri III, n'oublie pas sa tante et Henri III dépêche un émissaire spécial auprès de Philippe II pour le prier de rendre à la comtesse et à ses enfants tous biens ayant appartenu à son mari sans rien en retenir. Entre-temps l'effervescence gagne les provinces du Sud. Requesens s'est éteint le 5 mars; les Etats Généraux

prennent le pouvoir et la population se soulève contre les Espagnols qui se retranchent à la citadelle d'Anvers. Philippe d'Egmont reparait à Bruxelles où il est acclamé avec enthousiasme. Il accepte une charge de colonel dans l'armée des Etats. Toutefois, le 4 novembre, au cours de la « Furie Espagnole » il tombe entre les mains de l'ennemi. Quel coup pour la comtesse qui était si près d'atteindre son but. Et c'est la nouvelle série de requêtes qui recommence : au roi et à la reine de France, aux Etats Généraux, à Don Juan d'Autriche, nouveau gouverneur général.

Au moment où Sabine angoissée craint pour les jours de son fils, un courrier d'Espagne apporte l'acte de restitution totale des biens de Lamoral d'Egmont. Dans les circonstances où elle se trouve, cette nouvelle ne lui procure pas la joie attendue et le 15 décembre 1576 elle écrit au gouverneur : « Bien que ce soit pour moi une grande satisfaction de voir, avant ma mort, cette restitution qui permet à mes enfants d'avoir dorénavant les moyens de vivre, il n'en reste pas moins que la solution au sujet du sort de mon fils n'est pas encore réalisée. » Trois mois se passent et Philippe est toujours prisonnier. Ayant déployé, per-



L'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes, le 5 juin 1568, peu après midi (gravure d'Eytzinger).

dant dix années pénibles, une énergie forçant le respect, elle sombre dans un découragement total. Afin de se rapprocher de son fils, elle loue l'ancien hôtel du secrétaire Asseliers, rue Vénus, à Anvers. En août 1577, Philippe est libéré et, avec des larmes de joie, elle peut enfin le serrer sur son cœur. L'on pourrait croire qu'après tant de tribulations Sabine aurait pu tranquillement savourer la douceur d'une vieillesse paisible, entourée de l'amour de ses enfants. Ses derniers jours seront encore empoisonnés par les tracasseries d'un individu, le seigneur de Bruynisse

Pauwels van Hersbeke qui veut occuper l'immeuble de la rue Vénus. Van Hersbeke exige de vider les lieux dans le plus bref délai et cela, malgré la gravité de l'état de santé de la comtesse. Un appel est adressé aux échevins d'Anvers qui, par ordonnance du 12 juin, enjoignent van Hersbeke de patienter « aussi longtemps que la santé de Madame d'Egmont ne s'améliore ». Malheureusement, la comtesse ne devait plus se relever; le 13 juillet, elle dicta ses dernières volontés. Six jours plus tard, âgée de 51 ans seulement, Sabine rendait son âme à Dieu. Combien de visiteurs de Gaasbeek,

en parcourant les différentes salles, se rendent-ils compte que vécut là une des épouses dont le courage et la résignation furent dignes d'admiration : Sabine de Bavière, comtesse d'Egmont.

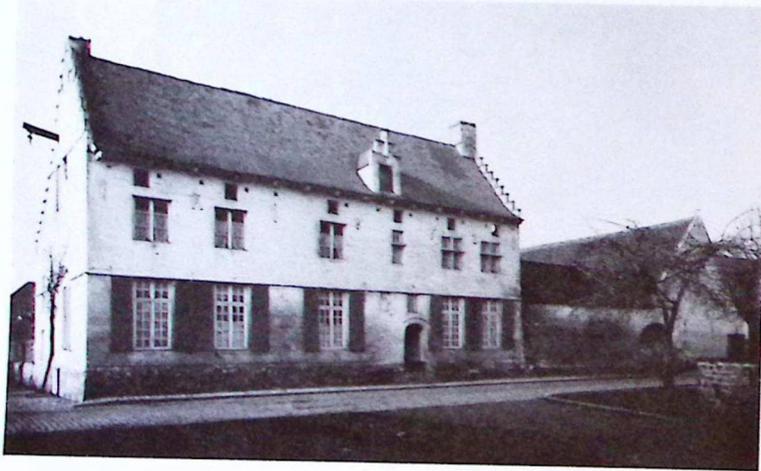
- (1) Comptes publiés par un savant hollandais, Dr Schotel : « Histoire de la famille de Culembourg ».
- (2) A la fin du siècle dernier.
- (3) Hymans : Bruxelles à travers les âges, t. 1, p. 300.
- (4) J.D. Chastelain, « Patriote Illustré », décembre 1949.
- (5) J.D. Chastelain nous dit que c'est vraisemblablement une légende.
- (6) Parc et Palais d'Egmont à Bruxelles.

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

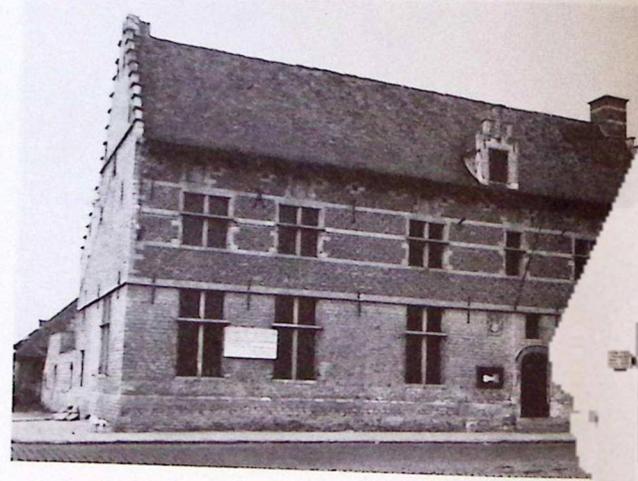
Hymans, « Bruxelles à travers les âges ».  
J.D. Chastelain, « Le Patriote Illustré », 11 décembre 1949.

# PERK : ses seigneurs sa maison communale son cadre rustique

par Marcel VANHAM<sup>1</sup> E



L'ancienne brasserie De Kam (1652), actuellement Maison communale.



La Maison communale de Perk, aspect actuel.

CINQUANTE années — au cours desquelles de nombreux paysages monumentaux ont été détruits ou dégradés — se sont écoulées depuis la parution de l'ouvrage d'Arthur Cosyn, intitulé AU BEAU PAYS DE RUBENS ET DE TENIERS. Ce petit livre, publié en 1923 par le Touring Club de Belgique, fut primé lors du Concours organisé par la Province de Brabant (1920). Il mettait en valeur cinq charmants villages brabançons : Elewijt, Peutie, Epegem, Berg et Perk. Les lignes qui suivent s'attardent à cette dernière localité où la Maison communale, datant du XVII<sup>e</sup> siècle,

témoigne de l'architecture rurale typique traditionnelle du Brabant, avec amalgame de ses deux matériaux de prédilection : la pierre blanche et la brique.

L'orientation bibliographique terminant cet article informe nos lecteurs au sujet d'autres points du patrimoine culturel de Perk.

## UNE ANCIENNE BRASSERIE BANALE

Datée de 1652, elle a été aménagée, sous le mayorat du bourgmestre, comte Gaston de Ribaucourt, en maison communale (1927).

Cette jolie construction du XVII<sup>e</sup> siècle édiflée en grès lédien, à l'étage supérieur en briques rayées de cordons de pierre, s'adaptait sans heurt au paysage rural de naguère.

Le bâtiment à étage unique, les fenêtres à croisillons, la porte cintrée, le toit d'ardoises à blochets, la gracieuse lucarne, les deux pignons à redents, évoquent un monde à la fois imaginaire et vrai.

A gauche de la porte d'entrée, un bas-relief représente les armoiries des Marselaer.

Arthur Cosyn a décrit ces vieilles demeures du terroir, entrées dans le patrimoine

monumental de la province : « la porte encadrée de pierres taillées constitue en quelque sorte le motif décoratif principal de ces habitations, dit-il. Dans une grande partie du Brabant, et principalement dans les régions possédant des carrières de pierre de taille — c'est-à-dire de grès lédiens — ces portes caractéristiques se rencontrent en grand nombre et on y peut suivre leur évolution. Leur encadrement est formé de pierres posées, les unes debout, les autres horizontalement, et dont l'angle extérieur est creusé en chanfrein; un linteau, inspiré de l'antique linteau de bois, en for-



constituait souvent le chef-d'œuvre imposé au maçon pour son épreuve à la maîtrise ».

L'habitation contiguë à la Maison communale, à droite, respecte le style de l'ancienne brasserie banale. Il en est de même du bâtiment d'école, qui lui fait suite, vers l'arrière.

La place voisine — Graaf Gaston de Ribaucourt plein — agréablement meublée

Porte d'entrée de la Maison communale. Les armoiries de F. de Marselaer.



Drie Toren : derniers vestiges.



Le pigeonnier des Drie Toren. Teniers peignit — sur l'ancienne porte — l'Aigle d'Autriche à deux têtes.

me la partie supérieure et est soutenu habituellement par deux modillons, qui en augmentent la résistance et permettent par conséquent d'en diminuer les dimensions. Il importait d'être économe dans l'emploi de la pierre, qui n'était plus abondante et ne se trouvait qu'en blocs de petit format. Dans la suite, le linteau fit place à des arcs en anse de panier ou en plein cintre, formés de claveaux. Tel a été le type consacré par une longue tradition, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Le luxe de cette époque et l'influence de l'architecture rubénienne eurent pour résultat d'en enrichir le décor par

l'adjonction d'une clé et deux impostes, placées au centre et aux extrémités de l'arc et dont la saillie interrompt le chanfrein creux des montants et des claveaux. Au cintre, on ajouta un cordon en larmier, qui en épouse le contour, et qui a l'avantage de canaliser vers les côtés de la porte les eaux pluviales décollant de la façade. Enfin, on couronna la porte d'un abat-jour, protégé souvent par des grillages ornementés et ayant pour but d'éclairer le vestibule de la maison. Nos tailleurs de pierre excellaient dans l'art de bâtir ces portes accueillantes. La construction de celles-ci

d'habitations récentes d'architecture urbaine, rajeunit et transfigure le village de jadis. L'autobus de la S.N.C.V., Vilvorde-Malines, s'y arrête (Malines est à 11 km de Perk, Vilvorde à 6 km).

En face de la Maison commune, l'église donne du caractère à un environnement qui a, en majeure partie, perdu son aspect exclusivement rural des débuts de ce siècle. L'ancien cimetière occupe le côté gauche et le fond de l'emplacement du bâtiment religieux; le côté droit vient d'être transformé en parking. Légèrement en retrait, la nécropole actuelle côtoie le terrain de football. La gilde lo-



cale de Saint-Sébastien y a dressé tr  
hautes perches répondant curieusem  
à trois des cinq tours du château de  
baucourt, dont la silhouette se dess  
à proximité. La toile de fond de ce p  
sible ensemble campagnard est form  
par des bois et des cultures de frome  
de seigle, d'avoine, de pommes de ter  
ou de betteraves, selon les saisons. L  
puis un demi-siècle environ la cultu  
familiale du **witloof** a insensiblement e  
vahi la région.

Jadis, les bois occupaient les ne  
dixièmes du territoire de la commur  
Les habitants de Perk devaient souve  
braconner, ce qui expliquerait le sob  
quet, qui leur est resté, de **wildstrop**  
Aujourd'hui, les surfaces boisées se  
duisent au cinquième des terres com  
munales. Si l'ensemble du paysage pe  
kois conserve encore quelques imag  
colorées et pleines de charme, la régio  
s'ouvre rapidement aux entreprises ir  
mobilières dont les vastes lotissement  
mettent en péril la paix bucolique de  
qui fut le pays de Rubens et de Tenier  
L'enthousiasme des citadins, reconc  
liés avec la nature et son calme, cons  
tue une menace pour le climat particul  
d'une authentique vie terrienne. De  
bouquets d'arbres, de grasses pâture  
des champs, offrent aux promeneurs de  
plages de silence.

Il y a un demi-siècle à peine, des pa  
sans de Perk possédaient un âne. Ils s  
servaient de cet humble animal pour  
transport des produits agricoles. Arthu  
Cosyn avait noté cette survivance, pres  
que totalement disparue, à la mêm  
époque, dans d'autres localités braban  
çonnnes.

Le sol argilo-sablonneux de la région es  
humide et herbeux : le bétail y paissa  
jusqu'à la tombée du soir, puis les él  
veurs conduisaient les bêtes à leur  
parcs. Or, selon Albert Carnoy, **perk** o  
**park** évoque un enclos où l'on parqua  
le bétail. On cite dans les document  
d'archives, **Parcum** (1131), **Perke** (1192),

Eglise Saint-Nicolas avec sa tour romane du XII<sup>e</sup> siècle. Le clocher pointu a été souvent reproduit par David Teniers.

**Parric** (1393), **Perk** (1761), **Park** (1817). Le nom de Perk figure dans une charte de liberté de Vilvorde. La localité totalisait 81 foyers en 1483. En l'an 1796, elle comptait 833 habitants; en 1969, le chiffre de la population du village s'élevait à 1.764 âmes.

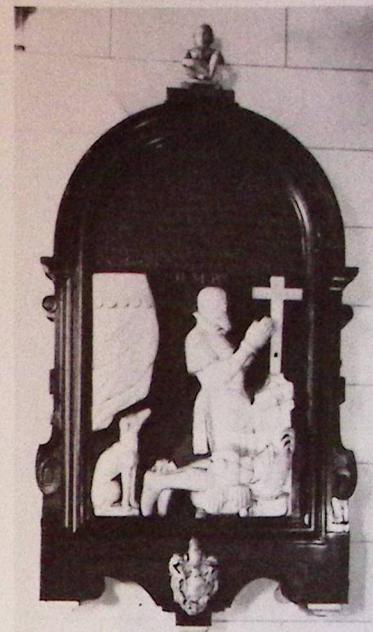
Durant le Moyen Age, Perk fut un alleu de la famille des Schoten, dont le nom indique une origine écossaise.

#### LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC DE MARSELAER

Marselaer est un lieu-dit de la commune de Malderen, entre Termonde et Malines. La Tour de Marselaer faisait partie du système défensif brabançon, face au comté de Flandre. Wanghe Crayenheim assura la garde de ce point stratégique. Par mariage, les Wanghe apportèrent Marselaer aux Ophem, dont une branche prit et conserva le titre de Marselaer. Les armes des Marselaer et des Ophem sont **d'argent à cinq losanges de gueule placés en bande**.

Frédéric de Marselaer connut une brillante destinée dans la magistrature bruxelloise au XVII<sup>e</sup> siècle. Antoine Van Dyck et Pierre-Paul Rubens nous ont laissé son portrait. Le tableau de Van Dyck est exposé à Dublin (National Gallery), mais on possède de cette œuvre des gravures exécutées par Corneille Galle II et par Adrien Lommelin. Rubens a figuré son modèle vu de face, porteur d'un manteau-pelisse, la médaille est celle de chevalier de l'Ordre pontifical de Notre-Dame de Lorette. Frédéric de Marselaer est âgé, à ce moment, d'une cinquantaine d'années.

Il naquit à Anvers en 1584. Son père, Adrien de Marselaer, féru de littérature et de poésie flamande, latine et espagnole, était réputé pour la rédaction de panégyriques emphatiques, mais de valeur médiocre. C'est à lui, écrit Wauters, qu'est due la bizarre étymologie donnée à son nom de famille; c'est du moins dans ses vers latins qu'elle est employée pour la première fois. Et l'historien d'ajouter : « on y traduit la désignation toute flamande de « Marselaer », ce qui pourrait signifier « la bruyère ou le terrain vague de Martius » par le jeu de mots latins **Mars e lare**, « Mars hors du foyer », ce qui lui a peut-être inspiré le



Pierre tombale de Guillaume de Baronaige (†1626).

Porte Renaissance de l'église Saint-Nicolas.



goût de la vie domestique et des occupations paisibles ».

Frédéric de Marselaer, après avoir longtemps occupé de hautes charges dans la magistrature bruxelloise, se retira définitivement dans sa calme et confortable baronnie de Perk et Elewijt. Perk est redevable à son seigneur de nombreuses constructions ou embellissements : le château (1627), l'ancien presbytère (1631), la chapelle du Dries (1651), la brasserie banale (1652), le plafond sculpté en stuc de l'église (1669-70), l'acquisition de trois cloches.

Frédéric de Marselaer mourut octogénaire (7 novembre 1670). Il fut inhumé dans l'église paroissiale. Une dalle, portant une inscription latine, rappelle les mérites du défunt et les qualités de son épouse, Marguerite de Baronaige († 20 juillet 1646). Il n'est pas sans intérêt de mieux connaître le personnage, dont l'influence personnelle marqua l'histoire de Bruxelles tout autant que celle de Perk.

Frédéric de Marselaer, licencié en droit à Louvain (1611), suivit l'enseignement d'Erycius Puteanus, dont il imita l'enflure du style. Il partit ensuite pour l'Italie où il fut reçu chevalier de Notre-Dame de Lorette. Cette promotion lui permit de s'inscrire, en 1664, à la Confrérie de l'Ordre pontifical, érigée en l'Eglise des Minimes, à Bruxelles. Le 8 février 1613, il fut admis dans le lignage de Rodenbeke, sous le nom de **Frédéric de Marselaer, alias van Ophem**. Créé chevalier le 5 juin 1617, il se fixa à Bruxelles. Le 7 avril 1619, il épousa Marguerite de Baronaige, fille de Jean de Baronaige, chevalier, seigneur de Perk, Elewijt et Mauwe, aman de Bruxelles en 1572, et de Catherine de Clercq, dame de Loxem et Boveskerke, fille de Guillaume, écuyer et lieutenant de la cour féodale de Malines. Les Baronaige, Baronage ou Bernage étaient des van der Weede, nom transformé en Baronaige en 1184. Frédéric de Marselaer fut seize fois échevin, cinq fois trésorier, et sept fois bourgmestre (1623, 1625, 1630, 1640, 1643, 1650, 1651) de Bruxelles. Contrairement à ce que l'on écrit habituellement, il ne porta pas le baldaquin sur le corps de l'archiduc Albert, lors des funérailles solennelles de ce prince. Dans la Pom-



pe funèbre, Marselaer est seulement indiqué comme Premier trésorier secondé à porter le baldaquin. A ce moment, le bourgmestre était Jacques Van der Noot, chevalier de Kieseckem. Seigneur libre d'Opdorp, Herseux, Oycke, Borre, Loxem; créé baron de Perk par le roi d'Espagne Philippe IV (5 mai 1659), Frédéric de Marselaer appartenait à une ancienne noblesse militaire dont il rappelait avec fatuité les fastes, remontant à trois siècles.

Frédéric de Marselaer, homme d'état et de cabinet, se livra aux travaux juridiques et politiques. On lui doit un traité latin, exposant les qualités exigées d'un bon ambassadeur (1618). Son voisin de campagne fut P.-P. Rubens, peintre et diplomate, qui acheta la seigneurie du Steen, à Elewijt, en 1635 et en porta le titre. Marselaer publia également divers ouvrages philosophiques et religieux, d'intérêt secondaire. La rédaction de ces œuvres occupa ses journées de retraite. Sa démission d'échevin de la ville — fonction dans laquelle il fut remplacé par son fils Gilles-Frédéric — s'explique par l'ambition du personnage. Moment significatif de son existence : nouvellement créé baron, ce titre, qui lui donnant le droit d'accéder à la noblesse du Brabant, ne lui permettait pas de faire partie d'une assemblée représentant le Tiers-Etat.

Les historiens ont tenté de définir le caractère de Frédéric de Marselaer. Il le considèrent comme ayant été un gentilhomme pieux, généreux, instruit, directeur des Belles-Lettres, mais déclinant de façon. Manquant d'humilité, ce grand seigneur ne manquait aucune occasion de souligner les exploits militaires de ses ancêtres et l'éclat de sa noblesse. Son caractère vaniteux lui valut des embarras et des ennuis. Ses affrontements répétés avec les Locquenghien — autre famille jouissant à Bruxelles d'une très grande considération — sont bien connus des historiens locaux. A la mort de Dame Angeline-Thérèse Marselaer (petite-fille de Frédéric de Marselaer et de Marguerite de Baronnige, épouse de Henri van Kerrenbroeck,

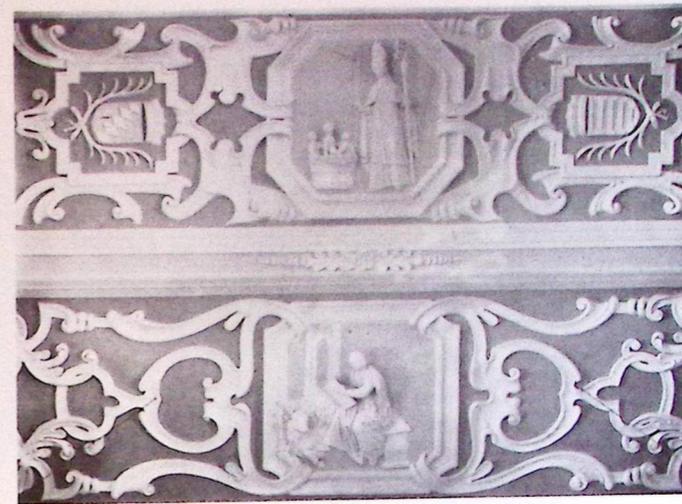
vicomte de Grimberghe) le titre de baron de Perk passa à Louis-Joseph de Steelant (22 mai 1728), seigneur de Berg et Lelle, par sa femme Marie-Philippine van de Velde, nièce d'Angeline-Thérèse de Marselaer. Louis-Joseph de Steelant devint échevin et bourgmestre de Bruxelles, par l'intervention de Louis XIV. Les Steelant conservèrent leur domaine de Perk jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Un acte du 21 juin 1768 est le dernier à porter le sceau de cire de cette famille.

#### DAVID TENIERS ET SA FERME-MANOIR DES DRIE-TOREN

A 600 mètres de Perk, **Drie Toren** témoigne de ce que fut jadis la ferme-castel, anciennement dénommée **Hoenenhoeve**, la « Ferme aux Poulets ». Cette bâtisse, aménagée par David Teniers II (Anvers 1610 - Bruxelles 1690), connut des heures heureuses. Peintre attiré du gouverneur des Pays-Bas, Léopold-Guillaume, gentilhomme de la chambre de l'archiduc et conservateur de sa galerie d'art, qui compta treize cent quatre-vingt-dix-sept tableaux (noyau du futur Musée de Vienne), David Teniers paraissait, à l'époque, comblé par le sort. D'autant plus que Don Juan d'Autriche, successeur à la charge du gouvernement, continua à protéger le peintre flamand. Celui-ci était estimé de Philippe IV d'Espagne, qui réunit une collection de ses tableaux dans une galerie, spécialement construite, à Madrid, pour l'abriter. D'autres têtes couronnées entourèrent David de leur attention : Christine de Suède lui fit cadeau d'un collier d'or, Guillaume II d'Orange lui rendit visite dans le manoir de Perk.

Hélène Fourment, épouse de Pierre-Paul Rubens, tint David Teniers III sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Jacques, à Anvers (10 juillet 1638).

David Teniers II loua (1662) puis acheta (13 décembre 1663) une propriété, à Perk, d'une superficie de trente-six bonniers. Elle comprenait une ferme, des prairies, des champs, des vergers, des



Ci-contre : Eglise Saint-Nicolas : Notre-Dame-Muguets (XIV<sup>e</sup> siècle) et peinture de Teniers.

En haut : chœur de l'église Saint-Nicolas.

Eglise Saint-Nicolas. Plafond de la nef, en stuc de Christian Hansche.



Van Dyck, portrait de Marguerite de Baronaige.  
Van Dyck, portrait de Frédéric de Marselaer.

remises et fossés. L'achat se fit au chevalier Jean-Baptiste de Broeckhoven, deuxième époux d'Hélène Fourment, veuve de Rubens († 1640). David Teniers I, le Vieux (1582-1649), visita souvent le grand peintre anversois, à Elewijt. Son fils, David II, nourrit son art de tous les éléments qu'il découvrit dans son entourage villageois : il regardait, écoutait, observait, enregistrant. Ce seront autant de témoignages vrais pour l'histoire des paysans brabançons. Peintre de kermesses, de beuveries, de tabagies, de joyeux rustres fumeurs dans des cabarets enfumés; imagier de campagnards rubiconds et costauds, David Teniers affectionnait sa belle demeure rurale. Il y jouait allègrement le rôle d'un riche gentilhomme campagnard, fréquentant à l'occasion les gens du commun mais restant soucieux de conserver, à leur égard, les distances requises par son rang social. La toile représentant une « Kermesse flamande » (Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles) est pleine d'enseignement. On y voit un seigneur altier et sa digne épouse, en visite parmi des villageois plongés dans les amusements d'une fête cham-

pêtre. Le château, représenté à gauche du tableau, figure sans doute le manoir des **Drie Toren**, souvent reproduit par l'artiste. David Teniers y jouissait largement de ses loisirs. Une toile appartenant au Musée de Berlin montre le peintre — à cette époque âgé de 35 ans — ainsi que sa première femme, Anne Bruegel (1637-1656, fille de Jean Bruegel de Velours et de Catherine van Marienburg) sur une terrasse. Il accompagne au violoncelle le chant de son épouse et de son jeune fils. Derrière l'étang, on distingue le village et son église, mais nul indice certain ne rappelle le castel des **Drie Toren**. Par contre, cette demeure d'allure seigneuriale figure sur d'autres toiles du maître, conservées à Amsterdam, à Dresde, à Londres, à Munich. David II jouait volontiers de la viole de gambe, Anne était douée pour le chant et animait les séances musicales de sa jeune voix fraîche. Au manoir, c'étaient le luxe, la vie large, le bonheur de vivre à la campagne parmi des gens simples. Cependant, des hobereaux des environs étaient accueillis en permanence à Perk. Cet entourage d'hommes de qualité et une certaine tendance à la vanité de la

réussite poussaient David Teniers à solliciter un titre de noblesse. Il n'atteignit jamais l'orgueilleuse jubilation d'obtenir le titre convoité. Ce fut son fils David III qui fut, plus tard, autorisé à porter des armoiries. Devançant ses espérances David Teniers II se contenta de frapper sur les murs de son castel des armoiries qu'il se décerna lui-même : **d'argent à un ours au naturel, au chef d'azur, à trois glands d'or rangés**. Avec une arrière-pensée de flatterie à l'égard de Léopold-Guillaume — et après lui Don Juan — le peintre peignit lui-même, sur la porte de son pavillon, l'aigle impériale à deux têtes. Le sort frappa durement, sur le tard il est vrai, le propriétaire des **Drie Toren**. Anne Bruegel mourut dans la fleur de l'âge, ses enfants — il épousa en secondes noces Isabelle de Fren — se querellèrent au sujet de l'héritage de leur mère. Le style pictural de David Teniers, passant de mode, ce dernier dut se contenter, au crépuscule de son existence, de menus travaux de restauration, indignes de son immense talent et de sa prodigieuse production artistique (plus de deux mille œuvres). Il fut aussi le fondateur et le premier directeur de l'Acadé-

mie d'Anvers, alors qu'il venait d'acheter la ferme-château de Perk. David Teniers II, connu sous le nom de David Teniers le Jeune, mourut dans sa maison de Bruxelles — située à l'emplacement du jardin de l'actuel Hôtel Ravenstein, non loin de la Place Royale — le 25 avril 1690, à l'âge de quatre-vingts ans. Il dut, dans ses derniers regards, entrevoir une ultime fois son éphémère domaine de Perk, où s'étaient déroulées ses années de bonheur familial et de gloire.

#### UNE EGLISE RICHE DE SOUVENIRS

L'église de Perk retient l'attention du touriste. Sa façade, ses transepts et son

chœur sont en pierre blanche; les bas-côtés, plus récents, sont en briques. Le clocher pointu a été souvent reproduit par David Teniers. La tour à baies est à colonnettes. L'édifice est en style roman remanié. Une pierre enchâssée dans la façade, du côté gauche de la porte Renaissance, reproduit les armes des Marselaer, seigneurs du village.

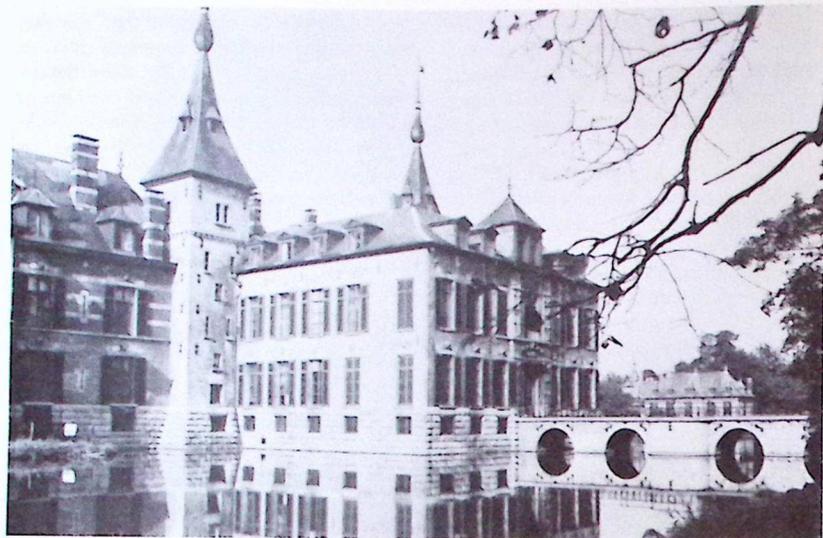
Le chœur est en gothique du XIV<sup>e</sup> siècle, le transept date du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le mobilier de l'église dédiée à saint Nicolas ne manque pas d'intérêt. L'autel du transept septentrional — aux colonnes entourées de ceps de vignes — porte une Vierge du XIV<sup>e</sup> siècle, implorée

pour obtenir la guérison des hernies. Notre-Dame tient des muguetts, d'où sa charmante appellation de **Perk-bloemkens**. Un tableau de David Teniers III (Anvers, 1638 - Bruxelles, 1685), fils de David Teniers II et d'Anne Bruegel, représente la **Vierge offrant le rosaire à saint Dominique**. L'œuvre porte : David Teniers junior, fecit 1666.

David Teniers, vue du village de Perk (Lierre, Musée Wuyts van Campen - Caroly).





Le château de Ribaucourt (1627).

La pierre funéraire posée contre la muraille est celle d'Isabelle de Fren, fille du Secrétaire du Conseil de Brabant et seconde épouse de David Teniers II. La statue en chêne de l'autel, à droite, figure sainte Anne (XVI<sup>e</sup> siècle).

Le buffet d'orgue — aux beaux panneaux sculptés — date de 1712.

Le plafond de la nef est en stuc : outre différentes figures en style baroque, de Christian Hansche (les Quatre évangélistes, N.-D. et l'Enfant Jésus, Saint Nicolas), on y voit les armoiries des Marselaer.

Le chœur abrite deux monuments funéraires intéressants. Le premier est celui de Guillaume de Baronaige, décédé en 1626. En 1622, ce seigneur combattit un détachement hollandais qui s'était avancé audacieusement en Brabant. Dans cet engagement, il fut soutenu par son beau-frère Frédéric qui avait hâtivement réuni des paysans des environs et des chasseurs afin de repousser les envahisseurs. L'effigie de Guillaume de Baronaige, en marbre blanc, se détache sur le fond noir du monument. Guillaume de Baronaige est cuirassé et prie, agenouillé devant un crucifix. Un chien assis — symbole de la fidélité — regarde son maître. Cette belle œuvre sculpturale a été édiflée sur l'ordre de Frédéric de Marselaer.

L'inscription funéraire porte :

« D.O.M. - A l'illustre, magnanime, courageux Guillaume de Baronaige, seigneur de Percq, Elewyt, Harzeaux, Oycke, etc, qui accomplit beaucoup de choses très vaillamment en temps de paix et en temps de guerre, l'an 1622, alors que le feu ennemi s'était porté en-deça du Démer, et qui défendit heureusement, avec une poignée de chasseurs et de paysans, Percq et Vilvorde, très menacés. Il fut repris par les cieux, le 8 juin 1626.

» Le seigneur Frédéric de Marselaer, chevalier, et dame Marguerite de Baronaige, son épouse héritier.

» H(oc) M (onumentum) P (osuit) »

La dalle en marbre qui fait face au monument Baronaige est celle de Frédéric de Marselaer. Une dizaine d'années avant son décès, ce seigneur s'était fait ériger aux Pauvres-Claires, à Bruxelles, un tombeau qu'il fit transporter, par la suite, à Perk.

Butkens, dans ses **Trophées tant Sacrés que Profanes du duché de Brabant**, a donné, d'après Gestel, la traduction de la somptueuse inscription latine :

« Par la miséricorde du Tout-Puissant, par la grâce de la Vierge qui lui donna la vie, irresponsable du péché originel, par les suffrages des saints François et Claire, par les prières des pieux saints

Ignace et Thérèse, reposant sous ce marbre après le coucher de sa vie mortelle, attend le lever de sa vie immortelle Frédéric de Marselaer chevalier de la Toison d'or, d'une famille connue depuis cent lustres, seigneur de la terre libre d'Opdorp, cher aux princes et au peuple.

» Après son septième consulat de la ville de Bruxelles et l'exercice d'autres charges publiques, après avoir ordonné ses devoirs envers Dieu et les hommes, au moment suprême et pour partir plus librement au Ciel, il déposa ici le fardeau de sa mortalité, près de sa digne et chaste épouse.

» Marguerite de Bernaige descendante des barons de Wesemalle, Lecke, Bautershem, seigneurs de Wavre, Perk, Elewyt, laquelle, victime d'un sort prématuré, l'avait précédé le 20 juillet 1646. Lui-même la suivit le 7 novembre 1670.

» O homme, image de Dieu, vapeur de la terre, ombre, pourriture,  
» Le bonheur et le désir essentiels, c'est de connaître et d'aimer Dieu. »

#### LE CHATEAU DE RIBAUCCOURT (1627)

Le château, aux toits en forme de poires, date en majeure partie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette demeure splendide a fait

l'objet d'une étude par Philippe Dewolf, article paru récemment dans la revue « Brabant ». Nous y renvoyons le lecteur.

Le château connu différents propriétaires : les Schoten — Godefroid de Schoten, qui vécut à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, fut le premier seigneur de Perk — les Wesemael, les Boutersem (dont Henri, seigneur de Boutersem épousa Marguerite, dame de Perk et d'Oplinter, nièce de Godefroid de Wesemael, fille d'Arnould de Wesemael), les Leefdael, les Wavre, les Baronaige au XIV<sup>e</sup> siècle, dont Marguerite épousa Frédéric de Marselaer; les Dellafaille, et les Steelant.

Le sceau des échevins de Perk changea selon les seigneurs. C'est ainsi que les échevins utilisèrent successivement les armoiries des Boutersem, des Leefdael, des Baronaige. L'arrêté royal du 12 fé-

vrier 1968, faisant suite à la demande du Conseil communal du 2 décembre 1965, accorda les armes de Steelant à la commune de Perk : « de gueules à la fasce d'argent frettée d'azur en forme de quatre sautoirs ». Les armoiries aux cinq losanges rangés en bandes avaient été reconnues, le 28 février 1931 à la commune d'Ooike. Le domaine seigneurial comportait des bois, des étangs, de plantureuses terres, formant un magnifique ensemble d'allure princière, propre à la chasse.

Le roi de France Louis XV logea au château, en revenant de son entrée triomphale à Bruxelles (9 mai 1746).

Tous ces souvenirs, savoureux ou curieux, appartiennent à un monde révolu, que les plus sensibles de nos contemporains s'efforcent de sauver de l'oubli total.

#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- Wauters (A), *Histoire des Environs de Bruxelles*, T. II, p. 142;
- Wauters (A), *Marselaer (Frédéric de)*, Biogr. Nationale, 1894-95, T. 13, p. 854;
- Cosyn (A), *Au Beau Pays de Rubens et de Teniers : Elewyt, Pouthy, Eppeghem, Perk, Bergh*, T.C.B., 1923;
- Poumon (E.), *Les charmes de Perk*, revue « Brabant », no 11, nov. 1962;
- Dewolf (Ph), *Le château de Ribaucourt à Perk*, revue « Brabant », no 3, 1972.
- Hoc (M), *Un magistrat bruxellois d'Ancien Régime : Frédéric de Marselaer*, dans « Bulletin du Crédit communal de Belgique », no 87, janvier 1969;
- Lindemans (J), *Van Marselaer en De Rycke*, dans « Oude brabantse geslachten »;
- Braun de ter Meeren (M), *Descendance lignagère de Jean Aerts, seigneur d'Immerzeel et de la terre libre d'Opdorp*, dans « Les Lignages de Bruxelles », no 31, 1967;
- Cacamp (François de) et Pierre de Tienne, *Généalogie des van Ophem*, dans « Brabantica » X;
- Lauwers (J), *Perk, waar David Teniers leefde en werkte*, Vlaamse Toeristische Bibliotheek, Ed. 1970. Vlaamse Toeristenbond, Antwerpen.

David Teniers, kermesse flamande (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).  
Le château — représenté à gauche du tableau — pourrait être le manoir Drie Toren.



Admodum R. D. BERNARDVS DE MONTGAILLARD, Aurezuallis Abbas  
Cisterciensis Ord. Doctor Theologus Regius Bruxellis Ecclesiastes &c.



Portrait de Bernard de Montgaillard, 15<sup>e</sup> abbé de Nizelles, de 1601 à 1605.

# L'ABBAYE DE NIZELLES

par J.-L. VAN BELLE  
de la « Taille d'Aulme »



Double blason inséré dans le mur du cloître; à gauche celui de l'abbaye (un N surmonté de deux ailes, planté d'une crosse en forme de i, en outre la position de la crosse et du voile rappelle le souvenir de Christine de Franquemberg); à droite les armes abbatiales. En 1757 Pierre Van Hamme était le 23<sup>e</sup> abbé (1736-1765).

Qui connaît, aux marches du Roman País de Brabant, l'abbaye de Nizelles ? Méconnu si pas inconnu, situé à quelque 20 km de Bruxelles cependant, aux confins des communes d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac et de Wauthier-Braine, aux abords mêmes de l'autoroute Bruxelles-Paris aujourd'hui, ce monastère cistercien est depuis plus d'un siècle transformé en ferme. Et pourtant, de mars 1441, date de son érection, au 19 avril 1784, date de sa suppression, 25 pères-abbés avaient tenté de faire vivre cette abbaye, l'une des dernières créations de l'ordre de Cîteaux en Belgique.

Une chapelle en ruine, consacrée à Notre-Dame, dressée au milieu d'une enceinte de vieux murs délabrés, est à l'origine de cette abbaye. En 1439, en effet, Pierre d'Amsterdam, abbé de Moulins, acquit cet oratoire et

quelques bonniers de terre aux alentours, dans le but d'y aménager un lieu de retraite pour ses religieux. Mais il fallut les largesses de Christine de Franquemberg, abbesse de Nivelles, pour assister à la naissance véritable de cette fondation. Parmi les dons de cette généreuse donatrice figure la « Ferme du Rosoir », aujourd'hui transformée en manège. Ainsi l'évêque de Cambrai — il faut rappeler ici que la paroisse d'Ophain faisait partie alors du diocèse de Cambrai —, le 18 septembre 1440, donna son accord à l'érection du monastère. L'abbé de Moulins, Pierre d'Amsterdam, confia à Jean Eustache, abbé du Jardinnet à Walcourt, la mission de venir prendre possession des nouveaux bâtiments, ce qu'il fit en compagnie de quelques moines de sa communauté de Moulins. Dès lors, le 14 mars 1441, l'église conventuelle fut consacrée par l'évêque de

Cambrai et, le 18 juin de la même année, ce monastère fut incorporé à l'Ordre de Cîteaux.

Mais à peine né, il allait connaître de graves difficultés financières, fidèles compagnes désormais, et qui laissent entrevoir bien des tribulations.

En effet, la famille de Christine de Franquemberg, cette généreuse abbesse, celle que les premiers actes de l'abbaye se plaisent à nommer la « prima fundatrix monasterii », mécontente des libéralités de sa parente, l'obligea à maîtriser sa générosité.

L'existence même du monastère était ainsi déjà en péril et il fallut l'intervention de Philippe le Bon pour obliger les héritiers de la dite abbesse, décédée entre-temps, à respecter plus scrupuleusement les dispositions testamentaires de la défunte.

Ce n'était qu'un répit, car, en 1443, soit



En page de gauche : l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche et l'empereur Joseph II (tapisserie de la manufacture des Gobelins, exécutée, en 1779, pour la chambre de Marie-Antoinette, à Versailles.)  
Ci-contre : la fontaine du « chêne usé ».



deux ans après sa fondation, l'abbé de Cîteaux, devant une abbaye désertée de ses moines poursuivis par leurs créanciers, était décidé à la supprimer. Mais un sursis fut accordé. Une intervention de l'évêque de Cambrai éclaircit quelque peu l'horizon, en permettant à Pierre Olbeke, quatrième abbé, d'accroître quelque peu les revenus de l'abbaye. Cette œuvre de redressement financier, poursuivie par Nicolas Spaens, successeur de P. Olbeke, fut mise en péril par l'incendie du monastère durant l'hiver 1502-1503. Grâce à des secours rapides de l'évêque de Salisbury, confesseur de Philippe le Beau, l'œuvre de reconstruction fut aussitôt entreprise et l'église conventuelle put être consacrée en 1507. Il semble dès lors que la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle fut « sans histoire » pour cette

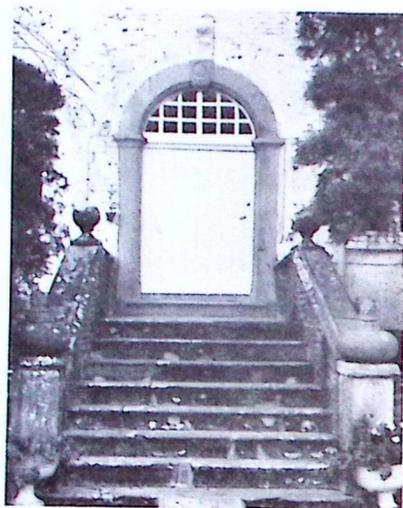
abbaye si durement accablée en ses débuts. Mais, en 1577, les troupes françaises, chassées de Hal, se répandirent dans les campagnes et livrèrent Nizelles aux flammes. Dans ces bâtiments en ruine, les moines, dispersés sous les coups de la soldatesque et ayant déserté les lieux, revinrent courageusement. Des années sombres s'ouvraient à nouveau. Car, criblée de dettes, abandonnée encore à la fin du siècle par ses moines, elle fut reprise par l'abbé de Cambron qui y envoya, en décembre 1601, trois de ses moines accompagnés d'un frère convers et de l'un ou l'autre valet. Ils n'y trouvèrent rien, ni chaises, ni table... Un vieux tonneau constituait l'unique élément du mobilier, dans l'unique salle qui subsistait, celle du chapitre. C'est alors qu'en ces débris de commu-

nauté, au milieu de ces pans de mur, apparut un personnage hors du commun, en la personne de Bernard de Montgaillard. Ce célèbre prédicateur de Henri III et de Catherine de Médicis, le bouillant ligueur dut quitter Paris à l'arrivée d'Henri IV. Réfugié à Anvers, puis à Bruxelles, il devint prédicateur des Archiducs. Il fut ensuite nommé abbé de Nizelles, en 1601. La faveur dont il jouissait à la cour des Archiducs lui permit d'entreprendre certains travaux de restauration et même de nourrir le projet de faire de cette abbaye un noviciat général de l'ordre de Cîteaux. Mais il allait être appelé, quatre ans à peine après son installation, à la direction de l'abbaye d'Orval, dont il allait devenir l'un des plus illustres mentors. Son successeur à la tête de Nizelles, Jean Foucart, secrétaire de l'abbé gé-

néral de Cîteaux, fut l'un des grands abbés bâtisseurs. L'abbaye tout entière fut restaurée, du quartier abbatial jusqu'à la boucherie, la boulangerie, la bergerie. Jean d'Assignies, qui lui succéda, en 1619, continua l'œuvre de restauration, fit consacrer l'église, le 4 septembre 1622, par l'évêque de Namur. Grand bâtisseur, il fut aussi à la base du nouveau spirituel de la vie monastique de son abbaye. Il fut, en outre, l'auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de spiritualité. Mais l'éclat de ce nouveau tant spirituel que matériel ne tarda pas à se ternir. Des abbés peu scrupuleux, les misères du temps qu'allaient engendrer les guerres de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le pillage de l'abbaye en août 1673 allaient réduire presque à néant l'œuvre entreprise.

Dès lors il fallut reprendre truelles et mortiers, solives et marteaux. De plus, en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la discipline y était négligée, les études peu appréciées. En outre, sous l'abbatit de Guillaume Fortamps, un conflit éclata à l'intérieur même de la communauté, querelle qui semble d'origine linguistique; les moines, une quinzaine environ, pour la plupart flamands, n'appréciaient guère, semble-t-il, le « gouvernement » d'un wallon originaire de Braine-l'Alleud ! Ils l'accusèrent de jansénisme. Ces troubles poussèrent l'abbé à démissionner en 1736. C'est à son successeur, Pierre Van Hamme que l'on doit le cloître de l'abbaye, qui est encore partiellement conservé aujourd'hui. Cet ouvrage en pierres bleues d'Arquennes fut l'œuvre des maîtres carriers Mondron-Boulouffe (on re-

trouve, en effet, leur sigle M D B gravé dans les pierres) et coûta la somme de 7.000 florins. Sous l'abbatit d'Antoine Ghiselin, successeur de P. Van Hamme, s'allumèrent à nouveau les feux de la discorde, l'abbé reprochant à ses moines de fréquents séjours dans les cabarets et « maisons suspectes », et les moines invoquant le gaspillage des ressources de l'abbaye, en faveur du train de vie de l'abbé, alors qu'ils étaient laissés sans soins, sans médicaments, sans vêtements, sauf deux paires de souliers par an, sans livres, sans professeur de théologie, alors que l'abbé roulait en carrosse. Une chose est sûre, l'abbé Ghiselin contracta beaucoup de dettes. Finalement on dut lui retirer l'administration de l'abbaye. Il se réfugia dès lors auprès d'un épicier bruxellois où il mourut... endetté!



communauté, à qui l'on doit une remarquable chronique retraçant l'histoire de ce monastère et à laquelle sont empruntés les divers éléments de ces notes. Son premier devoir fut de mettre de l'ordre dans les finances de l'abbaye, de restaurer les bâtiments en ruine, ce qu'il



fit avec bonheur et intelligence, semble-t-il. A sa mort, le 22 novembre 1782, les moines demandèrent aux autorités de laisser subsister l'abbaye sans abbé ! Mais l'heure fatale approchait : le décret du



Le gouvernement autrichien songea alors à supprimer Nizelles. Mais l'impératrice Marie-Thérèse en autorisa le maintien. Et c'est alors que fut nommé le vingt-cinquième et dernier abbé de Nizelles, Placide De Sellis, historien de la

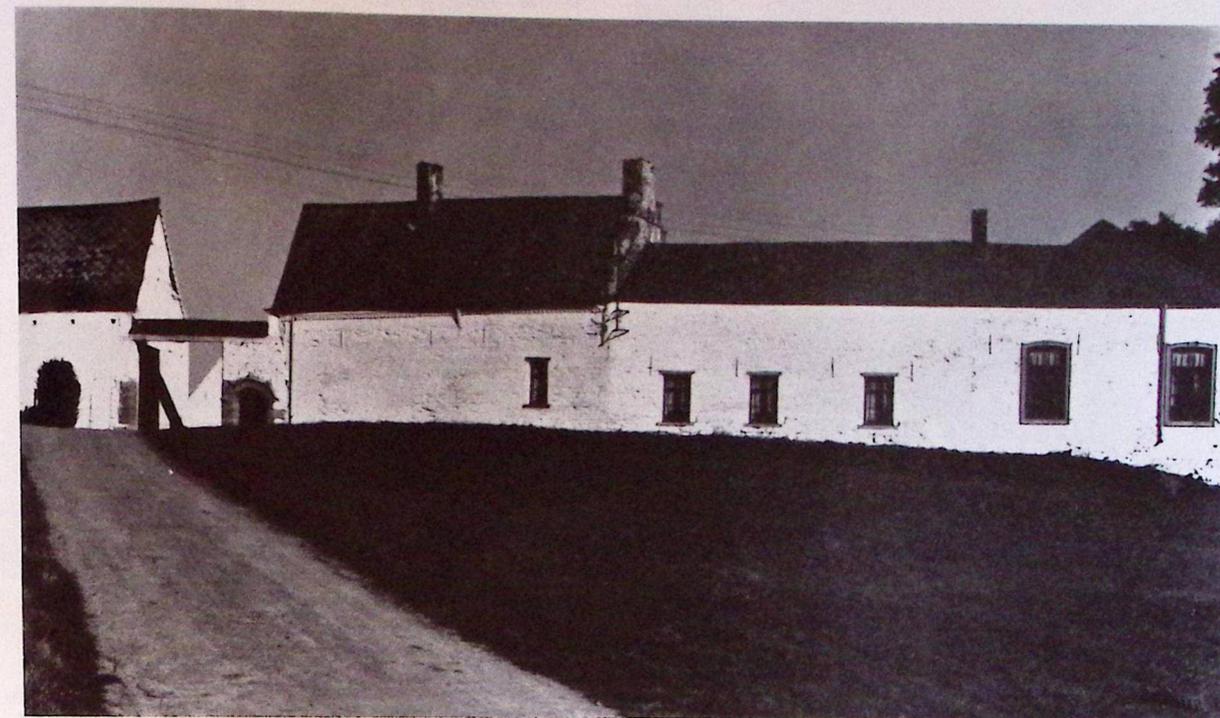


**Ci-dessus, à gauche :** porte aux armes de l'abbaye, côté jardin, datée de 1720.

**Au centre :** cheminée portant des armes abbatiales, la date de 1620 et la devise « Cultus justitiae silentium ». L'abbé à cette époque était Jean d'Assignies, 17<sup>e</sup> abbé (1619-1640).

**A droite :** porte du corps principal des bâtiments, frappée des armes de l'abbaye et entourée de deux millésimes : 1628-1845.

**Ci-contre, à gauche :** porte de l'ancienne porterie de l'abbaye (XVIII<sup>e</sup> siècle); **à droite :** porte de la ferme abbatiale datée de 1718 et frappée des armes abbatiales et portant la devise : « Quies in labore ». Jean Pennemans était le 21<sup>e</sup> abbé à cette époque (1701-1723).

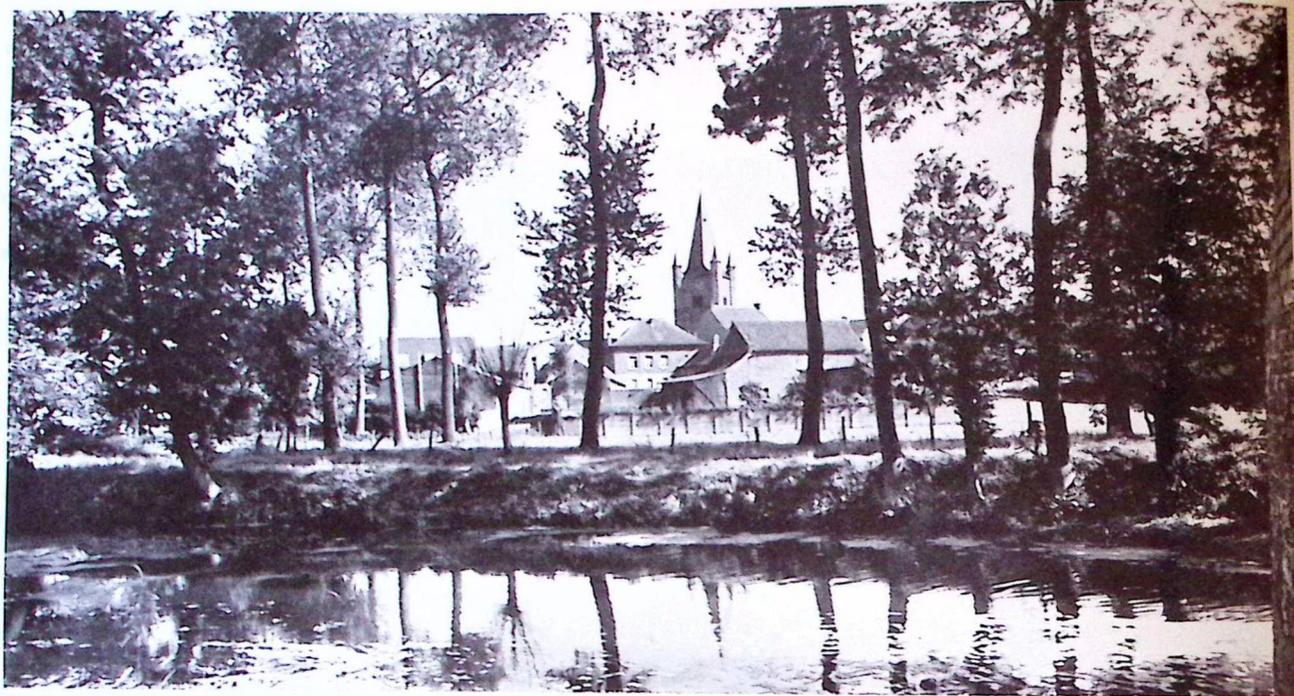


18 mars 1783, qui supprimait bon nombre d'abbayes dans les Pays-Bas autrichiens, fut fatal à Nizelles qui cessa toute existence le 19 avril de l'année suivante. Comment se présentaient à cette époque les bâtiments de ce monastère ? En l'absence de vue ancienne, il est malaisé de se faire une idée très précise. Toutefois il semble que ces bâtiments s'alignaient autour d'une cour carrée, accolée au cloître, et précédée au sud par l'église conventuelle, terminée par un chevet à trois pans. Durant la révolution brabançonne les religieux tentèrent de reconstituer la communauté; ils revinrent même en 1790 habiter l'abbaye. Mais l'invasion française mit fin à cette timide tentative de restauration. Ainsi, l'abbaye et la ferme abbatiale, dite « Ferme de la Haute Nizelles »,

à cause de sa situation plus élevée, furent dès lors considérées comme deux fermes distinctes. On commença alors à transformer le monastère en exploitation agricole (il en coûta 4.300 florins), l'église conventuelle servit de grange, la sacristie et le cloître d'étable. Devenue ferme sous la dénomination de « Ferme de la Basse Nizelles », elle fut vendue par la République française, avec 51 bonniers de terre, 6 bonniers de prairies et 3 bonniers de bois, le 13 pluviôse de l'an V (1<sup>er</sup> février 1791), pour la somme de 108.000 livres. L'église-grange devint la proie des flammes en 1845. Il n'en subsiste plus aujourd'hui que quelques lambeaux du soubassement de l'abside. Des bâtiments, seules la porterie et deux ailes (sud et est) du quadrilatère s'élè-

Vue de la façade de la ferme abbatiale dite « la Ferme de la Haute Nizelles ».

vent encore. On y voit encore enclavés dans les murs quelques blasons soit de l'abbaye, soit de pères abbés, dont par exemple le double blason, accompagné du mot Nizella, enserré dans la façade du cloître. Dans le jardin clos de vieux murs, on peut encore voir la fontaine du « Chêne usé » qui alimenta jadis les étangs du monastère, toujours visibles en contrebas, ainsi que le moulin de l'abbaye. Telles sont rapidement décrites les tribulations d'une communauté religieuse à laquelle il manqua parfois l'éclat lumineux d'un souffle divin, mais où l'inébranlable volonté de persévérer fut toutefois souvent présente.



La Marcq dans sa traversée du village de Herne (Hérinnes).

## LA ROUTE DU PAJOTTENLAND

par Roger VANNEROM  
(adaptation française de J. de KEMPENEER)

Parmi les deux circuits touristiques créés, dans la région, par le Syndicat d'Initiative du Sud-Ouest du Brabant, la route du Pajottenland forme le deuxième volet. Alors que la route Bruegel nous a promenés à travers le pays de Gaasbeek, la vallée de la Senne et la contrée boisée d'entre Senne et Soignes, nous visiterons maintenant le Sud du Pajottenland et la vallée de la Marcq.

Bien que le nom de Pajottenland ne se trouve pas mentionné sur les cartes géographiques officielles, cette dénomination a cependant une résonance particulière. Elle est entrée en vogue, après la parution, en 1852, d'un récit populaire sur le Pajottenland, publié par l'avocat De Gronckel, originaire de Sint-Kwintens-Lennik, sous le pseudonyme de F.J. Twijffelloos.

Quant à l'origine et à la signification du nom, les avis sont partagés. D'après De Gronckel l'explication se trouverait dans le mot « patriote » qui, selon lui, veut dire : protecteur de la patrie. Le professeur A. Carnoy donne cependant la préférence au mot wallon « payot » se rapportant aux murs des chaumières de la région qui furent faits avec un mélange de mortier composé d'argile et de paille hachée, recouvert ensuite d'un lait de chaux et bordés dans leur partie inférieure par un bord noir goudronné afin d'écartier l'humidité. Ou bien, le Pajottenland serait-il le « pays des camarades », un sobriquet d'origine universitaire ? A moins que le mot ne soit synonyme du latin « paganus », un païen ?

Egalement au sujet de l'étendue de la région, il y eut déjà de nombreuses divergences. Du point de vue touristique cependant, on peut la situer dans le triangle formé par les lignes de chemin de fer Bruxelles-Enghien et Bruxelles-Alost, coupées par la Dendre. Situés aux confins des comtés de Flandre et de Hainaut et du duché de Brabant, la plupart des villages du Pajottenland eurent souvent à subir les séqueles des guerres. Durant les troubles religieux, en 1580, et après la Révolution française de multiples déprédations furent occasionnées au patrimoine artistique de la contrée.

La route du Pajottenland ne nous présente pas de célèbres curiosités. C'est surtout un seul vaste parc naturel, un paysage encore quasi intact, célébré jadis par le grand Bruegel l'Ancien, et cela à peine à quelques kilomètres de Bruxelles. Les paroisses ancien-

nes ne s'y sont jamais développées jusqu'à devenir des noyaux urbains. Par des sentiers sinueux nous découvrirons d'exquises fermettes et, un peu plus vers le sud, les grandes fermes formant quadrilatère que clôt un vaste porche-colombier dans un paysage ouvert et ondulé, parmi des vergers, des prés ourlés de peupliers et des champs fertiles.

La vallée de la Marcq avec ses gras marais compte encore bon nombre de moulins à eau. Ses collines sont un prolongement des Ardennes flamandes, avec leurs panoramas vastes et le paysage charmant qui se déroule entre Bellingen et Heikruis. Ce sont autant de scintillements inattendus de la perle qu'est le Pajottenland. Nous y verrons encore le paisible cultivateur travailler sur ses champs. Le « pajot » est un homme actif qui marche avec son temps mais respecte la terre et la nature et désire les conserver aussi intactes que possible. Allez le trouver sur son champ ou dans un estaminet du cru, attablé devant un délicieux verre de « krik » ou de gueuze-lambic. Vous expérimenterez alors combien le Pajottenland déborde de vie intense et ouvre son cœur au touriste.

### LEERBEEK

En raison de sa situation centrale, la commune de Leerbeek peut constituer le point de départ du circuit. L'église, d'un classicisme élégant, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est dominée par une typique tour couronnée d'une flèche bulbeuse. Bâtie en briques, les encadrements des portes et fenêtres sont en pierre verdâtre de Lembeek. On remarque d'intéressantes vieilles pierres funéraires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles adossées au mur intérieur du cimetière. Dans la clef de voûte de la première travée de l'église figure la date de 1773. L'autel majeur, à retable portique, occupe tout le fond de l'abside. Les superbes lambris Louis XV du chœur attirent particulièrement les regards. Sur l'autel latéral de droite, une statue de saint Antoine est très expressive. La chaire à prêcher est également richement sculptée : sur la rampe de son escalier on voit un médaillon où se trouvent réunies la croix et les tables de Moïse ; sur la cuve on admire les médaillons représentant saints Pierre,

Paul et Antoine l'Ermite. Les orgues comptent parmi les plus anciennes de la région.

A l'endroit où fut érigée, en 1917, la chapelle des Stévenistes, se trouvait la maison où, le 29 décembre 1840, s'éteignit l'ex-curé Philippe Winnepenninckx. Né à Watermael, en 1760, il fut la figure centrale du Stévenisme au Pajottenland, où le village de Leerbeek donnait le ton sous le Premier Empire. A l'âge de 34 ans il avait été nommé curé. Sous la Terreur il fut obligé de se dissimuler dans une cachette secrète et lorsque, en 1797, l'église paroissiale fut fermée, il poursuivit son ministère sacerdotal dans des granges, chez quelques paysans. Il avait fermement refusé de prêter le fameux serment de fidélité à la République française. A l'instar du fondateur du Stévenisme, Corneille Stevens, vicaire-général du diocèse de Namur, il s'opposa énergiquement à Napoléon, en raison de l'ingérence de l'Empereur dans la direction de l'Eglise (adjonction arbitraire des « articles organiques » au Concordat). L'exemple de Winnepenninckx fut suivi par des curés des environs. A mi-chemin de Leerbeek et de Pepingen, on distingue la ferme-château restaurée de Kestergat, qui fit jadis l'orgueil d'une seigneurie particulière devenue, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'apanage de la maison d'Enghien-Kestergat, branche cadette de l'illustre maison seigneuriale d'Enghien. Jean de Kestergat accéda à la dignité de camérier de Philippe-le-Bon, le puissant duc de Bourgogne. Le 29 septembre 1673, la seigneurie, alors un fief, comprenait un château, des remparts, un jardin potager, des houblonnières, le bois de Kestergat et de nombreux journaux de terre arable.

### PEPINGEN

En bordure du ruisseau « Beringenbeek », passant sous la chaussée Leerbeek-Hal, se trouve le bas logis de l'ancien moulin à eau de Beringen. A son écluse commence le ruisseau « Zuunbeek ».

L'église décanale Saint-Martin, de Pepingen, qui relevait sous l'Ancien Régime de l'abbaye cistercienne de Cambron, est un remarquable édifice ogival, offrant un mélange d'architectures hennuyère et brabançonne. Depuis quelques années, la bâtisse a été entièrement blanchie, ce qui lui a conféré un supplément

de pittoresque. La partie inférieure de la tour trapue, flanquée de sa tourelle d'escalier, est en pierre de Lembeek et remonterait au XI<sup>e</sup> siècle. La partie supérieure (étage des cloches) daterait, à en juger d'après la structure des baies, du XVII<sup>e</sup> siècle. La nef, en briques, avec d'élégants encadrements de pierre blanche et soubassement en moellons, remonte au XV<sup>e</sup> siècle. Le dallage comporte un bon nombre de dalles funéraires remarquables. Quant au mobilier, citons une cuve baptismale en cuivre jaune reposant sur trois petits lions, l'autel majeur à retable portique et tableau représentant la Déposition de la Croix, la chaire à prêcher de 1750, dont la cuve, à l'effigie de saint Martin, est soutenue par

Pepingen : monument funéraire de la famille d'Herbais-d'Immerseele ornant le bras droit du transept de l'église Saint-Martin.



Leerbeek : chapelle érigée par les Stévenistes, en 1917, à l'endroit où l'ex-curé Philippe Winnepenninckx mourut le 29 décembre 1840.

Moïse tenant les tables de la Loi; mentionnons encore les lambris, les stalles et les boiseries des nefs latérales entourant les confessionnaux, le tout en style Louis XVI. Une statue de sainte Anne est une œuvre de l'Ecole brabançonne, du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le monument funéraire de la famille d'Herbais-d'Immerseele, en marbre blanc et noir, dans le transept de droite, est un chef-d'œuvre de la Renaissance flamande et est attribué à Jean Mone. Sur le panneau central sont représentés trois personnages priant pour le repos de l'âme de Pierre d'Herbais († 1510), le gisant sous la niche, époux d'Henriette d'Immerseele de Lierre. Cette noble famille tint la seigneurie de Pepingen à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

### BELLINGEN

A droite de la chaussée vers Hal, à hauteur du café « In het Blokhuis », nous prenons la route vers Bellingen. Déjà à distance, alignés dans le vaste paysage, nous distinguons les sveltes clochers de Bellingen, de Bogaarden et de Heikruis.

A proximité de l'église de Bellingen, on voit des murailles vétustes, étayées par de puissants contreforts. C'est l'enceinte de l'antique abbaye. Depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, en effet, un prieuré de Cantimpré y avait été fondé. Déjà avant 1182 existait à Bellingen un chapitre de chanoines vivant sous la règle de Saint Augustin car en ladite année ce chapitre est dépendant de l'abbaye de Cantimpré, proche de Cambrai. Les seigneurs d'Enghien furent à travers les siècles les hauts protecteurs de cette institution qui se trouvait sur le territoire assujéti à leur juridiction. Lorsque les Français incendièrent, en 1580, durant les troubles religieux, l'abbaye cambrésienne, l'abbé Bon Campion résolut de transférer le siège de son abbaye à Bellingen. Toutefois, le prieuré étant trop exigü, force fut d'ériger de nouvelles bâtisses. Du vaste quadrilatère d'alors subsistent des parties du solide mur d'enceinte. Anne de Croy, dame d'Enghien, accorda son aide financière à la construction de la nouvelle église, entreprise en 1619. Lorsque Louis XIV conquiert la ville de Cambrai sur les troupes espagnoles, l'abbé lui adressa une supplique en vue de pouvoir rétablir sa



Bellinghen : Eglise Notre-Dame.

#### HEIKRUIS (HAUTE-CROIX)

En ce qui concerne **Heikruis**, ce toponyme ne signifie nullement « la croix sur la bruyère », car nulle part on ne pouvait remarquer de la bruyère, bien au contraire ! La forme originelle du nom doit avoir été « Hadecruce », comme il appert dans une charte de 1024, c'est-à-dire la croix érigée par le Franc Hado. La cuve actuelle du village, que dominent la tour de l'église et l'internat des religieuses Ursulines, se remarque à distance car les bâtiments occupent le sommet d'une colline formant la séparation des vallées de la Senne et de la Dendre, car quatre ruisseaux s'y dirigent vers la Senne et deux autres vers la Dendre. La première pierre de la nouvelle église néo-romane, dédiée à saint Bernard, qui remplaça une bâtisse anéantie par les flammes en 1930, fut posée le 8 août 1937.

On vient encore en pèlerinage de nos jours à la **chapelle Saint-Job**, au coin de la « Mortaignestraat » et de la « Neerstraat », afin d'être préservé des ulcères. Une pierre de taille avec la mention « S. JOP (sic) 1781 », en forme de losange, provient de l'ancien oratoire.

Un peu au-delà, à l'intersection des chemins vers Bierghes, Herne et Heikruis, se trouvait déjà une chapelle au XI<sup>e</sup> siècle. L'actuelle **chapelle néo-gothique de Ter Linden** fut, semble-t-il, bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle en briques mais recouverte ultérieurement d'une couche de ciment. C'est une bâtisse octogonale, à fenêtres rondes, comportant également un porche extérieur, du côté ouest, sommé d'un clocheton à flèche aigüe.

#### HERFELINGEN

Jusqu'au carrefour « Vier Armen », et ensuite jusqu'à la chaussée Asse-Enghien, nous nous trouvons sur le territoire de **Herfelingen**, paisible commune agricole, qui, jadis, avec ses cinq moulins à vent, détenait la palme, en ce domaine, au Pajottenland. Au hameau de **Terlinden** se remarquait le moulin à vent de Risoor qui était un moulin banal de la seigneurie de Te Rijst, qui comportait également un château. Ce moulin fut démoli en 1921, pour être remplacé ensuite par un moulin à moteur.

communauté à Cambrai. Le Roi-Soleil ayant acquiescé à cette demande, les religieux quittèrent Bellinghen qui en fut réduit ainsi au rôle de prieuré dont les abbés successifs ne se soucièrent plus guère. En 1793 les troupes de la République française vinrent liquider le couvent. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à la faveur du Concordat, le culte fut rétabli, de sorte que l'ancienne église abbatiale put devenir l'église paroissiale de Bellinghen.

Classée sur proposition de la Commission royale des Monuments et des Sites, cette **église, dédiée à Notre-Dame**, forme une monofe, érigée de 1619 à 1635. La tour carrée se trouve au-dessus de l'entrée primitive, à l'ouest. Dès que l'on pénètre à l'intérieur, on remarque que l'on se trouve dans une ancienne église capitulaire : le chœur est presque aussi long que la nef. De conception encore gothique quant au plan, l'édifice offre des détails ornementaux de la Renaissance, comme par exemple les arcades des voûtes retombant sur les consoles piriformes. De chaque côté du buffet d'orgues on remarque un tableau de l'Anversois Hubert Sporckmans (1619-1690) de l'Ecole de Rubens. L'actuelle sacristie était autrefois le lieu de sépulture des seigneurs d'Enghien.

Jouxant l'église, en aval, on voit la **belle ferme abbatiale** (1609) avec son ancienne galerie.

#### BOGAARDEN

Quant à **Bogaarden**, il en est déjà fait mention dans un acte de 1223, relatif aux dimes de cette paroisse. En 1495, la ferme de Bogaarden, fief de la seigneurie de Hontay à Pepingen, était aux mains de Jacques de Bogaarden. Charles II, roi d'Espagne, érigea Bogaarden au rang de comté en faveur de Charles-Antoine Calonne, pour services exceptionnels rendus.

Le clocher de l'église, édifié en moellons, est une construction en style ogival primaire, avec certaines parties encore romanes. L'encadrement de la porte d'entrée est daté de 1750. La paroisse est dédiée à saint Théobald, dont une statue ancienne orne l'autel latéral de droite. Dans la nef de gauche, on admire un Saint-Eloi (fin XVI<sup>e</sup> siècle). La chaire à prêcher, de style rococo, date de 1757.

Bogaarden : ce nom dériverait du latin « Pommarium » qui signifie verger (boomgaard).



La chaussée Asse-Enghien que nous suivons maintenant jusqu'à Kokiane (Coquiane) est l'ancienne chaussée romaine de Bavai à Asse. A Kester on en découvrit des vestiges, en même temps que des restes d'une habitation romaine. Au sud de la « Bruggebeek » se trouvait un cimetière de l'époque. A Leerbeek fut exhumé un trésor de monnaies, de même qu'à Herfelingen, ce qui prouve que la région fut le théâtre de l'invasion des Germains vers l'an 270 de notre ère.

A gauche de cette antique voie, à nouveau sur le territoire de Heikruis, on voit le superbe **domaine Te Rijst**, ancienne villa des premiers seigneurs à Heikruis, érigée vraisemblablement au VIII<sup>e</sup> siècle dans le « Herenbos » et le « Raspaillebos » limitrophe (actuellement « Kerkenbos » et « Broekaardbos » à Herne) qui anciennement faisait partie de l'actuel « Raspaillebos » sur le territoire des communes de Moerbeke et Grimminge (Flandre orientale) que nous rencontrerons plus loin. On désignait ce domaine sous le nom de Te Rijst, Terest, dou Riso, du Riso et Risoir, en raison de l'osier qui croissait abondamment sous les arbres dans ce sol marécageux. Le paysage formé par le bois de Strihoux et les terres adjacentes, les panoramas sur la route Asse-Enghien et sur la « Bosstraat », avec échappée sur les bois de Strihoux et de Risoir, ainsi que le paysage formé par le parc du château et le bois de Risoir figurent, en raison de leur intérêt au point de vue botanique, esthétique et touristique, dans l'inventaire des paysages de la province de Brabant.

#### HERNE (HERINNES)

Au hameau et paroisse de « Kokiane » nous nous trouvons sur la commune de **Herne** et à la limite des provinces de Brabant et de Hainaut. A droite, par la « Van Cauwenberglaan » et la « Lindestraat » nous atteignons le centre de Herne. L'**église Saint-Pierre**, à la tour massive flanquée de quatre clochetons, bâtie en pierre de diverses tonalités, est l'un des plus beaux édifices religieux ruraux en style scaldéen. La nef centrale, en roman, date des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles; les autres parties, en gothique de la région de

l'Escaut, sont du XIII<sup>e</sup> siècle. Après 1440, la tour anéantie par le feu du ciel, fut réédifiée, semble-t-il, par l'architecte de la cathédrale Saint-Michel, de Bruxelles, Gilles van den Bossche (Egidius Joes) qui résidait à la chartreuse de Herne.

En 1580, la totalité du village fut incendiée par la garnison protestante de Ninove. A la suite de ce désastre, eut lieu, en 1598, une restauration de l'église. En 1822, une nouvelle restauration fut effectuée, à laquelle suivit, de 1924 à 1926, un remaniement radical de l'édifice. Quant à l'intérieur, mentionnons la cuve baptismale sur chapiteau corinthien, une Sainte-Anne du XVI<sup>e</sup> siècle et une statue représentant la Vierge du Rosaire, du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tant au point de vue civil que religieux, Herne a un passé historique ancien car c'était un vicus nervien. Le « Hernegewoud » (qui comprenait Herne, Tollembeek et Sint-Pieters-Kapelle), avec Herne comme localité principale, existait déjà entre 612 et 668, date de la naissance et du trépas de sainte Waudru. Celle-ci avait hérité de l'alleu de ses parents. Le village pré-franc consistait en quelques fermes à l'extérieur du « dries » communal, près de la Marcq (Hernedries). Ce groupement de paysans avait une culture commune (Hernekouter), un pré (Hernemeers) et un bois (Hernebos). L'église et le centre actuel du village, de plusieurs siècles plus jeunes, se trouvent quelque peu en dehors du « dries » primitif, où il n'y avait plus de terres disponibles.

Déjà au début du XI<sup>e</sup> siècle, le Pays d'Enghien, avec ses deux anciennes juridictions du « Hernegewoud » et du « Kestergewoud », était passé aux mains du comte de Hainaut. En 1211, une chartre communale fut décrétée comme une des premières du Hainaut. En 1307, l'abbé de Cambron donna son consentement à la fondation de la **Chartreuse** que fondèrent, en 1314, les exécuteurs testamentaires de Gauthier II d'Enghien. De la Kapellestraat, on aperçoit ce couvent, ou du moins ce qu'il en subsiste encore, notamment le quartier des hôtes (1716) et la grange monumentale, dont le chonogramme « post CasUM DeCor », placée dans la façade, forme la date 1705. Il s'agit de la plus ancienne Chartreuse aux Pays-Bas, fondée autour d'une chapelle où l'on vénérât Notre-Dame, à l'écart du village, le long du ruisseau « Harebeek ».

Kester : au sommet de la colline de Kester, dominant tout le Pajottenland, on peut voir cette curieuse alliance du profane et du sacré.



PRÈS du **Hernemolen** ou moulin Sainte-Waudru, qui était jadis un bien du chapitre de Sainte-Waudru de Mons, nous nous trouvons au **Hernedries**, noyau primitif du village. Ces vieux moulins à eau sur la Marcq, ainsi que de nombreux moulins à vent qui sont disparus, les uns après les autres, après 1918, sont un indice de la culture autrefois intensive du grain dans la région.

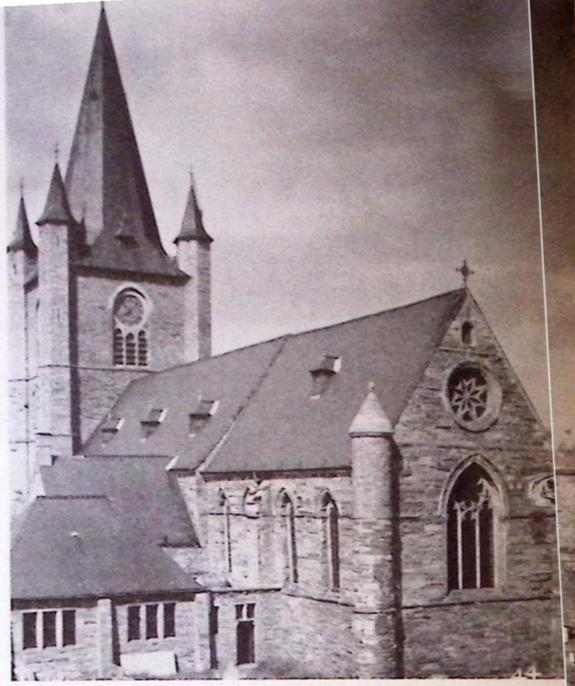
Au hameau **Patriot**, désigné aussi sous le nom de « Nieuwe Patriot » (ancien relais au carrefour des chaussées d'Enghien à Ninove et à Grammont, appelé peut-être d'après un propriétaire, combattant volontaire en 1830 ?), nous tournons à droite vers Grammont.

A partir d'ici, une excursion à **Enghien** est très recommandée car cette petite ville, d'une superficie de 70 ha, a un riche passé historique. Durant des siècles, en effet, elle fut considérée comme la capitale de nombreux villages du Sud du Pajottenland. De langue flamande, à ses débuts, elle sera bientôt essentiellement francophone. Dans le recueillement de ses rues, elle conserve les témoins séculaires de son histoire et de ses activités culturelles.

#### SINT-PIETERS-KAPELLE (SAINT-PIERRE-CAPELLE)

Depuis le hameau « Patriot » nous atteignons la commune de **Sint-Pieters-Kapelle**, par son hameau de **Smeiersmark**, déjà mentionné en 1399 dans les registres féodaux de la seigneurie d'Enghien. A travers ce hameau tranquille coule presque sans rides la Marcq, affluent de la Dendre. En raison de son intérêt esthétique, l'ensemble de la vallée de la Marcq a été inscrit à l'inventaire des sites de la province de Brabant. Encore à Smeiersmark, nous remarquons, à gauche du chemin, le **moulin à eau**, le troisième à partir de la source du cours d'eau. Sa roue hydraulique est encore visible. Contre le mur de l'étable on voit un grand Christ, qui, d'après la tradition, fut placé à cet endroit en reconnaissance de la préservation de la peste et autres maladies contagieuses. A droite du chemin, on parvient, par une grille à côté du pont, à une source dans la prairie entre un groupe d'arbres.

Le hameau de **Donkerstraat**, composé de maisonnettes rustiques



Herne : la remarquable église Saint-Pierre.

Vollezelle était réputé, il n'y a guère encore, pour son élevage de chevaux de trait brabançons.



sans étage, est mentionné dans l'inventaire précité, pour son intérêt esthétique et architectural. Si l'on dispose d'une heure encore, on peut aller admirer le ravissant site du « Konijnendronk » à la limite de la commune de Marcq et à proximité du moulin à eau du même nom. Autrefois, on exploitait ici une carrière de pierres, les pierres ont servi à bâtir plusieurs églises de la région. C'est à une promenade recommandée, surtout en mai !

Sous l'Ancien Régime, la commune de Sint-Pieters-Kapelle faisait partie de l'« Hernegewoud », dépendant de la seigneurie d'Enghien. Le seigneur de cette ville mettait en temps de guerre un garnison dans ce village qui portait alors le nom de « Sint-Pieters-Warden ». Pour ce motif, son blason est aussi identique à celui d'Enghien mais posé devant un Saint-Pierre. En 1266, la paroisse devint indépendante et, en 1420, une nouvelle église fut édiflée. De cette église **Saint-Pierre** quelques parties ont été classées en raison de leur architecture ogivale tertiaire, aux détails flamboyants : la tour, la nef centrale, l'ancienne sacristie à gauche et le chœur, ainsi que ce dernier. L'autel majeur, en bois, est baroque et est orné d'un tableau d'un maître flamand. Le chœur possède en outre, des lambris avec quelques jolies statues, notamment deux statues, peintes en blanc, du XVI<sup>e</sup> siècle et deux sculptures polychromes de la même époque. L'église s'orne aussi d'un remarquable Chemin de Croix, peint, entre 1865 et 1870, par Constant Meunier, qui acquit surtout sa renommée par ses œuvres sculpturales. Ce chemin de croix fait l'orgueil de la paroisse, qui l'acquiert dans les circonstances suivantes. Le curé connaissait personnellement le ministre libéral Jules Bara. Bien que celui-ci combattait l'influence de l'Eglise, il obtint pour son ami Meunier, par l'entremise du ministre Alphonse Vanden Peereboom, l'allocation d'un subside de l'Etat de 60 % sur une dépense totale de 10.000 francs. Ainsi la paroisse n'eut plus qu'à prendre à sa charge une dépense de 4.000 francs. Le chemin de la croix est admirablement éclairé et surtout les dernières stations ont une grande valeur artistique. Très remarquable et d'une émouvante beauté est aussi une Pietà du XV<sup>e</sup> siècle. En dépit des formes anatomiques disproportionnées et de la rudesse des lignes, cette sculpture en chêne est un spécimen d'art populaire de haute qualité.



Sint-Pieters-Kapelle : Pietà (XVe siècle), une des œuvres d'art ornant la belle église Saint-Pierre.

dans la région, dont la pierre tombale se trouve scellée, à gauche, dans la façade de l'église. Dans la « Brusselsestraat » on remarque l'ancienne brasserie de cette maison et le mur pittoresque, étayé par des contreforts, entourant le jardin. On peut, à partir d'ici, effectuer une promenade, par le « Kammeersweg » jusqu'à la Marcq ou jusqu'à la vieille ferme de Tasseniers, jadis propriété de l'abbaye de Forest, ou encore jusqu'au moulin à eau.

Au hameau **Sint-Pauwel**, en direction de Grammont, la charmante **chapelle Saint-Paul**, du XVI<sup>e</sup> siècle, fait la fierté des habitants. Récemment restaurée, les éléments architecturaux ressortent très bien. Dans l'oratoire est conservé un typique Christ au tombeau avec un panneau peint représentant les quatre patrons contre la peste. Sur le « dries » on remarque encore la vieille source, sommée d'une croix, où se trouve taillée la date de 1726. A l'intérieur et autour de la chapelle a lieu, chaque année, le dimanche après le 25 janvier, la célébration de la Saint-Paul, pour commémorer la disparition de la peste qui avait éclaté en 1382 dans la contrée, après le sac de la ville de Grammont.

#### MOERBEKE

**Moerbeke**, en Flandre orientale, se trouve déjà mentionné, en 1142, sous le nom de « Morbecca » et, en 1300, comme Moerbeke. On y connaît encore le « Meerbroek », endroit situé en contrebas, périodiquement inondé. Moerbeke semble donc dérivé du vieux flamand « moor, more » désignant un terrain limoneux. La cuve du village se trouve, en effet, dans un creux, au sud du « Oudenberg » et au pied du « Raspaljebos », se trouvant à 113 m d'altitude.

Moerbeke possède la plus ancienne église des environs. Elle fut élevée, au XII<sup>e</sup> siècle, à la suite d'un accord avec pas moins de sept communautés religieuses. De cet oratoire ne subsistent plus que les substructions. Il fut remanié au XV<sup>e</sup> siècle. Datent encore de cette époque : la nef gothique, le transept, le chœur, le portail et la tour. Les deux nefs latérales furent comme accolées au XVIII<sup>e</sup> siècle, sans que l'on se soit soucié du style antérieur. L'autel majeur porte un retable en bois de 1631-1632.

Par la « Geraardsbergsestraat » nous quittons la commune. A droite du chemin on remarque encore la petite chapelle de Carolus De Mol, du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses ornements surchargés et ses motifs macabres.

#### TOLLEMBEEK

**Tollembeek**, la troisième commune qui fit jadis partie du « Hernegewoud », nous l'atteignons au hameau de « Herhout ». Vers 1960, il y fut bâti une église dédiée à Notre-Dame. Au-dessus de la porte de la chapelle d'hiver, on voit une statue polychrome de sainte Barbe, offerte par les mineurs pensionnés de la paroisse. En 1910, il y avait encore à Tollembeek 204 mineurs, occupés dans les charbonnages de Wallonie. Pour ce motif, sainte Barbe se trouve également représentée dans un vitrail de l'église Saint-Martin.

#### GALMAARDEN (GAMMERAGES)

**Galmaarden** faisait partie durant l'Ancien Régime du comté de Hainaut. Le territoire de la commune fut, par conséquent, fréquemment le théâtre de différends qui surgirent entre le Hainaut, le comté limitrophe de Flandre (à partir du village de Waarbeke) et le duché de Brabant. Déjà en 1330, Jehan, seigneur de Galmaarden, accorda une charte de franchise à ses subordonnés. De ce document il appert que Galmaarden était déjà à l'époque une ville et juridiction, connue pour son industrie drapière. En 1623, la seigneurie de Galmaarden fut érigée en comté.

En arrivant à la spacieuse place, en forme de triangle, l'ancien « dries » communal, nous visiterons d'abord l'église **Saint-Pierre**, une bâtisse en briques, du XVIII<sup>e</sup> siècle, à tour basse et massive. Surtout la partie antérieure, en pierre rougeâtre et brune, est remarquable. En 1644, une confrérie célèbre de la Sainte-Croix fut érigée ici, à la suite du retour, considéré comme prodigieux, d'une relique égarée. Sur la place, on admire aussi la grande **Maison du Bailli** avec ses pignons à gradins, où habitait, en 1758, l'honorable Adrien-Joseph Bruyneel, bailli et chirurgien connu

La Marcq à la sortie de Tollembeek.





Vollezele : bâtiment (XVII<sup>e</sup> siècle) fermant la cour d'honneur du château de Steenhault.

Lorsque, en direction de Grammont, nous apercevons déjà le sommet arrondi du « Oudenberg » (Vieille-Montagne), nous quittons, à droite, la chaussée, en direction d'Atembeke. La nouvelle église de ce hameau, construite en 1943-1964, est une annexe de celle de Moerbeke et possède des sculptures de l'artiste Firmin De Vos, de Destelbergen.

Nous suivons maintenant l'ancienne route où passait jadis la malle-poste de Grammont à Bruxelles, à travers le bois, dangereux alors, de Moerbeke. A droite du chemin, c'est le « Karkoolbos » ; à gauche, le « Raspaillebos ». Le mot « Raspaille » signifie : vaurien, voleur. Ce bois était naguère, en effet, un repaire de malfaiteurs et de gens de bas aloi. Nicolas Despars, de Bruges, fait état dans sa chronique, de « quade ende rouckelooze raspaylinen ». Ce fut aussi ici que le bandit Jan de Lichte ainsi que ses comparses se retirèrent avec leur butin.

A droite du chemin, à la lisière du « Karkoolbos », se remarque l'oratoire « Atembekekapel » où, du moins, ce qu'il en reste. Un pauvre berger, du nom d'Adrien van Schrevel, se serait retiré, à cet endroit, en ermite. Devant sa modeste demeure, il plaça dans un arbre une statuette de Notre-Dame. Attirés par sa piété, les voisins et pèlerins accoururent en si grand nombre, qu'une chapelle dut être érigée en 1663. Durant la Révolution française le couvent bâti depuis lors fut fermé. Il n'en subsiste plus qu'un portail aménagé en petit oratoire, avec autel et statue miraculeuse de la Vierge. Le couvent qui était tombé en ruine fut transformé en ferme et en maison de garde-chasse. Actuellement, on est occupé à organiser un sentier touristique à travers le « Raspaillebos », si riche en histoire et légendes. Au-dessus du « Bosberg », chaînon entre le Pajottenland et les Ardennes flamandes, le Vlaamse Toeristenbond a édifié, en 1959, un belvédère d'où le panorama s'étend jusqu'à Bruxelles, Alost, Renaix, Mons, etc. Depuis ce belvédère partent trois sentiers touristiques. On ne peut surtout pas omettre de déguster les délicieuses « mattetaarten » (tartes au maton), une spécialité de la région.

#### WAARBEKE

Waarbeke (Flandre orientale), déjà cité en 1190, devrait son nom

à l'ancien « war » ou « wer », signifiant : défense. La localité constituait jadis une seigneurie avec le village adjacent de Nieuwenhove. A partir de 1658 jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, elle fut l'apanage de la famille de Steenhault (château de Vollezele). Les descendants masculins de ces seigneurs portent encore toujours le titre de « baron de Steenhault de Waerbeek ». Waarbeke pouvait se glorifier jadis de posséder l'une des plus anciennes églises, de forme octogonale, de la Flandre. L'actuelle église Saint-Amand ne date que de 1846-1847. Les fonts baptismaux gothiques, du XV<sup>e</sup> siècle, sont conservés aux Musées de Cinquantenaire à Bruxelles. La tour abrite un carillon de trois cloches. Au point de vue touristique, la commune a considérablement gagné en notoriété depuis ; le Royaume de Lobo : un parc zoologique y a été installé par le curé De Wolf, dans le jardin même de son presbytère. Un café et un lieu de récréations pour enfants y ont été annexés. L'abbé De Wolf a réussi à faire cohabiter pacifiquement, dans une même cage, plusieurs espèces d'animaux sauvages. Le Royaume de Lobo est le seul parc d'animaux de Belgique à posséder quatre léopards de chasse.

#### NIUWENHOVE

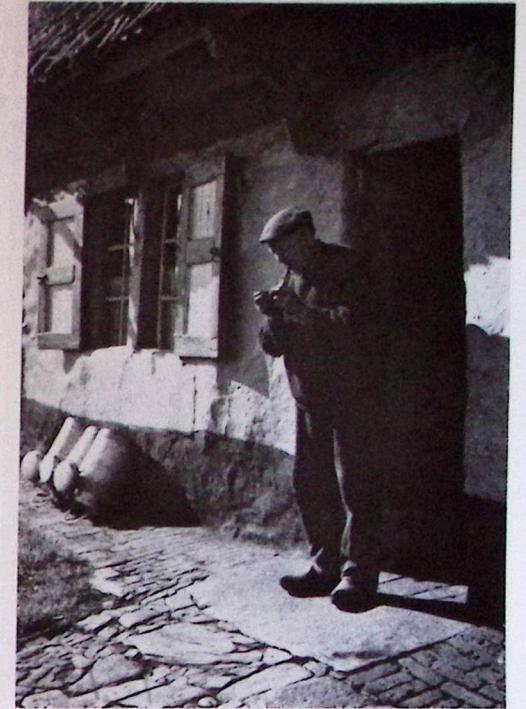
Nieuwenhove (Flandre orientale) dériverait de la « nova curia » de Waarbeke. La pittoresque église ogivale, dédiée à saint Jean-Baptiste, est classée, sauf la chapelle au nord. A ses débuts, au moins au XIII<sup>e</sup> siècle, elle avait la forme d'un rectangle avec tour centrale octogonale. En 1451, on construisit une annexe et un transept, en pierre jaunâtre de taille moyenne, semblant provenir des carrières de Nieuwenhove, dans l'actuel domaine du comte de Lalaing ou environs. Quant à l'intérieur, il convient surtout de mentionner les remarquables fonts baptismaux (XIV<sup>e</sup> siècle) dont la cuve est ornée sur quatre de ses huit faces de bas-reliefs dont les représentations sont difficilement explicables. A peu près au milieu de l'église, on voit le caveau funéraire de la noble famille de Steenhault, fermé par une pierre bleue, dont l'inscription est en partie présente totalement usée.

#### VOLLEZELE

Par les « Hoogstraat », « Damstraat », et « Bergstraat », nous arrivons à nouveau en Brabant, au hameau de Congoberg à Vollezele. La dénomination de l'endroit provient de l'aspect longtemps primitif des chaumières, en torchis, aux toits de chaume. Parmi les vieilles gens, les pratiques superstitieuses étaient à l'honneur. Jamais on n'aurait été chercher une cruche de lait à la ferme sans avoir glissé, au préalable, entre les mains de la fermière, une épingle, un bouton ou quelque autre futilité, par crainte des sorcières. Depuis le Congoberg on découvre plusieurs fermes : la « Kasteelhoeve » (1641), la « Rensberghoeve », « l'hof te Leisbroek » etc. Vollezele est déjà cité en 1117 comme « Volensela », signifiant la ferme des poulains. Jadis la commune était connue pour ses étalons. On y élevait les superbes chevaux de trait brabançons, destinés à l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Italie.

L'abbaye des Bénédictines de Forest y possédait autrefois deux fermes. Dans la tour de l'église, dédiée à saint Paul, figurent au-dessus du portail, les armes de l'avant-dernière abbesse de Forest, Marie-Josèphe de Bousies de Rouveroy. Cet édifice date de 1776-1777. L'intérieur comporte un élégant mobilier en chêne sculpté. L'autel majeur, de style baroque, à retable-portique, est orné d'un tableau représentant le Christ en croix, attribué à Otto van Veen, provenant de l'abbaye des Prémontrés à Ninove. Au-dessus de l'autel de droite, on remarque un tableau représentant saint Paul terrassé de son cheval par la foudre. Quant à l'autel de gauche, il s'orne d'un joli tableau ayant pour thème la Vierge du Rosaire, entourée de personnages du début du XVII<sup>e</sup> siècle. La chaire à prêcher et les confessionnaux, de style rococo, sont de 1777. On admire aussi une Pietà très expressive, du XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que les orgues de Van Peteghem, placées en 1765.

Au cimetière, à droite, on voit la tombe du curé-poète, Alois Walgrave, membre de l'Académie Royale flamande, auteur, entre autres du célèbre « Mariaspel » de Hal. Le 17 janvier, on vénère particulièrement saint Antoine afin que les étables soient préservées



Oetingen : vieille maison en torchis.

Gooik : cette croix d'autel et de procession est le joyau de la chapelle de la Sainte-Croix, sise au hameau de Woestijn.



de maladies contagieuses. Autrefois, on déposait sur l'autel une tête de porc qui, après l'office religieux, était distribuée à un pauvre de la localité.

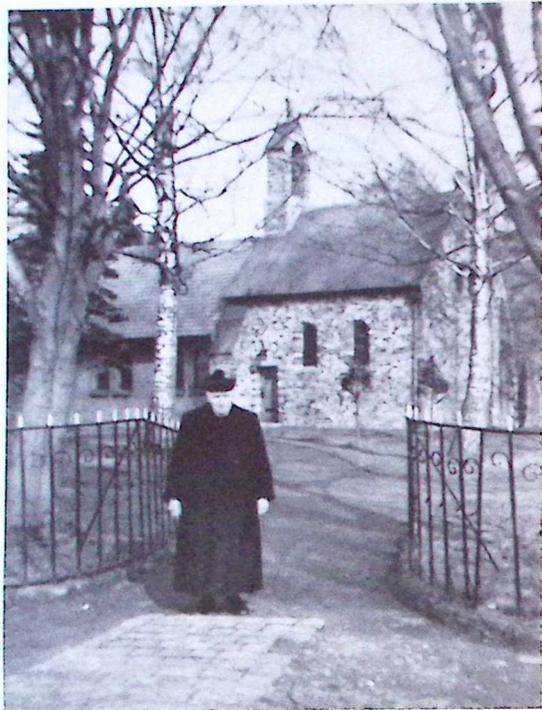
En suivant la chaussée Enghien-Ninove et en prenant, à droite, la « Molenstraat » en direction d'Oetingen, nous arrivons au Molenberg d'où la vue s'étend sur le Pajottenland. Ici se trouvait encore, jusqu'en 1952, un moulin à vent, dont le matériau fut utilisé à la construction du Herentmolen à Meulebeke, en Flandre occidentale. D'ici, nous recommandons deux promenades qui en valent vraiment la peine, l'une par la « Lindestraat » vers le domaine du château de Steenhault à Vollezele, l'autre par la « Bergstraat » vers le « Waterkasteel » à Oetingen et vers le village de Liefering, dont l'églisette toute archaïque est superbement décorée, ainsi que le moulin à eau.

#### OETINGEN

Le circuit se poursuit vers le centre actuel de la commune d'Oetingen, avec son église néo-gothique, Saint-Ursmer, édifée en 1858. L'ancienne église était située à l'extrémité de la paroisse, sur la « Oude Plaats ». La construction du nouvel oratoire, sur la « Nieuwe Plaats », scinda durant assez longtemps les villageois en deux camps ennemis, bien que le bourgmestre eût offert 400 bouteilles de Faro et de Peeterman lors de la pose de la première pierre. Dans l'église sont dignes d'intérêt : l'autel de droite avec sa statue, en bois, de saint Ursmer, l'autel de Notre-Dame dans la nef de gauche, un calvaire polychrome adossé au mur de l'abside et une superbe statue de sainte Anne, de la fin du gothique. On voit aussi, contre le mur du cimetière, quelques anciennes pierres tombales.

#### GOOIK

Par la « Oude Plaats », on atteint la chaussée de Hal-Ninove que l'on suivra jusqu'au hameau de Strijland, sur le territoire de la commune de Gooik. Aux touristes disposant d'un véhicule, aux promeneurs et aux chauffeurs d'autocars de dimensions moyennes,



Neigem : chapelle de Notre-Dame de Bevingen (restaurée en 1930), à la lisière du bois de Neigem. A l'avant-plan, l'abbé Théophile Ancaiu, restaurateur de l'oratoire.

séculaires et une flore rare. En contrebas, à la lisière du bois, se trouve la charmante **chapelle de Notre-Dame de Bevingen**, à **Neigem** (Flandre orientale), dont les origines remontent au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les sires de Trazegnies étaient seigneurs du lieu. Cet oratoire fut réédifié, en 1933, par les soins du curé, feu l'abbé Théophile Ancaiu, mais le mur du chevet du chœur, en pierre non appareillée, est encore d'époque. Pour accéder à la chapelle, il faut, à partir de la maison « De drie Egypten », précitée, descendre la « Brusselbaan » en direction du centre du village de Neigem, et de là, suivre durant 300 mètres la chaussée de Hal-Ninove, pour emprunter, à droite, un chemin carrossable qui conduit en quelques instants à l'oratoire.

Plus au nord du hameau « Woestijn », se trouve dans un paysage d'une rare beauté, **Onze-Lieve-Vrouw-Lombeek** (commune de Roosdaal), la perle du Pajottenland, avec son moulin à vent, son château de Rokkenborch et sa magnifique église de pèlerinage avec son célèbre retable marial du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Revenons maintenant à la « Route du Pajottenland », vers le centre du village de Gooik. Déjà, en 800, il est fait mention de « Gaugiacum », qui signifierait la villa du Romain Gaudius, ou « maison de campagne », du mot latin « gaudium ». Au IX<sup>e</sup> siècle, la majeure partie de Gooik appartenait au domaine de l'abbaye de Nivelles, avec Sint-Kwintens-Lennik comme centre. En raison de sa situation à la frontière du Brabant et du Hainaut, le village eut beaucoup à pâtir, au haut moyen âge, d'attaques ennemies. En 1652, Gooik devint une baronnie. Le dernier descendant de ces seigneurs, Lancelot-Ignace de Gottignies, baron de Gooik, fut inhumé avec ses armes, en 1786, au cimetière du village, selon la coutume médiévale, avec un cérémonial de circonstance, tel qu'il l'avait prescrit dans son testament.

Parmi les parties les plus anciennes de l'église **Saint-Nicolas**, mentionnons, à gauche contre le chœur, la chapelle baptismale, du XIII<sup>e</sup> siècle, et la base de la tour. On suppose même que ce seraient là des restes de l'ancienne chapelle des seigneurs de Gooik qui, vers 1250, occupaient une forteresse. Quant à la façade néo-classique de l'église, ses pierres proviennent de l'ancienne abbaye des Prémontrés à Ninove. Le chœur, en gothique tertiaire, en briques, est harmonieusement entrelardé de pierre jaunâtre. En

nous conseillons de faire, au départ de Strijland, un détour travers l'un des coins les mieux conservés et les plus pittoresques du Pajottenland. Cette déviation nous ramènera toutefois sur le circuit, dans le centre du village de Gooik. A cet effet nous empruntons la « Terhagenstraat » et la « Kroonstraat », au-delà de Molenbeek (moulin à eau de 1732), à travers le hameau d'Ekeler dries, pour bifurquer, à droite, par la « Oude Brusselbaan » vers la place du village.

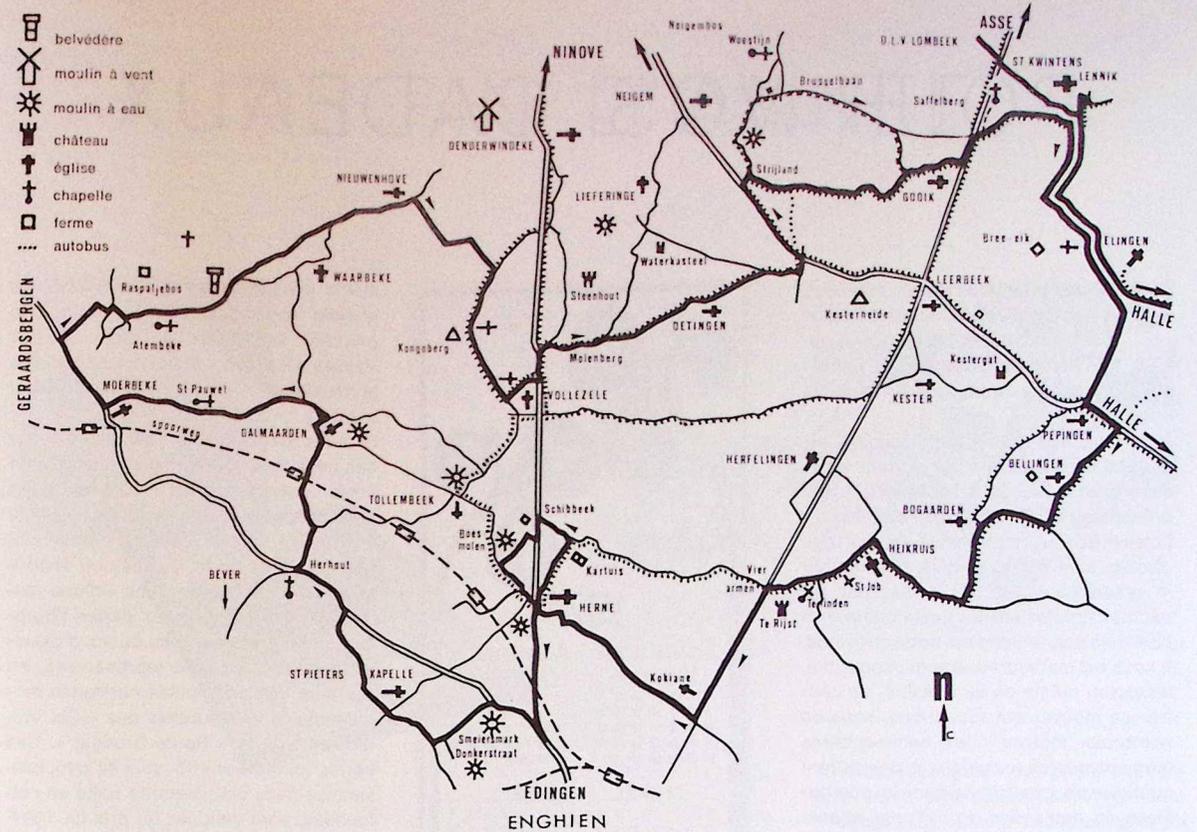
Au début de la « Brusselbaan » on admire l'ancien relais « **De drie Egypten** », où les nombreux pèlerins qui jadis affluaient à la chapelle de la Sainte-Croix, dite chapelle de Woestijn, trouverent un abri sûr. La bâtisse, portant la date de 1642 dans son encadrement de porte s'orne d'un joli pignon à gradins de l'époque et vient de faire l'objet d'une intelligente restauration. Quant à l'origine du nom de ce logis, il proviendrait d'une vieille tradition populaire selon laquelle trois prodigieuses petites femmes, dénommées les trois Egyptes, vivaient en ces lieux. On raconte qu'elle effectuaient toutes les tâches ménagères durant la nuit. Mais depuis qu'elles disparurent, chaque ménagère doit à nouveau assumer sa tâche familiale.

A partir d'ici, il n'y a que très peu de distance jusqu'à la **chapelle de Woestijn**, qui se trouve sur une butte, à gauche. L'oratoire est une construction archaïque, blanchie au lait de chaux, de sorte qu'il se dégage admirablement dans son écrin de verdure. Une légende rapporte qu'un berger, qui gardait ses moutons sur le sommet du bois « Wijngaartbos », y découvrit grâce au flair de ses chiens, une croix en cuivre qui est encore toujours pieusement conservée. Une chapelle fut bâtie à cet endroit et la vénération de la Sainte-Croix semble avoir été particulièrement en honneur au début du XIV<sup>e</sup> siècle, car le pape Boniface VIII accorda alors des indulgences particulières aux pèlerins. L'oratoire actuel doit avoir été édifié vers 1600 quant au porche, en hors d'œuvre, il remonterait aux environs de 1713. La chapelle ainsi que son entourage ont été classés sur proposition de la Commission royale des Monuments et des Sites. A proximité de la chapelle commence, à gauche, le superbe bois « Neigembos », (propriété privée) que possèdent les comtes de Cantons de Montblanc. Ce bois compte de nombreux arbres

Sint-Kwintens-Lennik : chapelle de Notre-Dame de Saffelberg.



## Pajottenlandroute



ce qui concerne l'intérieur, l'attention est surtout portée sur le chœur, vers les lambris des nefs latérales, interrompus par les quatre confessionnaux, la voûte, en pierre de taille, de la chapelle baptismale et les massifs fonts baptismaux gothiques.

### SINT-KWINTENS-LENNIK (LENNIK-SAINT-QUENTIN)

En suivant maintenant la « Wijngaardstraat », la chaussée d'Enghien à Asse, nous bifurquons, à droite, à hauteur de l'ancien relais « In de Belle Triene » en direction de **Sint-Kwintens-Lennik**. A gauche de la route, sur le « Saffelberg », haut de 70 mètres, on voit la **chapelle de Notre-Dame de Saffelberg**, bien protégée par une couronne de tilleuls séculaires. L'oratoire actuel date de 1878, mais il a succédé à une chapelle qui fut érigée à la suite d'un vœu fait par un soldat grièvement blessé en 1333, mais guéri, lors de la bataille livrée par le duc de Brabant, Jean III, contre le comte de Flandre, Louis de Nevers, près du lieu-dit « Ten Nelleken ».

A distance déjà la flèche de l'église **Saint-Quentin**, haute de 69 mètres, pointe vers le ciel. Ce sanctuaire est un édifice en ogival secondaire, assez homogène, des environs de 1370. Le pignon du transept méridional, en gothique flamboyant brabançon, avec sa tourelle d'angle à escalier et son cadran solaire, est remarquable. A droite, dans le portail se voyait autrefois un guichet avec l'inscription en vieux flamand « Hier offert men graen » (Ici on offre du grain). En effet, contre l'hydropisie tant chez l'homme que chez les animaux, on offrait à Lennik, en l'honneur de saint Quentin, le contenu d'un bas de grain. A l'intérieur de l'église, on admire, près de l'entrée, dans la nef latérale de droite, les fonts baptismaux dont la cuve est du XIV<sup>e</sup> siècle et la base du XVI<sup>e</sup>. Dans le transept de droite, on remarque l'une des meilleures toiles de Gaspar de Crayer, datant de 1656 et représentant le martyr de saint Quentin. Au-dessus du maître-autel, on admire une Crucifixion, également attribuée à de Crayer. L'ancienne chapelle de Notre-Dame, située à l'arrière, à gauche, fut aménagée, en 1971, comme chapelle artistique. On y remarque un Christ aux outrages, du XVI<sup>e</sup> siècle, un calvaire roman, un bas-relief en pierre blanche, de vers 1250, et trois statues, également en

Pierre blanche, très atteintes par la morsure du temps, qui jusqu'en 1969 ornaient le pignon du transept méridional : Notre-Dame et les saints patrons Quentin et Gertrude. Dans ces statues on pourrait résumer l'histoire de Lennik, du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. L'église était naguère, en effet, dédiée à Notre-Dame. Sainte Gertrude indique également la dépendance de l'abbaye de Nivelles, fondatrice de la paroisse. C'est parce que les seigneurs de Lennik voulurent une indépendance toujours plus grande vis-à-vis de l'abbaye, qu'ils introduisirent la dévotion à saint Quentin qui s'étendit au point de devenir le centre d'un pèlerinage important. Quant à la vaste place du marché, la « **Marktplein** », elle aura bientôt mille ans d'existence. En effet, le 28 juin 978, l'abbesse de Nivelles obtint le droit d'organiser un marché à Lennik, ce qui entraîna également l'érection d'un banc scabinal dont le siège était établi dans l'actuelle Algoetstraat.

De la place du marché jusqu'à l'église d'Elingen nous suivons la route bétonnée vers Hal, par où la « route Bruegel » fut aussi tracée. Parmi les fermes qui se remarquent dans le vaste paysage, la plus ancienne et la plus importante est l'« hof van Bree-eik », toujours sur le territoire de Lennik, au milieu d'un domaine de plus de cent hectares. Bree-eik est déjà cité dans la « Chronycke van Nederland » avant l'an 1172. Un nommé Bertoud avait établi son repaire de voleurs à cet endroit pour y dévaliser les marchands itinérant entre Lennik et Nivelles. La ferme est mentionnée la première fois en 1406 et forme un vaste quadrilatère. Sa façade a un développement de 60 mètres, la façade latérale plus de 100 mètres; elle a une double cour intérieure et l'ensemble est entièrement blanchi.

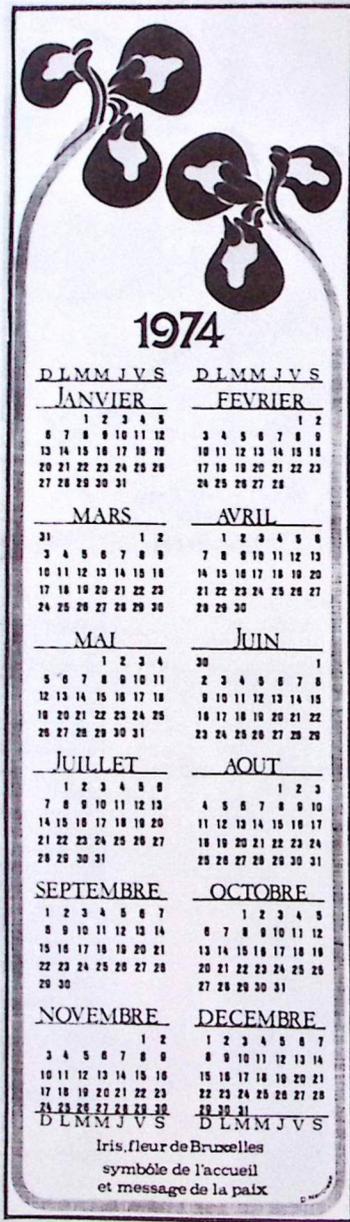
### ELINGEN

A gauche de la route on peut se rendre à **Elingen**, surtout le lundi de Pâques lorsque le petit village revit à la faveur de la fête de saint Benoît. A trois heures, un cortège avec de nombreux cavaliers quitte la place. Devant la chapelle Saint-Benoît, érigée en 1966, les pèlerins et les chevaux sont bénis. Et par la chaussée, nous atteignons à nouveau Pepingen où nous avons débuté notre circuit.

# POUR VOS CADEAUX

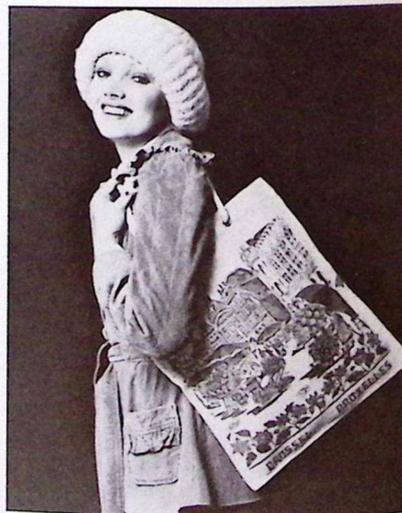
UNE des premières tâches dévolues à nos Syndicats d'Initiative Régionaux, constitués, rappelons-le, en 1970, fut l'étude, la création et le balisage de circuits touristiques, baptisés « Routes ».

A ce jour, huit routes régionales — sur un total de douze que comportera le réseau touristique du Brabant — ont été présentées à la presse et inaugurées officiellement. A n'en point douter ces circuits sont d'ores et déjà adoptés par le grand public et très prisés par les excursionnistes qui, en haute comme en basse saison, sillonnent notre province. Il nous est malheureusement impossible, en raison même de sa mobilité, de chiffrer ce mouvement touristique, mais de nombreux indices : les commentaires élogieux qui ont paru dans la presse tant quotidienne que périodique, le nombre élevé de demandes de renseignements que nous avons reçues au sujet de ces itinéraires et le rythme très soutenu de la vente des brochures de poche décrivant ces divers circuits sont autant d'élé-

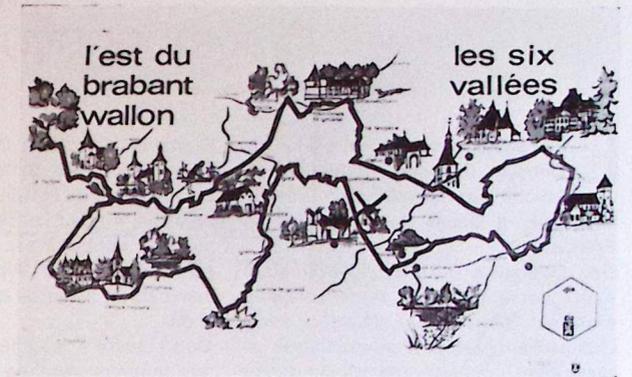
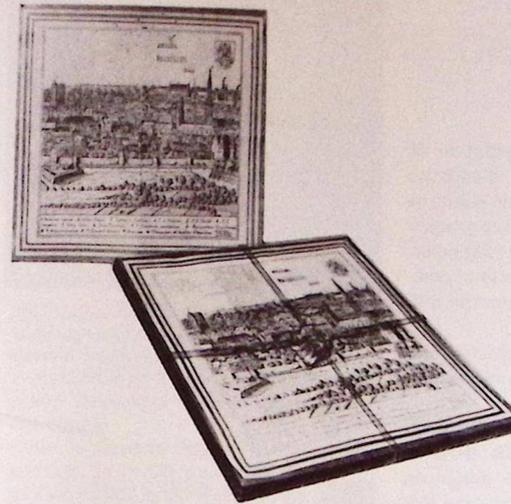


ments positifs à verser à l'actif de nos circuits régionaux. C'est ainsi que la première édition de la Route des Six Vallées est présentement épuisée et que la deuxième édition de la Route Bruegel est déjà largement entamée.

Si nous parlons plus spécialement de ces deux routes, c'est qu'à l'initiative de notre Fédération, a été créé à leur sujet un charmant outil de promotion, qui peut être utilisé comme cadeau, notamment pour les fêtes de fin d'année ou encore servir de « trophée-souvenir » d'une randonnée. Il s'agit de deux cartes figuratives, imprimées sur toile de lin, d'excellente qualité, où sont représentées, en couleurs, les principales curiosités monumentales et naturelles des « Six Vallées » et de la « Route Bruegel ». Ces cartes (dimensions 75 cm x 44 cm), présentées dans une coquette boîte en cellophane, sont vendues au prix de 100 F la pièce, à notre bureau d'accueil, rue Saint-Jean 2 à Bruxelles. Toutefois, ce prix est ramené à 80 F, la pièce, pour les membres de notre Fédération en règle de cotisation.



# DE FIN D'ANNÉE



Au cours de ces dernières années, le Centre d'Information de Bruxelles et son successeur l'Office de Tourisme et d'Information de Bruxelles-Capitale ont mis sur le marché divers gadgets d'une excellente venue. Tout d'abord, un élégant essuie-mains où l'Iris, fleur de Bruxelles, symbole d'accueil et message de paix, est reproduit sur toile de lin. D'un format de 67 cm x 49 cm, il peut servir soit comme ornement mural, soit comme napperon. Il est vendu au prix de 75 F la pièce.

Ensuite, le « Tourisme Information Bruxelles » créa, l'année dernière, une serviette à motif historique. L'idée, originale chez nous, avait déjà été exploitée à l'étranger, entre autres, par les services touristiques de Cologne et de Londres où de semblables serviettes comportant des reproductions du « Alt Köln » et du « Old London » furent particulièrement prisées par le public. Les serviettes du T.I.B. présentent une vue panoramique de Bruxelles en 1640. En emballage « cadeau », elles sont vendues 150 F, pour 100 exemplaires. En emballage or-

naire, elles coûtent 25 F par paquet de 25 pièces et 60 F par boîte de 50 serviettes.

Cette année, le T.I.B. a réalisé en collaboration avec l'Office Belge pour la Promotion du Lin un ravissant calendrier 1974. Imprimé sur pure toile de lin, il porte comme motif l'Iris, fleur de Bruxelles. Son coloris est mauve et jaune sur lin couleur naturelle. D'un format de 70 cm x 20 cm, il existe en français et en néerlandais et est vendu 100 F la pièce.

Enfin, « the last but not the least », le « Tourisme Information Bruxelles » a, en cette veille de l'An 1974, pensé spécialement aux dames, en créant un sac à provisions en lin de première qualité, comportant comme motif, sur une des faces une reproduction de la Grand-Place de Bruxelles. Le magnifique cadre de notre bon vieux forum bruxellois, animé par nos pittoresques marchandes de fleurs, a été entièrement travaillé à la main. Ce sac à la fois élégant et commode (36 cm x 43 cm) est vendu au prix de 195 F.



Tous ces « gadgets » bruxellois, qui peuvent servir tant comme souvenirs touristiques que comme cadeaux, sont en vente au « Tourisme Information Bruxelles », rue de la Colline 12, à 1000 Bruxelles, tél. : 02/13.89.40.

# Guy Dubois

## nous a quittés

**L**E 22 septembre 1973, notre ami Guy Dubois décédait tragiquement, fauché par une voiture en terre de vacances, à Salon de Provence, en France.

Ses funérailles ont eu lieu à Ittre, le mardi 2 octobre dernier, en présence de Monsieur Pierre Falize, Ministre de la Culture française, de Madame Cluyse représentant Monsieur le Commissaire d'Arrondissement à Nivelles, des Bourgmestres de Braine-le-Château, Ittre, Wauthier-Braine, de Mademoiselle Bourdringhien, vice-présidente du Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon, représentant la Fédération Touristique de la Province de Brabant, des Anciens Combattants et de nombreux amis et connaissances.

Les discours prononcés au cours de cette émouvante cérémonie ont exalté en termes touchants les qualités humaines de celui dont la vie fut un exemple de dévouement aux siens, à ses amis, aux diverses associations dont il faisait partie, à son village, à sa région.

Pour nous qui l'avons surtout connu sur le plan de la promotion du tourisme brabançon, nous conserverons le souvenir d'un homme enthousiaste et dynamique, dont la présence aimable et souriante animait nos réunions.

Guy Dubois avait fondé le Syndicat d'Initiative et de Tourisme d'Ittre, en 1953. Conscient du fait que l'intérêt historique et la beauté d'une région peuvent se faire mieux connaître par des efforts communs, il a œuvré sans relâche pour la constitution d'une entente régionale et, en 1969, devint président de l'Entente Touristique Senne-Sennette.

En 1970, lors de la restructuration des Syndicats d'Initiative dans la Province de

Brabant, il participa à la fondation de l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles et en devint le trésorier. Au sein de ces divers groupements, il apportait ses idées originales, constructives, son enthousiasme communicatif et aussi sa collaboration efficiente.

Mais l'œuvre à laquelle sa mémoire restera toujours attachée est la réalisation du Musée de la Forge à Ittre.

En 1958, après que le dernier forgeron d'Ittre eut déposé ses outils dans la vieille forge « Louis Cordie » datant de 1701, Guy Dubois, aidé par son ami Robert Bertoux, secrétaire du Syndicat d'Initiative d'Ittre, et encouragé par les diverses autorités, n'a pas ménagé ses démarches pour rassembler avec amour les collections d'outils de ce nouveau Musée.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons feuilleté les pages du LIVRE D'OR : l'histoire de la forge depuis la haute antiquité, les noms des forgerons des neuf forges d'Ittre, des poèmes, des chansons, des extraits littéraires célébrant le travail du forgeron y sont écrits et illustrés avec minutie et talent par notre ami disparu. Ce document précieux contient, en outre, de nombreuses signatures ainsi que des encouragements de personnalités et de visiteurs. En septembre 1963, voulant associer les générations futures à ces témoins du passé, Guy Dubois instaurait au Musée de la Forge à Ittre le « Mariage du Bonheur », symbolisé par une chaîne joyeusement soudée. Un authentique fer à cheval, accompagné d'une savoureuse recette de bonheur conjugal, était offert aux jeunes époux.

L'évocation de tous ces souvenirs nous



Au verso de cette photo de Guy Dubois, notre regretté ami avait inscrit cette touchante dédicace : « Mes félicitations à ma très chère petite femme pour sa première prise de vue. 25-10-1947 ».



Sans le travail, la clairvoyance et l'enthousiasme de Guy Dubois, le Musée de la Forge, à Ittre, n'aurait sans doute jamais vu le jour.

fait d'autant plus regretter la disparition prématurée de cet ami qui, tant dans le travail que dans la détente, ne se départissait jamais d'une jovialité irradiante et nous présentons à son épouse et à sa famille nos condoléances les plus émues.

S.B.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## La Ligne de ceinture Hal-Bruxelles ouverte aux trains de voyageurs

Il est de nos jours admis, aussi bien par les autorités responsables que par l'opinion publique, que seuls des moyens modernes de transports en commun permettront demain de répondre aux besoins du trafic urbain et suburbain sans rendre les grandes agglomérations invivables. Le succès remporté par le pré-métro bruxellois est symptomatique à cet égard.

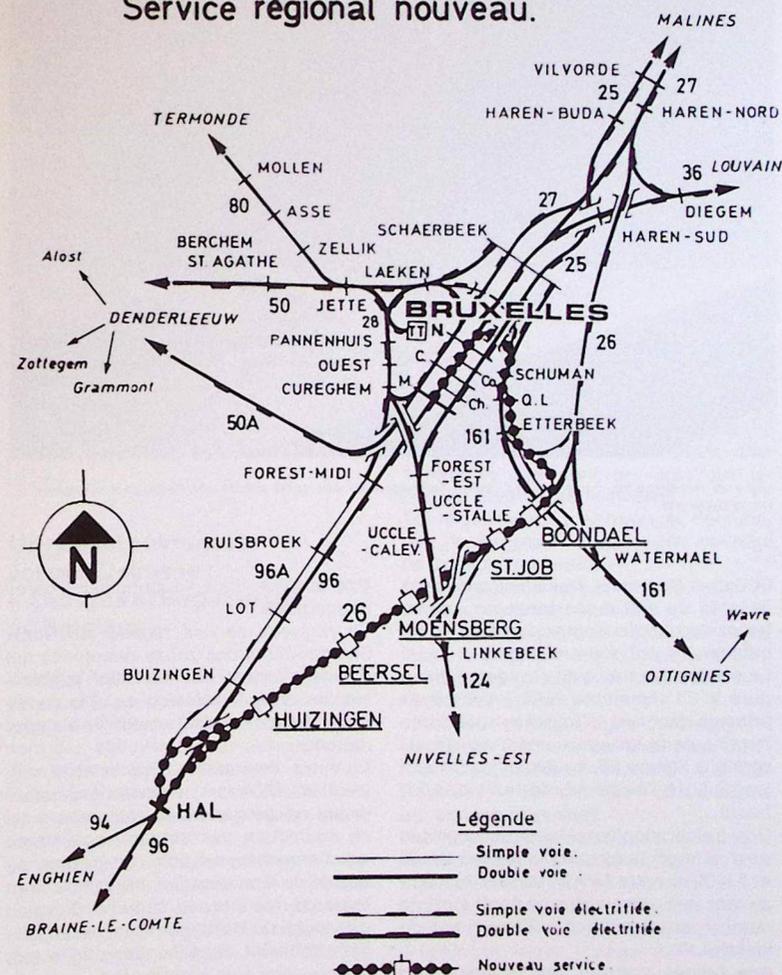
Dans la desserte de la conurbation bruxelloise, la SNCB joue déjà un rôle de premier plan pour le trafic de grande banlieue, à l'intérieur du périmètre Malines, Louvain, Ottignies, Nivelles, Braine-le-Comte, Enghien, Alost et Termonde. Un accroissement annuel de l'ordre de 2 à 3 % du nombre des navetteurs y est actuellement constaté. En considérant les prévisions d'accroissement du marché de l'emploi — en particulier dans le secteur tertiaire — on peut s'attendre à ce que ce nombre continue à croître dans les mêmes proportions au cours des prochaines années.

Cette raison a incité la SNCB à mettre progressivement en place un service à vocation régionale, qui complètera le service national dans la zone de Bruxelles. Les liaisons actuelles Malines-Nivelles et Alost-Louvain via la Jonction Nord-Midi en constituent déjà une première amorce. Mais la Jonction, malheureusement, est dans un état très proche de la saturation aux heures de pointe. C'est pourquoi il a été décidé d'organiser un nouveau service Hal-Bruxelles (Quartier Léopold) passant par la ligne de ceinture Est de l'agglomération. Cette ligne traverse des faubourgs jadis peu peuplés, qui ont pris de plus en plus d'importance. Elle était jusqu'ici réservée presque exclusivement au trafic marchandises.

Pour pouvoir organiser un service régio-

### L.26 HAL-BRUXELLES.

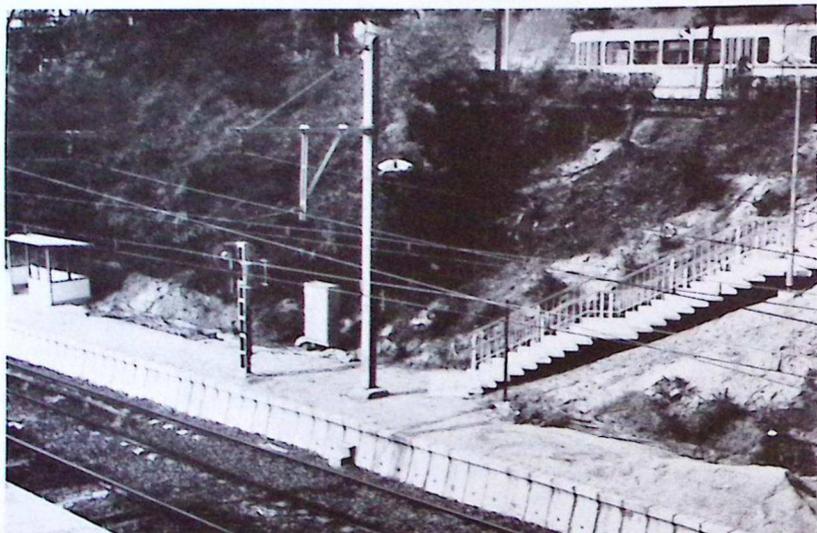
Service régional nouveau.



## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

nal sur le tronçon sud de la ceinture Est, il a fallu revoir complètement la circulation des trains de marchandises empruntant cette ligne et prévoir l'ouverture au public de cinq points d'arrêt non gardés entre Hal et Etterbeek : Huizingen (qui sera mis en service au cours de l'année 1974), Beersel, Uccle Moensberg, Uccle

prolongés, selon les possibilités, soit jusqu'à Bruxelles (Nord), soit même jusqu'à Bruxelles (Midi). Tous les trains sont assurés en automotrices, et les abonnements MTB ont cours aux points d'arrêt de Boondael, Uccle St-Job et Uccle-Moensberg. Les horaires de cette ligne n° 26 peuvent



Ligne 26 Hal-Bruxelles : une vue du nouvel aménagement des voies créant une halte pour voyageurs à Uccle Saint-Job.

St-Job et Boondael. Des quais surélevés de près de 150 m de longueur, ménageant des accès commodes à la voirie publique, y ont été aménagés.

Le service des trains de voyageurs, inauguré le 30 septembre 1973, est basé en principe sur une circulation cadencée horaire dans les deux sens; au départ de Hal à l'heure 28, au départ de Bruxelles (Q.L.) à l'heure 10, de la 7<sup>e</sup> à la 21<sup>e</sup> heure.

Des trains supplémentaires, au nombre de quatre par sens, circulant entre 6 h 30 et 8 h 30 et entre 16 h 30 et 18 h 30, complètent cet ensemble, portant ainsi le nombre en circulation à 20 par sens de marche.

Aux heures creuses, les services sont

être obtenus dans les principales gares concernées.

Ce nouveau service répond aux vœux des habitants des zones desservies qui disposent ainsi de nouvelles relations rapides entre leur résidence et le centre commercial et administratif de l'agglomération.

En outre, il permettra, à partir de la haute saison 1974, aux nombreux excursionnistes ne possédant pas de voiture ou ne souhaitant pas circuler, notamment les dimanches, en auto, de gagner, au départ de Bruxelles, en une bonne vingtaine de minutes, le superbe domaine provincial de Huizingen. La ligne 26, une ligne utilitaire, doublée d'une ligne touristique. Qui s'en plaindra ?

### Camille Derie n'est plus

Le nom de Camille Derie n'évoquera peut-être aucun souvenir dans la mémoire des nouveaux membres de notre association. En effet, celui qui fut dans les années 60 l'un des plus fidèles et des plus talentueux collaborateurs de notre revue « Brabant » s'était retiré, voici quelque temps déjà, à Knokke-Le-Zoute où la mort vient de le frapper à l'âge de 79 ans. Au cours de cette dernière décennie, C. Derie avait quelque peu réduit ses activités littéraires, mais il n'avait pas pour autant rompu ses relations avec notre fédération et, tout en les espaçant, il continuait néanmoins à nous adresser périodiquement des articles dont il réservait comme par le passé la primeur aux lecteurs de notre bulletin. C'est ainsi que sa dernière étude centrée sur l'arrestation des comtes d'Egmont et de Hornes était sous presse au moment où nous avons appris qu'il venait d'être ravi à l'affection des siens. Dans la lettre accompagnant cet article — que nous publions, par ailleurs, dans ce numéro — C. Derie nous confiait avec cette simplicité qui est restée un des traits marquants de son caractère : « Voici une étude qui pourrait intéresser vos lecteurs avides d'histoire. Vous voudrez bien excuser la présentation, mon état de santé ne s'améliorant que très lentement. Le courage au travail ne manque cependant pas... »

Tel est resté C. Derie jusqu'à ses derniers jours, modeste mais exigeant vis-à-vis de lui-même. Né aux portes de Bruxelles, à Linkebeek pour préciser, C. Derie s'est penché avec amour sur son village natal, mais aussi sur l'histoire — grande et petite — de notre capitale, maniant notamment l'anecdote avec finesse et bonheur. Mais Bruxelles ne pouvait suffire à étancher sa soif de connaissances ni le besoin impérieux de communiquer son message à autrui. D'autres régions de notre Brabant furent de la sorte sublimées sous sa plume alerte et incisive. Car Camille Derie ne fut pas seulement un historien intègre et un écrivain fort plaisant, mais il sut, lorsque le sujet s'y prêtait, faire valoir des dons réels de critique d'art et par son style attachant, tout à la fois lyrique et

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

réaliste, mériter son plus beau titre, celui d'un authentique écrivain du tourisme que tous les amis des Lettres regretteront.

En présentant à Madame Camille Derie et aux membres de la famille du défunt ses condoléances les plus émues, la Fédération Touristique du Brabant espère leur apporter cette source de réconfort et de soutien moral qui les aidera à traverser ces cruels moments.

### Le complexe « Total-G.B. Motorest » de Ruisbroek ouvert aux usagers de la route

L'automne 1973 aura vu l'inauguration, aux portes de Bruxelles, d'un tout nouveau complexe autoroutier, baptisé « TOTAL-G.B. MOTOREST ». Situé en bordure de l'E10 (Bruxelles-Paris), sur le territoire de la commune de Ruisbroek, ce complexe répond à une nécessité. En effet, le service aux automobilistes européens, usagers des autoroutes, a pris ces derniers temps une importance considérable. Au rythme de notre société contemporaine, caractérisée notamment par la révolution vacancière et le développement des loisirs, la circulation des hommes et des marchandises a atteint une dimension nouvelle. Pour nous Belges, la Bourgogne, la Bavière, la Baltique sont, entre autres, des régions accessibles maintenant en quelques heures de conduite facile et sûre. Mais l'inverse est également vrai. C'est pourquoi le complexe « TOTAL-G.B. MOTOREST » offre à tous les voyageurs qui emprunteront l'E10, qu'ils soient bourgignons, bavares, provençaux, ressortissants des villes hanséatiques ou touristes venus d'ailleurs, le service complet qu'exigent leurs véhicules (30 pompes, services de graissage et d'entretien), la variété de diverses formules de restaurants, depuis le plat du jour jusqu'à la carte en passant par le self-service, deux snacks ainsi que 60 chambres ultra modernes, petites ou grandes, avec bain ou douche.

Les différentes boutiques, les installations téléphoniques, le télex, les salles de détente pour les chauffeurs de poids lourds ou les locaux prévus pour les soins à donner aux bébés complètent



Un des restaurants du complexe autoroutier Total-G.B. Motorest édifié à Ruisbroek.

judicieusement l'image de cette oasis de repos offerte à ceux qui quittent pour quelques instants, quelques heures ou une nuit les bandes rapides de cette grande autoroute européenne qu'est l'E10.

### Un nouvel ouvrage de Joseph Delmelle : « Abbayes et Béguinages de Belgique »

Venus d'Aquitaine ou d'Ecosse, d'Irlande ou de Lorraine, les moines — dès avant le règne de Charlemagne — fondent des abbayes autour desquelles se développent villes ou villages. Leur robuste confraternité fait merveille mais les événements viennent parfois contrarier leurs entreprises.

Abandonnées ou toujours vivantes, combien d'abbayes balisent nos provinces belges ? Ici et là, des ruines racontent elles aussi, avec une mélancolique éloquence, la merveilleuse aventure des pionniers de la foi !

Il y a aussi les béguinages. Quand ont-ils vu le jour, et dans quel coin du pays ? Ces enclos de silence ainsi que ces forteresses de la chrétienté que sont les abbayes possèdent une histoire attachante et associent les prestiges de l'art au charme de la poésie.

Tel est le sujet : « Abbayes et Béguinages de Belgique », du nouvel ouvrage de Joseph Delmelle.

Il y a longtemps que celui-ci, qui est l'un de nos meilleurs écrivains — et poètes —, s'intéresse à ces établissements. Dans le passé, il leur a consacré d'innombrables articles et plusieurs substantielles études.

« Abbayes et Béguinages de Belgique » de Joseph Delmelle est sorti chez ROSSEL EDITION, place de Louvain, 9 à 1000 Bruxelles, et se vend 120 F (dans toutes les bonnes librairies).

Les caractéristiques de cet ouvrage sont les suivantes : 144 pages, format 12 x 21,5 cm, couverture en couleurs de Micheline Boyadjian, 58 reproductions en noir et blanc, livre broché avec bibliographie et index, tirage 8.000 exemplaires.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Au cours d'une séance solennelle, le Conseil provincial du Brabant a tenu à rendre un hommage particulier à un certain nombre de personnalités du monde des arts, de la culture, de la musique, de la presse et des sports. Des distinctions honorifiques leur ont été remises par Monsieur Simon Février, président du Conseil provincial, que l'on voit à gauche, prononçant son discours. Au premier plan, sur la photo de droite, on reconnaît, en commençant par la gauche, MM. Joseph Rogatchewsky, ex-directeur du Théâtre Royal de la Monnaie, René Bernier, compositeur, Fernand Scoufflaire, dit Fernand Léane, comédien et acteur de cinéma, Emile Lousse, professeur honoraire à l'Université Catholique de Louvain et notre super champion, Eddy Merckx. Ont également obtenu des distinctions honorifiques Mme Julia Tulkens et MM. Léon Duwaerts, Rik Poot, Maurice Carême, Willem Pelemans, Léo Sians, Joseph Geurden, Louis Binnemans, Dolf Ledel, Henri Van Moll, Dominique Demain, Piet Volckaert, Marcel Roels, Victor Lecossois, Jef Vaes, Max vander Linden, Staf Knop et Emiel Puttemans.

### La cotisation 1974 maintenue à 200 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue, nous sommes heureux d'annoncer à nos membres que le montant de leur cotisation pour 1974 est maintenu à 200 F (T.V.A. comprise). Nous prions nos affiliés de verser, sans tarder et si possible **avant le 15 janvier 1974**, la somme de 200 F, à titre de cotisation pour 1974, au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique. Par la même occasion, nous rappelons

à nos membres qu'il leur est toujours loisible de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 350 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. 3857.76.

#### Important

De façon à prévenir toute erreur lors de l'expédition de la revue, nous prions instamment nos membres de mentionner au verso de leur bulletin de versement ou de virement, outre leurs nom et prénoms, leur adresse complète avec indication du numéro postal de leur commune.

Merci d'avance.

### Concours « Bourses Voyage-Jeunesse-Touring Club » 1974

Sous le patronage de Messieurs les Ministres de l'Education Nationale, de la Culture et des Communications, du Secrétaire d'Etat au Tourisme et du Commissaire Général au Tourisme, le Touring Club Royal de Belgique réédite, pour la septième fois, un concours pour encourager les jeunes au tourisme. Plus d'un demi million sera distribué sous forme de bourses de voyages ou d'autres prix.

Pour participer à ce concours, il faut avoir **entre 17 et 25 ans** et envoyer, **avant le 15 janvier 1974**, au Touring Club Royal de Belgique, 44, rue de la Loi, 1040 Bruxelles, un **PROJET DE VOYAGE**

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

à caractère culturel, touristique et éventuellement social, qui, s'il est primé, doit être réalisé en 1974.

Les meilleurs projets seront sélectionnés suivant divers critères, tels que : le but du voyage, l'originalité, la richesse des idées, l'esprit d'initiative, la qualité de la préparation, le soin dans la présentation. En outre, un reportage de voyage devra être rédigé au retour.

Cinq bourses de voyage de 10.000 F et vingt de 5.000 F sont offertes par le **Touring Club** ainsi que cinq prix de reportage de 5.000 F et dix de 2.500 F, soit au total **200.000 F**.

En complément des prix du Touring Club, de nombreux organismes publics ou privés offriront aux lauréats : des bourses de voyage, séjours en Belgique et à l'étranger, trajets en avion, train et autocar, prêts de 2 voitures pendant 10.000 km et bons pour pièces détachées, appareils photographiques, bons d'achat, livres, atlas, cartes routières, places de théâtre, etc...

Le règlement avec liste des prix et bulletin d'inscription peut être demandé au **Touring Club Royal de Belgique, Commission du Tourisme pour les Jeunes**, 44, rue de la Loi, 1040 Bruxelles (Tél. : 02/13.82.40-12.78.90), ou dans un de ses bureaux en province (joindre un timbre à 5 francs).

petites (comme celle exploitée par le bourgmestre De Troch, à Wambeek) mais aussi le nombre impressionnant de cafés, estaminets, guinguettes, tavernes et autres laiteries qui, au fil des kilomètres, proposent encore aux excursionnistes cette boisson typique et bien de chez nous qu'est la gueuze.

Toutefois, le choix de cette appellation ne signifie nullement que la région délimitée par la Route de la Gueuze revendique une sorte de monopole dans la fabrication de ce délicieux breuvage. En



### A propos de la Route de la Gueuze

En baptisant « Route de la Gueuze » le premier de leurs trois circuits touristiques, les animateurs du Syndicat d'Initiative Régional du Nord-Ouest du Brabant ont entendu donner à leur itinéraire une image de marque que justifient non seulement la présence le long du parcours de brasseries grandes (telles les Brasseries Eylenbosch, à Schepdaal) ou

effet, à proximité de la Route de la Gueuze, bordant la Route Bruegel, les amateurs connaissent bien les Brasseries Timmermans à Itterbeek ou encore les Brasseries De Neve à Pede-Sainte-Gertrude (Schepdaal). Il y a aussi les établissements moyens et petits implantés dans l'agglomération bruxelloise où cette boisson exigeante qu'est la gueuze est encore traitée avec tous les égards dus à son rang. Partir à leur découverte peut faire l'objet d'une ou de plusieurs promenades dominicales.

Un de nos correspondants, M. Etienne Hervier nous signale à ce propos deux buts de balades dans la proche banlieue de Bruxelles.

Tout en laissant à M. Hervier l'entière responsabilité de ses appréciations, nous extrayons de l'aimable lettre qu'il nous a adressée le passage ci-après :

« **Linkebeek** : au coin de la rue Saint-Sébastien (vieux pavés du XVI<sup>e</sup> siècle et chapelle où les pestiférés venaient du temps de Charles le Téméraire) et de la rue de la Brasserie existe un établissement « Le Petit Coq » tenu depuis deux générations par la même famille. On y déguste une gueuze excellente, fabriquée par la petite brasserie Wets (Rho-Saint-Genèse) et servie au jardin ou à l'intérieur. En outre, en face de la petite gare de Linkebeek existe le vieux Café de la Gare (jardin également). Ce sont là les deux établissements pittoresques de cette petite commune.

**Beersel** : dans la chaussée d'Uccle existe un vieil établissement tenu par la même famille depuis 1871 (trois générations) qui fabrique lui-même sa gueuze et sa krik au tonneau (chose unique) et qui s'appelle « A la vieille Prune - In de oude Pruim » (jardin également). Sur la place de Beersel, outre les deux cafés-restaurants (Les 3 Fontaines et le Grand Salon) un très vieux café : Brasserie du Vieux Château. On y sert de la gueuze « Oud Beersel », dans des verres à l'image du château de Beersel. La brasserie qui la fabrique est située Laarheidestraat, à Beersel.

Il existe certes d'autres établissements, d'autres brasseries et d'autres régions; celles que je me suis permis de vous citer ont l'avantage d'être pittoresques et de ne pas servir de boissons pleines de colorants et de produits chimiques...» En évoquant sa propre expérience, M. Etienne Hervier fera, du moins nous l'espérons, école. La parole est à présent à nos membres. Tout complément d'information concernant cette boisson spécifiquement brabançonne qu'est la gueuze trouvera écho en ces colonnes et contribuera à coup sûr à une meilleure connaissance des ressources, fussent-elles purement prosaïques, de notre province.

# Les manifestations culturelles et populaires

DECEMBRE 1973

**BERCHEM-SAINTE-AGATHE** : Festivités de fin d'année, organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe dans le cadre de la Quinzaine du Commerce local (jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1974).

**BRUXELLES** : Au Centre International Rogier : Racing Show (véhicules de compétition et accessoires automobiles (jusqu'au 23 décembre) — Hôtel de Ville (salle gothique) : exposition de Santons de Provence avec la participation des Services Officiels Français du Tourisme (jusqu'au 31 décembre) — Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale : Dessins et Aquarelles d'Alechinsky. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, de 10 à 17 heures, jusqu'au 5 janvier 1974 — Au Design Centre, 51, Galerie Ravenstein : exposition de jeux et jouets (jusqu'au 10 janvier 1974). L'exposition est ouverte, en semaine, de 10 à 19 heures, les samedis de 10 à 13 et de 14 à 18 heures. Elle est fermée les dimanches et jours fériés.

**HEKELGEM** : Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem : exposition de fin d'année placée sous le thème « Un cadeau plus approprié » (jusqu'au 31 décembre).

**LOUVAIN** : Musée P. Van Humbeeck-M. Piron, 108, Mechelsevest : « L'Enfant et le Paysage dans l'œuvre de P. Van Humbeeck et M. Piron » (jusqu'au 31 mars 1974). « Les vêtements religieux dans notre pays » avec présentation des vêtements des Sœurs de la Miséricorde de Malines et des Frères de la Miséricorde de Kapellen (jusqu'au 31 décembre). Les expositions sont ouvertes tous les jours, sauf les mardis, de 13 à 18 heures.

**NIVELLES** : Féerie lumineuse de fin d'année (jusqu'au 2 janvier 1974).

18 **IXELLES** : Chapelle de Boondaël : exposition Stéphane Tessely. Tous les jours de 15 à 22 heures, jusqu'au 23 décembre.

19 **BRUXELLES** : Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence, à 13 h 30 : conférence de Marie-Thérèse Marlier-Philippe sur « L'enfant prodigue » de Joachim Beuckelaer.

**LOUVAIN** : Académie des Beaux-Arts, 30, L. Vander Kelenstraat : le peintre Jos Dufour (jusqu'au 31 décembre).

20 **SCHAERBEEK** : Eglise Sainte-Thérèse, avenue Rogier : Grand Concert de Noël (à 20 h 15) avec la participation de la Chorale « A.B.C. de la Chanson » de l'Institut Notre-Dame de la Paix (direction : M. De Wachter) et de « l'Ensemble Polyphonies » placé sous la direction de Charles Koenig, professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles.

21 **BRUXELLES** : sur la Grand-Place, dans le cadre de « Noël dans la Cité », une grande crèche, réalisée par l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, sera exposée jusqu'au 31 décembre. Le même jour, à 16 h 30, toujours sur la Grand-Place : ouverture du Festival de Chants de Noël — Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : exposition de dentelles modernes (jusqu'au 5 janvier 1974) — Ancienne église Saint-Nicolas (Neder-over-Heembeek) : exposition « Ars Christiana », salon d'ensemble d'œuvres anciennes et contemporaines (jusqu'au 6 janvier 1974). Crèche et sapin sur le parvis de l'ancienne église.

**JETTE** : Eglise Sainte-Claire, à 20 heures : « La Nuit de Bethléem », récital de poèmes et de musique de Noël, présenté par Marie-Claire Beyer.

22 **BRUXELLES** : sur la Grand-Place, dans le cadre de « Noël dans la Cité » sortira un petit cortège de Noël avec musique et chants de circonstance (à 17 heures).

22 et 23 **BRUXELLES** : Grand-Place, dans le cadre de « Noël dans la Cité », des paniers seront installés sur un podium. Les visiteurs et les touristes sont aimablement invités à y déposer des douceurs pour les enfants abandonnés, ainsi que pour les personnes isolées vivant dans le besoin.

24 **HAL** : Basilique Notre-Dame, à 17 h 30 : concert de carillon par J. Lerinckx, carillonneur de la ville.

JANVIER 1974

**LOUVAIN** : Au Musée P. Van Humbeeck-M. Piron, 108, Mechelsevest : exposition de dessins et de peintures sur le thème « L'Enfant et le Paysage dans l'œuvre de Pierre Van Humbeeck et Maria Piron ». Simultanément sera présentée dans le même musée une exposition consacrée aux vêtements des moines et des moniales dans notre pays (du 1<sup>er</sup> janvier au 15 février : les Sœurs du Sacré-Cœur de Draveil - Paris et les Pères Picpus de Louvain; du 16 février au 1<sup>er</sup> mars : les Pères Blancs d'Afrique). Ouvert tous les jours, sauf les mardis, de 13 à 18 heures, jusqu'au 31 mars 1974. Entrée libre.

**WATERLOO** : A l'Ecole de Piano Redaëlli, 8, clos des Cerisiers : « Tapisseries et gouaches de Mary Dambiermont ». Ouvert les lundis et jeudis de 9 à 12 h, les samedis de 12 à 18 h (jusqu'au 31 janvier).

11 **BRUXELLES** : En la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Rétrospective des eaux-fortes d'Henri Logelain (jusqu'au 26 janvier).

16 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International de l'Automobile (jusqu'au 27 janvier).

27 **GALMAARDEN** : Fête de la Saint-Paul avec cortège folklorique et religieux au cours duquel a lieu une distribution généreuse de petits pains bénits, les fameux « Pauwelbroodjes » dont les propriétés sont — tous les gens du terroir s'en portent garants — réputées miraculeuses (protection du bétail contre les épidémies, garantie d'une bonne récolte, etc.). Cette manifestation, haute en couleur, est le fruit d'une tradition très ancienne qui remonte à 1382.

FEVRIER 1974

10 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Semaine Internationale de l'Agriculture (jusqu'au 17 février).

15 **NIVELLES** : Au Musée d'Archéologie, 27, rue de Bruxelles, à 20 h 15 : le « Théâtre-Poème » présente « Molly Bloom » de James Joyce. Renseignements et réservations : Maison Hariga, 6, rue de l'Evêché, 1400 Nivelles; tél. : 067/252.24.

22 **BRUXELLES** : En la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Cécile Lebrun (céramiste) expose jusqu'au 9 mars.

26 **AARSCHOT** : Intronisation du Prince Carnaval et petit cortège carnavalesque très pittoresque.

MARS 1974

1 **BEERSEL** : le château fort est à nouveau ouvert au public, tous les jours, de 9 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 18 heures, jusqu'au 15 novembre.

**BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Européen du Chauffage, du Conditionnement d'Air et de l'Isolation « EUROCLIMA » (jusqu'au 6 mars) — Dans les mêmes Palais du Centenaire : Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 10 mars).

3 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Professionnel et International « EUROPAC » (jusqu'au 11 mars). **NIVELLES** : 72<sup>e</sup> Grand cortège carnavalesque.

4 **NIVELLES** : Carnaval des Aclots avec sortie des groupes nivellois et grand feu des Gilles.

10 **NIVELLES** : Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 h : la Royale Harmonie de Frameries présente « Carmina Burana » de Carl Orff (direction : René Defossez). Renseignements et réservations : Maison Hariga, 6, rue de l'Evêché, 1400 Nivelles. Tél. 067/252.24.

23 **AARSCHOT** : Grand Cortège carnavalesque.

**BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon des Vacances (jusqu'au 31 mars).

24 **HAL** : Carnaval de la Mi-Carême avec grand cortège carnavalesque et réjouissances populaires.



VISEZ JUSTE...  
VISEZ...  
LOTERIE  
NATIONALE

SECURITE — REGULARITE — HONNETETE ABSOLUES  
AUCUNE RETENUE SUR VOS GAINS  
Anonymat garanti

**BESOIN?  
d'ARGENT?!**

**SOLUTION IMMEDIATE**

AUX MEILLEURES CONDITIONS

**PRET**

REMBOURSABLE DE 5 A 96 MOIS

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE



47-48, VIEILLE HALLE AUX BLES  
(GARE CENTRALE) 1000 BRUXELLES  
TEL. 11.42.93 (7 lignes)

Connaissez-vous nos  
Itinéraires  
dans le  
**BRABANT**  
édités en  
format de  
p o c h e  
Prix 15 Frs

Pour tous renseignements  
FEDERATION TOURISTIQUE  
DU BRABANT  
Rue St-Jean 2 - 1000 Bruxelles - Tél. 13.07.50